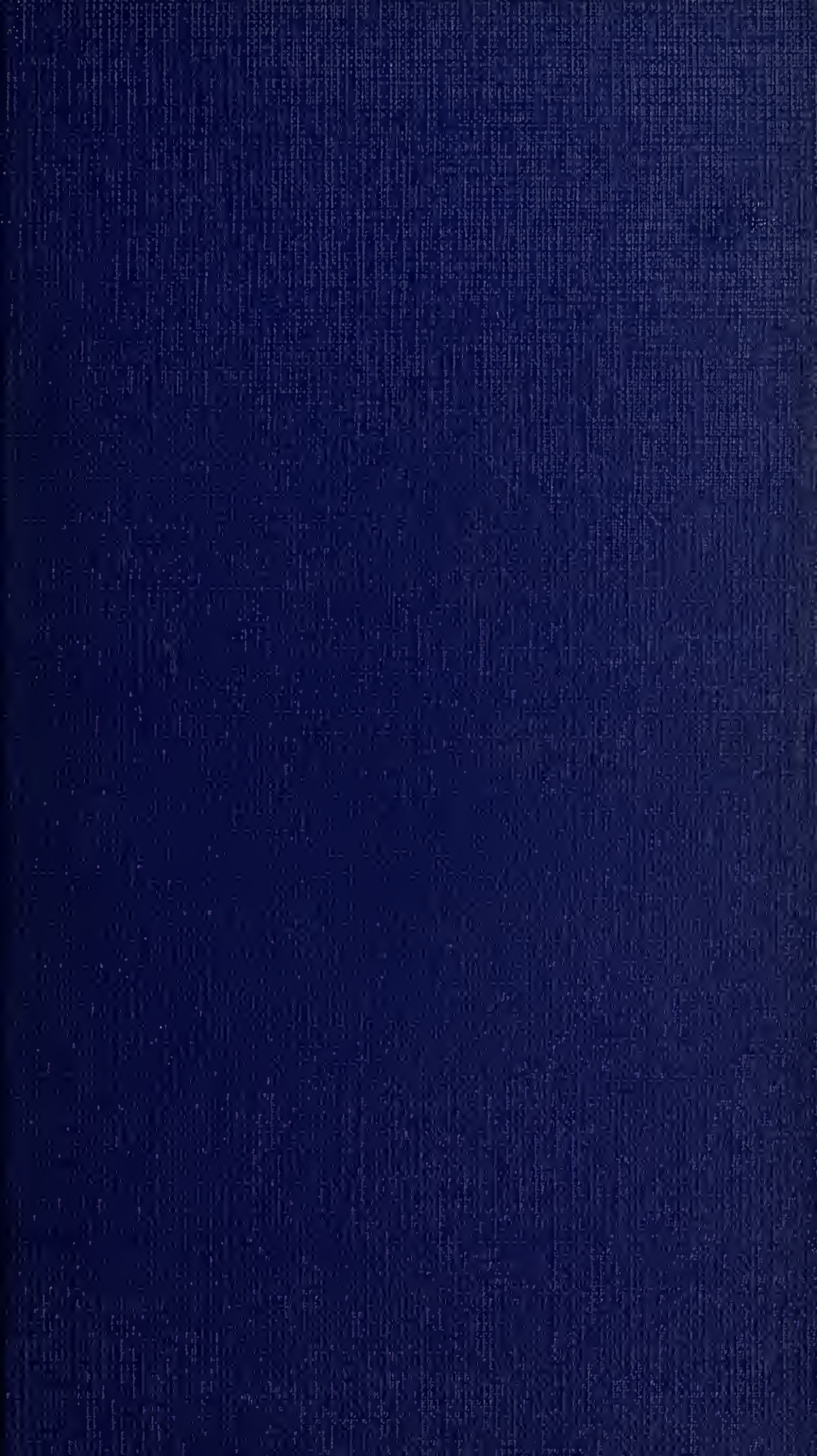


OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

A.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui ſignifie caché.

On remarque très-bien dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines écritures pouvaient être à la fois ſacrées et apocryphes ; ſacrées, parce qu'elles ſont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, et même au peuple juif.

Qu'elles fuſſent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie ſous les *Ptolomées*, c'eſt une vérité reconnue ; *Joſephe* l'avoue (*a*) dans la réponſe qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion* ; et ſon aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans ſon hiſtoire (*b*) que les livres juifs étant tous divins, nul hiſtorien, nul poëte étranger n'en avait jamais oſé parler. Et immédiatement après

(*a*) Liv. I, chap. IV. (*b*) Liv. XII, chap. II.

avoir affuré que jamais perfonne n'ofa s'exprimer fur les lois juives, il ajoute que l'hiftorien *Théopompe* ayant eu feulement le deffein d'en inférer quelque chofe dans fon hiftoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'enfuite ayant été averti dans un fonge qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les chofes divines, et les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans fon bon fens.

Jofephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte, nommé *Théodecte*, ayant dit un mot des Juifs dans fes tragédies, devint aveugle, et que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il eft certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines écritures, puifqu'il eft dit dans le quatrième livre des Rois (*c*), et dans le deuxième des Paralipomènes (*d*), que fous le roi *Jofias* on ne les connaiffait pas, et qu'on en trouva par hafard un feul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia.*

Les dix tribus qui furent difperfées par *Salmanazar* n'ont jamais reparu; et leurs livres, fi elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent efclaves à Babylone, et qui revinrent au bout de foixante

(*c*) Chap. XXII, v. 8. (*d*) Chap. XXXIV, v. 14.

et dix ans, n'avaient plus leurs livres ; ou du moins ils étaient très-rares et très-défectueux, puiſque *Eſdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fuſſent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'eſt-à-dire cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours ſacrés, ils portaient le ſceau de la Divinité, ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune croyance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les catholiques et les proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens, et à rejeter,

La prière de Manaſſé, roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatrième livre des Rois ;

Le troiſième et le quatrième livre des Machabées ;

Le quatrième livre d'Eſdras ; quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par des juifs ; mais on nie que les auteurs aient été inſpirés de DIEU ainſi que les autres juifs.

Les autres livres juifs, rejetés par les ſeuls proteſtans, et regardés par conſéquent comme non inſpirés par DIEU même, ſont :

La Sageſſe, quoiqu'elle ſoit écrite du même ſtyle que les Proverbes.

L'Eccléſiaſtique, quoique ce ſoit encore le même ſtyle.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils ſoient écrits par un juif ; mais ils ne croient pas que ce juif ait été inſpiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en ſoit édifiant. Le judicieux et profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, et l'autre par *Tobie* fils, et qu'un troiſième auteur ajouta la concluſion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, et que ſes enfans l'*enterrèrent gaiement*.

Le même *Calmet*, à la fin de ſa préface, s'exprime ainſi (*e*) : „ Ni cette hiſtoire en elle-„ même, ni la manière dont elle eſt racontée, „ ne portent en aucune manière le caractère „ de fable ou de fiction. S'il fallait rejeter „ toutes les hiſtoires de l'Ecriture où il paraît „ du merveilleux et de l'extraordinaire (*f*), „ où ſerait le livre ſacré que l'on pourrait „ conſerver ? .... „

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare que „ ce livre eſt beau, bon, ſaint, utile, et „ que c'eſt le diſcours d'un ſaint poëte et d'un „ prophète animé du Saint-Eſprit qui nous „ inſtruit, &c. „

Il eſt difficile, à la vérité, de ſavoir en quel temps ſe paſſa l'aventure de *Judith*, et où était

(*e*) Préface de *Tobie*.

(*f*) *Luther*, dans la préface allemande du livre de *Judith*.

ſituée la ville de Béthulie. On a diſputé auſſi beaucoup ſur le degré de ſainteté de l'action de *Judith ;* mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à diſputer.

Baruch, quoiqu'il ſoit écrit du ſtyle de tous les autres prophètes.

Eſther. Les proteſtans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre X ; mais ils admettent tout le reſte du livre, encore que l'on ne ſache pas qui était le roi *Aſſuérus*, perſonnage principal de cette hiſtoire.

Daniel. Les proteſtans en retranchent l'aventure de *Suzanne* et des petits enfans dans la fournaiſe ; mais ils conſervent le ſonge de *Nabuchodonoſor* et ſon habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïſe, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie et la mort de *Moïſe*, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens et les Perſes donnaient aux anges. (*)

C'eſt là qu'on voit les noms de *Zinguiel*,

(*) Voyez ANGE.

Samaël, *Tſakon*, *Lakah*, et beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la Mort de *Moïſe* paraît poſtérieur. Il eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs Vies de *Moïſe* très-anciennes, et d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, et non pas *Moïſe;* et on prétend que *mo* ſignifiait *l'eau*, et *ni* la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Melk ;* on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Thetmoſi*, et ſurtout on a cru que c'était le même perſonnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs, vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait leur langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés enſuite, et dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïſe.

CENT trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, et ſoixante ans après la mort du patriarche *Joſeph*, le pharaon eut un ſonge

en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, et cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſitôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit : *O roi! cet enfant eſt un juif qui ſera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous ſauverez par là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.*

Ce conſeil plut à *Pharaon*, il fit venir les ſages-femmes, et leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les juives accoucheraient… Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham*, fils de *Keath*, mari de *Jocabed* ſœur de ſon frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui ſignifie *perſécutée*, parce que les Egyptiens deſcendans de *Cham* perſécutaient les Iſraélites deſcendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha enſuite d'*Aaron*, qui ſignifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* et *Marie* furent préſervés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, et qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin *Jocabed* eut un troiſième enfant : ce fut *Moïſe*, qui par conſéquent avait quinze ans de moins que ſon frère. Il fut expoſé ſur le

Nil. La fille du pharaon le rencontra en ſe baignant, le fit nourrir, et l'adopta pour ſon fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, ſon père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand feſtin; ſa femme était à ſa droite, ſa fille était à ſa gauche avec le petit *Moïſe*. L'enfant en ſe jouant lui prit ſa couronne et la mit ſur ſa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, ſe reſſouvint alors du ſonge de ſa majeſté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal: l'eſprit de DIEU eſt en lui. Ce qu'il vient de faire eſt une preuve qu'il a déjà un deſſein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr ſur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïſe* lorſque DIEU envoya ſur le champ ſon ange *Gabriel* déguiſé en officier du pharaon, et qui lui dit: Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de diſcrétion; il n'a mis votre couronne ſur ſa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui préſenter un rubis et un charbon ardent; s'il choiſit le charbon, il eſt clair que c'eſt un imbécille qui ne ſera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'eſt ſigne qu'il y entend fineſſe, et alors il faut le tuer.

Auſſitôt on apporte un rubis et un charbon;

Moïſe ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger tour de main*, gliſſe le charbon à la place de la pierre précieuſe. *Moïſe* mit le charbon dans ſa bouche, et ſe brûla la langue ſi horriblement qu'il en reſta bègue toute ſa vie; et c'eſt la raiſon pour laquelle le légiſlateur des Juifs ne pût jamais articuler.

Moïſe avait quinze ans et était favori du pharaon. Un hébreu vint ſe plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec ſa femme. *Moïſe* tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïſe*. Le bourreau le frappa; mais DIEU changea ſur le champ le cou de *Moïſe* en colonne de marbre, et envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de temps conduiſit *Moïſe* hors des frontières.

Le jeune hébreu ſe réfugia auprès de *Mécano*, roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit ſon général d'armée, et après la mort de *Mécano*, *Moïſe* fut élu roi et épouſa la veuve. Mais *Moïſe*, honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouir d'elle, et mit une épée dans le lit entre lui et la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moïſe* ne lui feſait rien, et conclut à le chaſſer, et à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que ſa fortune était faite, s'il remettait *Moïſe* entre les mains du pharaon d'Egypte, et il commença par le faire mettre dans un cul de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain et à l'eau. *Moïſe* engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Séphora* était devenue amoureuſe du priſonnier, et lui portait elle-même des perdrix et des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïſe*, et ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier ſa fille : il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jehovah*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Séphora* ſe préſentèrent ; aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moïſe*, qui n'avait que ſoixante et dix-ſept ans, l'arracha tout d'un coup ſans effort. Il épouſa *Séphora*, dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon*.

Un jour en ſe promenant il rencontra DIEU (qui ſe nommait auparavant *Sadaï*, et qui alors s'appelait *Jehovah*) dans un buiſſon, et DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec ſa femme

et ſon fils. Ils rencontrèrent, chemin feſant, un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerſon* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* ſur la route; mais *Aaron* trouva fort mauvais que ſon frère eût épouſé une madianite, il la traita de p..... et le petit *Gerſon* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron et *Moïſe* s'en allèrent donc tout ſeuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam*, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha ſur eux les deux lions; mais *Moïſe* les toucha de ſa verge, et les deux lions humblement proſternés léchèrent les pieds d'*Aaron* et de *Moïſe*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ſes magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu-près comme elles ſont rapportées dans l'Exode. Il ajoute ſeulement que *Moïſe* couvrit toute l'Egypte de poux juſqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maiſons, quoique les portes fuſſent fermées aux verroux, et qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, ſelon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec ſon armée; les Juifs coururent après lui, les eaux ſe ſéparèrent à droite et à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués ſur le ſable. Alors ce roi, voyant bien qu'il avait affaire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* et *Gabriel* furent envoyés vers lui; ils le tranſportèrent dans la ville de Ninive, où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïſe.

DIEU avait déclaré au peuple d'Iſraël qu'il ne ſortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joſeph*. *Moïſe* le retrouva, et le porta ſur ſes épaules en traverſant la mer Rouge. DIEU lui dit qu'il ſe ſouviendrait de cette bonne action; et qu'il l'aſſiſterait à la mort.

Quand *Moïſe* eut paſſé ſix-vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, et qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* aſſiſtait à la converſation. Dès que la première heure fut paſſée, il ſe mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïſe*, et *Michaël* ſe mit à pleurer.

Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais; *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU, refusé par ces deux anges, s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU, se fâchant, dit au mauvais ange *Samaël* : Eh bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée, et court sur *Moïse*. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans : Comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux; qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe : va-t-en, maraud, sors de devant moi tout à l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse*; *Michaël*, un manteau de pourpre; *Zinguiel*, une

ſoutane. DIEU lui mit les deux mains ſur la poitrine et emporta ſon ame.

C'eſt à cette hiſtoire que l'apôtre St *Jude* fait alluſion dans ſon épître, lorſqu'il dit que l'archange *Michaël* diſputa le corps de *Moïſe* au diable. Comme ce fait ne ſe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eſt évident que St *Jude* l'avait lu, et qu'il le regardait comme un livre canonique.

La ſeconde hiſtoire de la mort de *Moïſe* eſt encore une converſation avec DIEU. Elle n'eſt pas moins plaiſante et moins curieuſe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïſe. Je vous prie, Seigneur, de me laiſſer entrer dans la terre promiſe, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non : mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïſe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïſe. Hélas ! bon DIEU, vous êtes ſi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché, et vous ne me pardonnez pas !

DIEU. Tu ne ſais ce que tu dis, tu as commis ſix péchés..... Je me ſouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Iſraël ; il faut qu'un

de

de ces deux ſermens s'accompliſſe. Si tu veux vivre, Iſraël périra.

Moïſe. Seigneur, il y a là trop d'adreſſe, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïſe* périſſe plutôt qu'une ſeule ame d'Iſraël.

Après pluſieurs diſcours de la ſorte, l'écho de la montagne dit à *Moïſe* : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout de cinq heures DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel*, et *Samaël*. DIEU promit à *Moïſe* de l'enterrer, et emporta ſon ame.

Quand on fait réflexion que preſque toute la terre a été infatuée de pareils contes, et qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pylpay*, de *Lokman*, d'*Eſope*, bien raiſonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE évangiles, tous aſſez différens les uns des autres, dont il ne nous reſte que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, et celui de la naiſſance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens et de légères notices. (*g*)

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en Aſie, nous apprend que les

(*g*) Voyez la *Collection d'anciens évangiles*, volume V de *Philoſophie*.

Georgiens ont conſervé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens pluſieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, et furent même les ſeuls cités. On trouve dans les Actes des apôtres ces mots que prononce S[t] *Paul* (*h*) : *Il faut ſe ſouvenir des paroles du Seigneur* JESUS : *car lui-même a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.*

S[t] *Barnabé*, ou plutôt S[t] *Barnabas*, fait parler ainſi JESUS-CHRIST dans ſon épître catholique (*i*) : *Réſiſtons à toute iniquité, et ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir et parvenir à mon royaume, doivent me ſuivre par les afflictions et par les peines.*

S[t] *Clément*, dans ſa ſeconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes aſſemblés dans mon ſein, et que vous ne ſuiviez pas mes commandemens* (*k*), *je vous rejetterai, et je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, artiſans d'iniquité.*

Il attribue enſuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaſte, et le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.* (*l*)

(*h*) Chap. XX, v. 25.

(*i*) N[os] 4 et 7.

(*k*) N° 4.

(*l*) N° 8.

Dans les *Conſtitutions apoſtoliques*, qui ſont du ſecond ſiècle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST *a dit : Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'eſt tirée des quatre évangiles reconnus dans l'Egliſe pour les ſeuls canoniques. Elles ſont pour la plupart tirées de l'évangile ſelon les Hébreux, évangile traduit par Saint *Jérôme*, et qui eſt aujourd'hui regardé comme apocryphe.

S[t] *Clément* le romain dit, dans ſa ſeconde épître : *Le Seigneur étant interrogé quand viendrait ſon règne, répondit : Quand deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, et quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles ſont tirées de l'évangile ſelon les Egyptiens, et le texte eſt rapporté tout entier par S[t] *Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi penſait l'auteur de l'évangile égyptien, et S[t] *Clément* lui-même? les paroles qu'il cite ſont injurieuſes à JESUS-CHRIST; elles font entendre qu'il ne croyait pas que ſon règne advînt. Dire qu'une choſe arrivera *quand deux feront un, quand le mâle ſera femelle*, c'eſt dire qu'elle n'arrivera jamais. C'eſt comme nous diſons, *la ſemaine des trois jeudis, les*

calendes grecques : un tel paſſage eſt bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut auſſi des *Actes des apôtres* apocryphes ; S[t] *Epiphane* les cite (*m*). C'eſt dans ces Actes qu'il eſt rapporté que S[t] *Paul* était fils d'un père et d'une mère idolâtres, et qu'il ſe fit juif pour épouſer la fille de *Gamaliel ;* et qu'ayant été refuſé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des diſciples de JESUS. C'eſt un blaſphème contre S[t] *Paul.*

Des autres livres apocryphes du premier et du ſecond ſiècle.

I.

Livre d'Enoch, ſeptième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles ſous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidelles conduits par *Michaël.* L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il eſt dit à l'article *Ange.* (*n*)

I I.

Les Actes de ſainte Thècle et de ſaint Paul, écrits par un diſciple nommé *Jean,* attaché à

(*m*) Chap. XXX, paragraphe 16.

(*n*) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peireſc*, conſeiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais ; il eſt d'un autre impoſteur. Faut-il qu'il y en ait auſſi en Ethiopie ?

S[t] *Paul*. C'eſt dans cette hiſtoire que *Thècle* s'échappe des mains de ſes perſécuteurs pour aller trouver S[t] *Paul*, déguiſée en homme. C'eſt là qu'elle baptiſe un lion ; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'eſt là qu'on trouve le portrait de *Paul*, *ſtaturâ brevi*, *calvaſtrum*, *cruribus curvis*, *ſurοſum*, *ſuperciliis junctis*, *naſo aquilino*, *plenum gratiâ* DEI.

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par S[t] *Grégoire* de Nazianze, par S[t] *Ambroiſe*, par S[t] *Jean Chryſoſtôme*, &c. elle n'a eu aucune conſidération chez les autres docteurs de l'Egliſe.

III.

La Prédication de Pierre. Cet écrit eſt auſſi appelé *l'Evangile*, *la Révélation de Pierre*. S[t] *Clément* d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge ; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un fauſſaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins ſuppoſé.

V.

Le Teſtament des douze patriarches. On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très-vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers temps ; car il eſt dit, dans le *teſtament de Lévi*, qu'à la fin de

la ſeptième ſemaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *ſcribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores et pecorum;* qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-Haut, et l'eſprit d'intelligence et de ſanctification s'élèvera ſur ce nouveau prêtre; ce qui ſemble prophétiſer JESUS-CHRIST.

VI.

La Lettre d'Abgare, prétendu roi d'Edeſſe, *à* JESUS-CHRIST, *et la Réponſe de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare.* On croit qu'en effet il y avait du temps de *Tibère* un toparque d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des Romains: mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII.

Les Actes de Pilate, *les Lettres de Pilate à Tibère ſur la mort de* JESUS-CHRIST. *La vie de Procula*, *femme de Pilate.*

VIII.

Les Actes de Pierre et de Paul, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de S[t] *Pierre* avec *Simon* le magicien: *Abdias*, *Marcel* et *Egéſippe* ont tous trois écrit cette hiſtoire. S[t] *Pierre* diſpute d'abord avec *Simon* à qui reſſuſcitera un parent

de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir ; *Simon* le reſſuſcite à moitié, et S[t] *Pierre* achève la réſurrection. *Simon* vole enſuite dans l'air, S[t] *Pierre* le fait tomber, et le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de ſon magicien, fait crucifier S[t] *Pierre* la tête en bas, et fait couper la tête à S[t] *Paul*, qui était du parti de S[t] *Pierre*.

IX.

Les Geſtes du bienheureux Paul, apôtre et docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer S[t] *Paul* à Rome deux ans après la mort de S[t] *Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en ſortit du lait au lieu de ſang, et que *Lucina*, femme dévote, le fit enterrer à vingt milles de Rome, ſur le chemin d'Oſtie, dans ſa maiſon de campagne.

X.

Les Geſtes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que S[t] *André* alla prêcher dans la ville des Myrmidons, et qu'il y baptiſa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Soſtrate*, de la ville d'Amazée, qui eſt du moins plus connue que celle des Myrmidons, vint dire au bienheureux *André* : ” Je ſuis ſi ” beau que ma mère a conçu pour moi de la ” paſſion ; j'ai eu horreur pour ce crime exé- ” crable, et j'ai pris la fuite ; ma mère en ” fureur m'accuſe auprès du proconſul de la

„ province de l'avoir voulu violer. Je ne puis „ rien répondre ; car j'aimerais mieux mourir „ que d'accuſer ma mère. „ Comme il parlait ainſi, les gardes du proconſul vinrent ſe ſaiſir de lui. St *André* accompagna l'enfant devant le juge, et plaida ſa cauſe ; la mère ne ſe déconcerta point ; elle accuſa St *André* lui même d'avoir èngagé l'enfant à ce crime. Le proconſul auſſitôt ordonne qu'on jette St *André* dans la rivière : mais l'apôtre ayant prié DIEU, il ſe fit un grand tremblement de terre, et la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après pluſieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier St *André* à Patras.

X I.

Les Geſtes de ſaint Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jéruſalem, et il baptiſe le greffier avant d'être crucifié.

X I I.

Les Geſtes de ſaint Jean l'évangéliſte. L'auteur raconte qu'à Ephèſe, dont St *Jean* était évêque, *Druſilla*, convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de ſon mari *Andronic*, et ſe retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la preſſa quelquefois dans ce tombeau même de condeſcendre à ſa paſſion. *Druſilla*, preſſée par ſon mari et par ſon amant, ſouhaita la mort et l'obtint.

l'obtint. *Callimaque*, informé de ſa perte, fut encore plus furieux d'amour ; il gagna par argent un domeſtique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau ; il y court ; il dépouille ſa maîtreſſe de ſon linceul, il s'écrie : „ Ce „ que tu n'as pas voulu m'accorder vivante, „ tu me l'accorderas morte. „ Et, dans l'excès horrible de ſa démence, il aſſouvit ſes déſirs ſur ce corps inanimé. Un ſerpent ſort à l'inſtant du tombeau ; le jeune homme tombe évanoui, le ſerpent le tue ; il en fait autant du domeſtique complice, et ſe roule ſur ſon corps. S[t] *Jean* arrive avec le mari ; ils ſont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. S[t] *Jean* ordonne au ſerpent de s'en aller, le ſerpent obéit. Il demande au jeune homme comment il eſt reſſuſcité ; *Callimaque* répond qu'un ange lui était apparu et lui avait dit : „ Il fallait „ que tu mouruſſes pour revivre chrétien. „ Il demanda auſſitôt le baptême, et pria S[t] *Jean* de reſſuſciter *Druſilla*. L'apôtre ayant ſur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* et *Druſilla* le ſupplièrent de vouloir bien auſſi reſſuſciter le domeſtique. Celui-ci, qui était un païen obſtiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien ; et en effet il remourut incontinent. Sur quoi S[t] *Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Ariſtodème, grand-prêtre d'Ephèſe, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas ſe convertir : il dit à St *Jean :* ,, Permettez que je ,, vous empoiſonne, et ſi vous n'en mourez ,, pas, je me convertirai. ,, L'apôtre accepte la propoſition : mais il voulut qu'auparavant *Ariſtodème* empoiſonnât deux éphéſiens condamnés à mort. *Ariſtodème* auſſitôt leur préſenta le poiſon ; ils expirèrent ſur le champ. St *Jean* prit le même poiſon, qui ne lui fit aucun mal. Il reſſuſcita les deux morts ; et le grand-prêtre ſe convertit.

St *Jean* ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, et lui dit : ,, Il eſt temps que tu viennes à mon ,, feſtin avec tes frères. ,, Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'hiſtoire des bienheureux Jacques le mineur, *Simon et Jude frères*. Ces apôtres vont en Perſe, y exécutent des choſes auſſi incroyables que celles que l'auteur rapporte de St *André*.

XIV.

Les Geſtes de St Matthieu, apôtre et évangéliſte. St *Matthieu* va en Ethiopie dans la grande ville de Nadaver ; il y reſſuſcite le fils de la reine *Candace*, et il y fonde des égliſes chrétiennes.

X V.

Les Geſtes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde. Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Aſtarot.* Cette déeſſe rendait des oracles, et guériſſait toutes les maladies; *Barthelemi* la fait taire, et rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* diſpute avec lui; le démon déclare devant le roi qu'il eſt vaincu. S[t] *Barthelemi* ſacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

X V I.

Les Geſtes du bienheureux Thomas, apôtre de l'Inde. S[t] *Thomas* entre dans l'Inde par un autre chemin, et y fait beaucoup plus de miracles que S[t] *Barthelemi;* il eſt enfin martyriſé, et apparaît à *Xiphoro* et à *Suſani.*

X V I I.

Les Geſtes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire ſacrifier à *Mars;* mais il fit ſortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis, à l'âge de quatre-vingt-ſept ans. On ne ſait quelle eſt cette ville; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par *Abdias*, évêque de Babylone, et ſont traduites par *Jules* africain.

XVIII.

A cet abus des ſaintes écritures on en a joint un moins révoltant, et qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies attribuées à St *Jacques*, à St *Pierre*, à St *Marc*, dont le ſavant *Tillemont* a fait voir la fauſſeté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à St *Auguſtin*, *ſur la manière dont ſe forma le Symbole :* mais il ne prétend pas, ſans doute, que le *Symbole*, que nous appelons *des apôtres*, en ſoit moins ſacré et moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans *Rufin*, et enſuite dans *Iſidore*, que dix jours après l'aſcenſion, les apôtres étant renfermés enſemble de peur des Juifs, *Pierre* dit : *Je crois en* DIEU *le père tout-puiſſant ;* André, *Et en* JESUS-CHRIST, *ſon fils ;* Jacques, *Qui a été conçu du* SAINT-ESPRIT ; et qu'ainſi, chaque apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entièrement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire ; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au Symbole, dont les apôtres ont enſeigné la ſubſtance. La

vérité ne doit point ſouffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

X X.

Les Conſtitutions apoſtoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Conſtitutions des ſaints apôtres*, qui paſſaient autrefois pour être rédigées par S[t] *Clément* le romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſuffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chap. IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les évêques ſoient ſavans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une ſeule égliſe. Ils allaient inſtruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, et non pas *évêques* ; et ſurtout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre, il eſt dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme, qui ait grand ſoin de ſa maiſon* ; ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier, et au commencement du ſecond ſiècle, lorſque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans preſque tout le livre, les évêques

ſont regardés comme les juges des fidelles; et l'on ſait aſſez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il eſt dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties; ce qui ſuppoſe une juridiction établie.

Il eſt dit au chapitre XXVI : *L'évêque eſt votre prince, votre roi, votre empereur, votre dieu en terre.* Ces expreſſions ſont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut, dans les feſtins des agapes, donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille, au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre; parce qu'ils ſont les conſeillers de l'évêque et la couronne de l'Egliſe. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, auſſi-bien que le chantre et le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque choſe, doivent s'adreſſer à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne ſe ſont ſervis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, et qui marquât la différence entre les profanes et les prêtres.

Au chapitre XXXIV. „ Il faut révérer „ l'évêque comme un roi, l'honorer comme „ le maître, lui donner vos fruits, les ouvrages „ de vos mains, vos prémices, vos décimes, „ vos épargnes, les préſens qu'on vous a faits, „ votre froment, votre vin, votre huile,

„ votre laine , et tout ce que vous avez. „ Cet article eſt fort.

Au chapitre LVII. „ Que l'Egliſe ſoit „ longue , qu'elle regarde l'Orient , qu'elle „ reſſemble à un vaiſſeau , que le trône de „ l'évêque ſoit au milieu ; que le lecteur liſe „ les livres de *Moïſe* , de *Joſué* , des Juges , des „ Rois , des Paralipomènes , de *Job* , &c. „

Au chapitre XVII du livre III. „ Le „ baptême eſt donné pour la mort de JESUS, „ l'huile pour le SAINT-ESPRIT. Quand on „ nous plonge dans la cuve , nous mourons ; „ quand nous en ſortons , nous reſſuſcitons. „ *Le père eſt le* DIEU *de tout ;* CHRIST eſt „ fils unique de DIEU , fils aimé , et ſeigneur „ de gloire. Le ſaint Souffle eſt *Paraclet* envoyé „ de CHRIST , docteur enſeignant , et pré- „ dicateur de CHRIST. „

Cette doctrine ſerait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des ſibylles ſur l'avénement de JESUS , et ſur ſa réſurrection. C'eſt la première fois que les chrétiens ſupposèrent des vers des ſibylles ; ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chapitre XXVIII du livre VI , la pédéraſtie et l'accouplement avec les bêtes ſont défendus aux fidelles.

Au chapitre XXIX, il eſt dit „ qu'un mari „ et une femme ſont purs en ſortant du lit, „ quoiqu'ils ne ſe lavent point. „

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots : „ DIEU *tout-puiſſant*, donne à „ l'évêque par ton CHRIST la participation „ du SAINT-ESPRIT. „

Au chapitre IV. „ Recommandez-vous au „ ſeul DIEU par JESUS-CHRIST ; „ ce qui n'exprime pas aſſez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre XII, eſt la conſtitution de *Jacques*, frère de *Zébédée*.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut : *Inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expreſſions ne ſont pas aujourd'hui aſſez correctes.

XXI.

Les Canons apoſtoliques. Le ſixième canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre, ne ſe ſépare de ſa femme ſous prétexte de religion ; que s'il s'en ſépare, il ſoit excommunié ; que s'il perſévère, il ſoit chaſſé.

Le VIIe, qu'aucun prêtre ne ſe mêle jamais d'affaires ſéculières.

Le XIXe, que celui qui a épouſé les deux ſœurs ne ſoit point admis dans le clergé.

Les XXIe et XXIIe, que les eunuques ſoient

admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le LVe, si un évêque, ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII.

Les Reconnaissances de St Clément à Jacques, frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame : *Utrùmne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omninò posteà sim futurus* (o)? St *Clément*, agité par ce doute, et voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé ; s'il y avait un Tartare et un Phlégéton, un *Ixion* et un *Tantale*, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie ; mais ayant entendu parler de St *Barnabé*, qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite, il rencontra St *Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien et *Zachée*. Ils disputèrent ensemble, et St *Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la

(o) N° XVII, et dans l'exorde.

mort de JESUS. *Clément* ſe fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune*, et en attendant qu'il l'épouſât, il propoſa à St *Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Doſithée*, et à pluſieurs autres, de ſe mettre au rang de ſes diſciples. *Doſithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant paſſé au travers du corps de *Simon*, comme au travers de la fumée, *Doſithée* l'adora et devint ſon lieutenant; après quoi *Simon* épouſa ſa maîtreſſe, et aſſura qu'elle était la Lune elle-même deſcendue du ciel pour ſe marier avec lui.

Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin les Reconnaiſſances de St *Clément*. Il faut ſeulement remarquer qu'au liv. IX il eſt parlé des Chinois ſous le nom de *Sères*, comme des plus juſtes et des plus ſages de tous les hommes; après eux viennent les brachmanes, auxquels l'auteur rend la juſtice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de ſobriété, de douceur et de juſtice.

XXIII.

La Lettre de St Pierre à St Jacques, et la Lettre de St Clément au même St Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la ſainte égliſe des Hébreux à Jéruſalem, et toutes les égliſes. La

lettre de S[t] *Pierre* ne contient rien de curieux, mais celle de S[t] *Clément* eſt très-remarquable; il prétend que S[t] *Pierre* le déclara évêque de Rome avant ſa mort, et ſon coadjuteur; qu'il lui impoſa les mains, et qu'il le fit aſſeoir dans ſa chaire épiſcopale en préſence de tous les fidelles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je ſerai mort.*

Cette lettre ſemble prouver qu'on ne croyait pas alors que S[t] *Pierre* eût été ſupplicié, puiſque cette lettre, attribuée à S[t] *Clément*, aurait probablement fait mention du ſupplice de S[t] *Pierre.* Elle prouve encore qu'on ne comptait pas *Clet* et *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV.

Homélies de S[t] Clément, au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans ſa première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *Reconnaiſſances*, qu'il était allé chercher S[t] *Pierre* avec ſaint *Barnabé* à Céſarée, pour ſavoir ſi l'ame eſt immortelle, et ſi le monde eſt éternel.

On lit dans la ſeconde homélie, N° 38, un paſſage bien plus extraordinaire; c'eſt S[t] *Pierre* lui-même qui parle de l'ancien Teſtament, et voici comme il s'exprime :

„ La loi écrite contient certaines choſes „ fauſſes contre la loi de DIEU, créateur du

„ ciel et de la terre : c'eſt ce que le diable „ a fait pour une juſte raiſon ; et cela eſt „ arrivé auſſi par le jugement de DIEU, afin „ de découvrir ceux qui écouteraient avec „ plaiſir ce qui eſt écrit contre lui, &c. &c. „

Dans la ſixième homélie, S[t] *Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de *Tibère* ; il dit à *Appion* qu'il eſt amoureux d'une égyptienne, et le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, et S[t] *Clément* fait la réponſe au nom de l'égyptienne ; après quoi il diſpute ſur la nature des dieux.

X X V.

Deux Epîtres de S[t] Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juſte d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé du *phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, et qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis*. Mais il ſe peut très-bien faire que S[t] *Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, et qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'égliſe de Corinthe et celle

de Rome. L'églife de Corinthe, qui fe difait fondée la première, fe gouvernait en commun; il n'y avait prefque point de diftinction entre les prêtres et les féculiers, encore moins entre les prêtres et l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins plufieurs favans le prétendent. St *Clément* dit aux Corinthiens, dans fa première épître: „ Vous qui avez jeté les premiers fondemens „ de la fédition, foyez foumis aux prêtres, „ corrigez-vous par la pénitence, et fléchiffez „ les genoux de votre cœur; apprenez à „ obéir. „ Il n'eft point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expreffions.

C'eft dans la feconde épître qu'on trouve encore cette réponfe de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, fur ce qu'on lui demandait quand viendrait fon royaume des cieux. *Ce fera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui eft dehors fera dedans, quand le mâle fera femelle, et quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI.

Lettre de St Ignace, le martyr, à la vierge Marie, et la Réponfe de la Vierge à St Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,

ſon dévot Ignace.

„ Vous deviez me conſoler, moi néophyte „ et diſciple de votre *Jean*. J'ai entendu plu-„ ſieurs choſes admirables de votre JESUS, „ et j'en ai été ſtupéfait. Je déſire de tout „ mon cœur d'en être inſtruit par vous, qui „ avez toujours vécu avec lui en familiarité, „ et qui avez ſu tous ſes ſecrets. Portez-vous „ bien, et confortez les néophytes qui ſont „ avec moi de vous et par vous. *Amen.* „

REPONSE DE LA SAINTE VIERGE

à Ignace ſon diſciple chéri.

L'humble ſervante de JESUS-CHRIST.

„ TOUTES les choſes que vous avez „ appriſes de *Jean* ſont vraies ; croyez-les, „ perſiſtez-y, gardez votre vœu de chriſtia-„ niſme, conformez-lui vos mœurs et votre „ vie ; je viendrai vous voir avec *Jean*, vous „ et ceux qui ſont avec vous. Soyez ferme „ dans la foi, agiſſez en homme ; que la „ ſévérité de la perſécution ne vous trouble „ pas ; mais que votre eſprit ſe fortifie et „ s'exalte en DIEU votre ſauveur. *Amen.* „

On prétend que ces lettres ſont de l'an 116 de notre ère vulgaire ; mais elles n'en ſont

pas moins fauſſes et moins abſurdes : ce ſerait même une inſulte à notre ſainte religion, ſi elles n'avaient pas été écrites dans un eſprit de ſimplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des apôtres. On y trouve ce paſſage : „ *Paul*, homme de petite taille, au nez „ aquilin, au viſage angélique, inſtruit dans „ le ciel, a dit à *Plantilla* la romaine avant „ de mourir : Adieu, *Plantilla*, petite plante „ de ſalut éternel, connais ta nobleſſe; tu „ es plus blanche que la neige, tu es enre- „ giſtrée parmi les ſoldats de CHRIST, tu „ es héritière du royaume céleſte. „ Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze Apocalypſes, qui ſont attribuées aux patriarches et prophètes, à S[t] *Pierre*, à *Cérinthe*, à S[t] *Thomas*, à S[t] *Etienne* proto-martyr, deux à S[t] *Jean*, différentes de la canonique, et trois à S[t] *Paul.* Toutes ces Apocalypſes ont été éclipſées par celle de S[t] *Jean.*

XXIX.

Les Viſions, les Préceptes et les Similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier ſiècle. Ceux qui traitent ſon livre d'apocryphe, ſont obligés de rendre juſtice à ſa

morale. Il commence par dire que ſon père nourricier avait vendu une fille à Rome, *Hermas* reconnut cette fille après pluſieurs années, et l'aima, dit-il, comme ſa ſœur : il la vit un jour ſe baigner dans le Tibre, il lui tendit la main, et la tira du fleuve ; et il diſait dans ſon cœur : *Que je ſerais heureux ſi j'avais une femme ſemblable à elle pour la beauté et pour les mœurs !*

Auſſitôt le ciel s'ouvrit, et il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, et lui dit : *Bon-jour, Hermas.* Cette femme était l'Egliſe chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conſeils.

Un an après, l'eſprit le tranſporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais ſa vieilleſſe était fraîche, et elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, et que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *Préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *Similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, et que j'étais aſſis ſur une colline, rendant grâces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'aſſeoir à mes côtés, et me

dit :

dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de ſi bon matin ? C'eſt que je ſuis en ſtation, lui répondis-je. Qu'eſt-ce qu'une ſtation ? me dit le berger. C'eſt un jeûne. Et qu'eſt-ce que ce jeûne ? C'eſt ma coutume. *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne ſavez ce que c'eſt que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU ; *je vous apprendrai ce que c'eſt que le vrai jeûne agréable à la Divinité* (*p*). *Votre jeûne n'a rien de commun avec la juſtice et la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur, gardez ſes commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun déſir coupable. Si vous avez toujours la crainte de* DIEU *devant les yeux, ſi vous vous abſtenez de tout mal, ce ſera-là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous ſaura gré.*

Cette piété philoſophique et ſublime eſt un des plus ſinguliers monumens du premier ſiècle. Mais ce qui eſt aſſez étrange, c'eſt qu'à la fin des *Similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chaſtes et induſtrieuſes, pour avoir ſoin de ſa maiſon ; et lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU ſans ces filles, qui figurent viſiblement les vertus.

Ne pouſſons pas plus loin cette liſte ; elle ſerait immenſe ſi on voulait entrer dans tous les détails. Finiſſons par les ſibylles.

(*p*) *Similit.* V. liv. III.

XXX.

Les Sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Eglife, c'eft la prodigieufe quantité de vers attribués aux anciennes fibylles en faveur des myftères de la religion chrétienne (*q*). *Diodore* de Sicile n'en reconnaiffait qu'une, qui fut prife dans Thèbes par les Epigones, et qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette fibylle, c'eft-à-dire de cette prophéteffe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, et la fibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles fe rendaient en vers, toutes les fibylles ne manquèrent pas d'en faire; et pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acroftiches. Plufieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle felon la fcience, non-feulement détournèrent le fens des anciens vers qu'on fuppofait écrits par les fibylles, mais ils en firent eux-mêmes, et, qui pis eft, en acroftiches. Ils ne fongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroftiche ne reffemble point du tout à l'infpiration et à l'enthoufiafme d'une prophéteffe. Ils voulurent foutenir la meilleure des caufes par la fraude la plus maladroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs,

(*q*) *Diodore*, livre IV.

dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jéſus*, *Chriſt*, *Fils*, *Sauveur*; et ces vers diſaient qu'*avec cinq pains et deux poiſſons il nourrirait cinq mille hommes au déſert, et qu'en ramaſſant les morceaux qui reſteront, il remplirait douze paniers.*

Le règne de mille ans, et la nouvelle Jéruſalem céleſte, que *Juſtin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les ſibylles.

Lactance, au quatrième ſiècle, recueillit preſque tous les vers attribués aux ſibylles, et les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autoriſée, et ſe maintint ſi long-temps, que nous chantons encore des hymnes dans leſquelles le témoignage des ſibylles eſt joint aux prédictions de *David*.

Solvet ſeclum in favillâ,
Teſte David cum ſibyllâ,

Ne pouſſons pas plus loin la liſte de ces erreurs ou de ces fraudes; on pourrait en rapporter plus de cent; tant le monde fut toujours compoſé de trompeurs et de gens qui aimèrent à ſe tromper. Mais ne recherchons point une érudition ſi dangereuſe. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille menſonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne, parce qu'elle eſt fondée, comme on ſait, ſur des vérités inébranlables. Ces vérités ſont appuyées par une Egliſe militante et triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enſeigner et de réprimer. Elle unit dans pluſieurs pays l'autorité ſpirituelle et la temporelle. La prudence, la force, la richeſſe, ſont ſes attributs; et quoiqu'elle ſoit diviſée, quoique ſes diviſions l'aient enſanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de diſcordes civiles, mais toujours victorieuſe.

APPOINTÉ, DESAPPOINTÉ.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui eſt très-vraiſemblable; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c. il eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal à propos du langage, eſt très-néceſſaire. Le naïf *Amiot* et l'énergique *Montagne* s'en ſervent ſouvent; il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *appointai* l'hôtel des Urſins; à ſept heures du ſoir je m'y rendis;

je fus *désappointé*. Comment expliquerez-vous en un seul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Ursins à sept heures du soir, et l'embarras de celui qui est venu, qui ne trouve personne? A-t-il été trompé dans son attente? Cela est d'une longueur insupportable, et n'exprime pas précisément la chose. Il a été *désappointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte; vous savez que les circonlocutions sont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *vous me devez cinq pièces de douze sols*, quand vous pouvez dire : *vous me devez un écu*.

Les Anglais ont pris de nous ces mots *appointé*, *désappointé*, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques; ils se sont enrichis de nos dépouilles, et nous n'osons reprendre notre bien.

APPOINTER, APPOINTEMENT,

Terme du palais.

Ce sont procès par écrit. On *appointe* une cause; c'est-à-dire que les juges ordonnent que les parties produisent par écrit les faits et les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jésuites, s'exprime ainsi :

Quand les juges veulent favoriſer une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'appointer au lieu de la juger.

Ils eſpéraient qu'on appointerait leur cauſe dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulſion. L'avocat qui plaida contre eux trouva heureuſement leur explication du mot *appointer;* il en fit part aux juges dans une de ſes oraiſons. Le parlement, plein de reconnaiſſance, n'appointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audience que tous les jéſuites, à commencer par le père général, reſtitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages et intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; et cet arrêt, qui était pourtant un *appointé*, eut ſon exécution avec grands applaudiſſemens du public.

APOSTAT.

C'EST encore une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur *Julien* était en effet apoſtat, et s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans lorſque l'empereur *Conſtance*, plus barbare encore que *Conſtantin*, fit égorger ſon père et ſon frère, et ſept de ſes couſins-germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec ſon frère

Gallus ; mais il fut toujours traité très-durement par *Conſtance.* Sa vie fut long-temps menacée ; il vit bientôt aſſaſſiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien* dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes, qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance* que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin.* Il devait être d'autant moins chrétien, que ſon oncle l'avait forcé à être moine, et à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſurtout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion ; il leur parle dans ſes lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du Sénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une eſpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver

avec du ſang de taureau ce qu'il appelait ſi malheureuſement *la tache de ſon baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'aſſociation aux myſtères de *Cérès*. En un mot, ni ſes amis ni ſes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun diſcours, qui puiſſe prouver qu'il ait jamais cru au chriſtianiſme, et qu'il ait paſſé de cette croyance ſincère à celle des dieux de l'empire.

S'il eſt ainſi, ceux qui ne le traitent point d'apoſtat paraiſſent très-excuſables.

La ſaine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros et un ſage, un ſtoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ſes erreurs, on convient de ſes vertus. On penſe aujourd'hui comme *Prudentius* ſon contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum*. Il dit de *Julien* :

Ductor fortiſſimus armis,
Conditor et legum celeberrimus ; ore manuque
Conſultor patriæ ; ſed non conſultor habendæ
Relligionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, ſed non eſt perfidus orbi.

Fameux par ſes vertus, par ſes lois, par la guerre,
Il méconnut ſon Dieu, mais il ſervit la terre.

Ses détracteurs ſont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avait plus d'eſprit que

ceux

ceux qui le raillent. Un hiſtorien lui reproche, d'après S[t] *Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande.* Mais, mon ami, ſi la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, ſifflé à la comédie, ſe moque de la démarche et de l'air du grand *Corneille.* Oſerais-tu eſpérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, et que ſa taille était irrégulière? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laiſſons l'ex-jéſuite *Patouillet* et l'ex-jéſuite *Nonotte*, &c. appeler l'empereur *Julien*, *l'apoſtat.* Eh, gredins! ſon ſucceſſeur chrétien, *Jovien*, l'appela *divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même (*a*). Il diſait en ſe trompant: *Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils ſont déjà aſſez malheureux d'errer dans la choſe la plus importante.*

Ayons pour lui la même compaſſion, puiſque nous ſommes sûrs que la vérité eſt de notre côté.

Il rendait exactement juſtice à ſes ſujets, rendons-la donc à ſa mémoire. Des alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien,

(*a*) Lettre LII de l'empereur *Julien.*

méchant homme, il eſt vrai, élu par une brigue de ſcélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *Georges Biordos* (1). Ses mœurs étaient plus baſſes que ſa naiſſance; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, et la ſuperſtition à tous les vices; avare, calomniateur, perſécuteur, impoſteur, ſanguinaire, ſéditieux, déteſté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins ſur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père et en juge.

,, Quoi! au lieu de me réſerver la connaiſ-
,, ſance de vos outrages, vous vous êtes laiſſé
,, emporter à la colère, vous vous êtes livrés
,, aux mêmes excès que vous reprochez à vos
,, ennemis! *Georges* méritait d'être traité ainſi;
,, mais ce n'était pas à vous d'être ſes exécu-
,, teurs. Vous avez des lois, il fallait demander
,, juſtice, &c. ,,

On a oſé flétrir *Julien* de l'infame nom d'*intolérant* et de *perſécuteur*, lui qui voulait extirper la perſécution et l'intolérance. Reliſez ſa lettre cinquante-deuxième, et reſpectez ſa mémoire. N'eſt-il déjà pas aſſez malheureux de

(1) *Biord*, fils d'un maçon, a été évêque d'Anneci au dix-huitième ſiècle. Comme il reſſemblait beaucoup à *Georges* d'Alexandrie, M. de *Voltaire* ſon diocéſain s'eſt amuſé à joindre au nom de l'évêque le ſurnom de *Biordos*.

n'avoir pas été catholique, et de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, fans que nous l'infultions encore jufqu'au point de l'accufer d'intolérance?

Des globes de feu qu'on a prétendu être fortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jérufalem, fous l'empereur Julien.

Il eft très-vraifemblable que lorfque *Julien* réfolut de porter la guerre en Perfe, il eut befoin d'argent; très-vraifemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permiffion de rebâtir leur temple détruit en partie par *Titus*, et dont il reftait les fondemens, une muraille entière, et la tour Antonia. Mais eft-il fi vraifemblable que des globes de feu s'élançaffent fur les ouvrages et fur les ouvriers, et fiffent difcontinuer l'entreprife?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les hiftoriens racontent?

1°. Comment fe peut-il faire que les Juifs commençaffent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple, qu'ils voulaient et qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être néceffairement fur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait

élevé ; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de ſolidité et de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jéruſalem, et un temple à *Auguſte* dans Céſarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode*, avaient juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Joſephe*. Serait-il poſſible que les Juifs euſſent été aſſez inſenſés, du temps de *Julien*, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient ſi bien préparées à recevoir le reſte de l'édifice, et ſur leſquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur moſquée (*b*)? Quel homme fut jamais aſſez fou, aſſez ſtupide pour ſe priver ainſi, à grands frais, et avec une peine extrême, du plus grand avantage qu'il pût rencontrer ſous ſes yeux et ſous ſes mains? Rien n'eſt plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes ſeraient-elles ſorties du ſein de ces pierres? Il ſe pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voiſinage; ils ſont fréquens en

(*b*) *Omar* ayant pris Jéruſalem, y fit bâtir une moſquée ſur les fondemens même du temple d'*Hérode* et de *Salomon;* et ce nouveau temple fut conſacré au même Dieu que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'*Abraham* et de *Jacob*, que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jéruſalem, et que les muſulmans reconnaiſſent. Ce temple ſubſiſte encore : il ne fut jamais entièrement démoli ; mais il n'eſt permis ni aux juifs ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entreront que quand les Turcs en ſeront chaſſés.

Syrie; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou ſi un tremblement de terre, qui n'eſt pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de ſon témoignage? N'eſt-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots : „ Que diront les Juifs de leur temple „ qui a été détruit trois fois, et qui n'eſt point „ encore rebâti? Ce n'eſt point un reproche „ que je leur fais, puiſque j'ai voulu moi-„ même relever ſes ruines; je n'en parle que „ pour montrer l'extravagance de leurs pro-„ phètes qui trompaient de vieilles femmes „ imbécilles. „ *Quid de templo ſuo dicent, quod, quùm tertiò ſit everſum, nondùm ad hodiernam uſque diem inſtauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpotè qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim; ſed ideò commemoravi, ut oſtenderem deliraſſe prophetas iſtos quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.*

N'eſt-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le

temple ſerait rebâti plus beau que jamais, et que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permiſſion de relever cet édifice ? La probabilité hiſtorique ſerait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureuſement en horreur les livres juifs, ainſi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de *la Bletterie*, hiſtorien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jéruſalem fut détruit trois fois. Il dit (*c*) qu'apparemment *Julien* compte pour une troiſième deſtruction la cataſtrophe arrivée ſous ſon règne. Voilà une plaiſante deſtruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconſtruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifeſtement trois temples détruits ? Le compte eſt juſte. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (*d*)

L'abbé de *la Bletterie* le calomnie aſſez en diſant qu'il n'avait que (*e*) *des vertus apparentes et des vices réels* ; mais *Julien* n'était ni hypocrite,

(*c*) Page 399.

(*d*) *Julien* pouvait même compter quatre deſtructions du temple, puiſqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

(*e*) Préface de *la Blettrie*.

ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni pareſſeux, ni vindicatif. Quels étaient donc ſes vices?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on ſe ſert pour perſuader que des globes de feu ſortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen et non ſuſpect, l'a dit. Je le veux; mais cet *Ammien* a dit auſſi que lorſque l'empereur voulut ſacrifier dix bœufs à ſes dieux pour ſa première victoire remportée contre les Perſes, il en tomba neuf par terre avant d'être préſentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falſifié le texte d'*Ammien Marcellin?* ſerait-ce la première fois qu'on aurait uſé de cette ſupercherie?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent ſur leurs corps quand ils allèrent ſe coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eſt que le temple des Juifs ne fut point rebâti, et ne le ſera point, à ce qu'on préſume. Tenons-nous-en là, et ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne ſortent ni de la pierre ni de la terre. *Ammien* et ceux qui l'ont cité

n'étaient pas phyſiciens. Que l'abbé de *la Bletterie* regarde ſeulement le feu de la Saint-Jean; il verra que la flamme monte toujours en pointe ou en onde, et qu'elle ne ſe forme jamais en globe. Cela ſeul ſuffit pour détruire la ſottiſe dont il ſe rend le défenſeur avec une critique peu judicieuſe, et une hauteur révoltante.

Au reſte, la choſe importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéreſſe la foi et les mœurs, et nous ne cherchons ici que la vérité hiſtorique. (*)

APOTRES.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

APRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel eſt auſſi ſavant qu'orthodoxe, il reſte bien peu de choſe à dire; mais on demande ſouvent: Les apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que ſont devenus ces enfans? où les apôtres ont-ils vécu? où ont-ils écrit? où ſont-ils morts? ont-ils eu un diſtrict? ont-ils exercé un miniſtère civil? avaient-ils une juridiction ſur les fidelles? étaient-ils évêques? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies?

(*) Voyez JULIEN.

I.

Les apôtres étaient-ils mariés?

Il existe une lettre attribuée à St *Ignace* le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives: „ Je me souviens de votre sainteté comme „ d'*Elie*, de *Jérémie*, de *Jean-Baptiste*, des „ disciples choisis, *Timothée*, *Titus*, *Evodius*, „ *Clément*, qui ont vécu dans la chasteté; mais „ je ne blâme point les autres bienheureux „ qui ont été liés par le mariage; et je souhaite „ d'être trouvé digne de DIEU, en suivant „ leurs vestiges dans son règne, à l'exemple „ d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, de *Joseph*, d'*Isaïe*, „ des autres prophètes tels que *Pierre* et *Paul*, „ et des autres apôtres qui ont été mariés. „

Quelques savans ont prétendu que le nom de saint *Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse; cependant *Turrien*, et tous ceux qui ont vu les lettres de St *Ignace* en latin dans la bibliothéque du Vatican, avouent que le nom de St *Paul* s'y trouve (*a*). Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus*; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothéque

(*a*) III *Baronius*, anno 57.

d'Oxford un manuſcrit des lettres de S[t] *Ignace* en grec, où ces mots ſe trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la priſe d'Oxford (*b*) par *Cromwell.* Il en reſte encore un latin dans la même bibliothéque; les mots *Pauli* et *apoſtolorum* y ſont effacés, mais de façon qu'on peut lire aiſément les anciens caractères.

Il eſt certain que ce paſſage exiſte dans pluſieurs éditions de ces lettres. Cette diſpute ſur le mariage de S[t] *Paul* eſt peut-être aſſez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, ſi les autres apôtres l'ont été? Il n'y a qu'à lire ſa première épître aux Corinthiens (*c*), pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres: ,, N'avons-nous pas droit de manger ,, et de boire chez vous? n'avons-nous pas ,, droit d'y amener notre femme, notre ſœur, ,, comme les autres apôtres, et les frères du ,, Seigneur, et *Céphas?* Serions-nous donc les ,, ſeuls, *Barnabé* et moi, qui n'aurions pas ,, ce pouvoir? Qui va jamais à la guerre à ſes ,, dépens? (*d*) ,,

Il eſt clair, par ce paſſage, que tous les apôtres étaient mariés auſſi-bien que S[t] *Pierre.* Et

(*b*) Voyez *Cotellier*, tome II, page 242.

(*c*) Chap. IX, v. 5 et 6.

(*d*) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares deſtructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

S[t] *Clément* d'Alexandrie déclare (*e*) positivement que S[t] *Paul* avait une femme.

La discipline romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers temps. (*)

I I.

Des enfans des apôtres.

On a très-peu de notions sur leurs familles. S[t] *Clément* d'Alexandrie dit (*f*) que *Pierre* eut des enfans; que *Philippe* eut des filles, et qu'il les maria.

Les Actes des apôtres (*g*) spécifient saint *Philippe* dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, et que c'est S[te] *Hermione*.

Eusèbe rapporte (*h*) que *Nicolas*, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec S[t] *Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, et leur dit : *Je suis prêt à la céder; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres

(*e*) Stromat. liv. III.
(*) Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe.*
(*f*) Stromat. liv. VII; et *Eusèbe*, liv. III, chap. XXX.
(*g*) Act. chap. XXI.
(*h*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXIX.

n'acceptèrent point ſa propoſition. Il eut de ſa femme un fils et des filles.

Cléophas, ſelon *Eusèbe* et St *Epiphane*, était frère de S^t^ *Joſeph*, et père de St *Jacques le mineur* et de St *Jude*, qu'il avait eus de *Marie*, fœur de la Sainte Vierge. Ainſi St *Jude* l'apôtre était couſin germain de JESUS-CHRIST.

Hégéſippe, cité par *Eusèbe*. dit que deux petits-fils de St *Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien* (*i*), comme deſcendans de *David*, et ayant un droit inconteſtable au trône de Jéruſalem. *Domitien* craignant qu'ils ne ſe ſerviſſent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent qu'ils poſſédaient trente-neuf arpens de terre, leſquels payaient tribut, et qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST; ils dirent que ce ſerait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laiſſa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas perſécuteur.

Voilà, ſi je ne me trompe, tout ce qu'on ſait des enfans des apôtres.

(*i*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XX.

III.

Où les apôtres ont-ils vécu? où ſont-ils morts?

SELON *Eusèbe* (*k*), *Jacques*, ſurnommé *le juſte*, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *ſur le trône épiſcopal de la ville de Jéruſalem*; ce ſont ſes propres mots. Ainſi, ſelon lui, le premier évêché fut celui de Jéruſalem, ſuppoſé que les Juifs connuſſent le nom d'*évêque*. Il paraiſſait en effet bien vraiſemblable que le frère de JESUS fût le premier après lui, et que la ville même où s'était opéré le miracle de notre ſalut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épiſcopal*, c'eſt un terme dont *Eusèbe* ſe ſert par anticipation. On ſait aſſez qu'alors il n'y avait ni trône, ni ſiége.

Eusèbe ajoute, d'après S[t] *Clément*, que les autres apôtres ne conteſtèrent point à S[t] *Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'aſcenſion. *Le Seigneur*, dit-il, *après ſa réſurrection avait donné à Jacques ſurnommé le juſte, à Jean et à Pierre, le don de la ſcience*; paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le ſecond; *Pierre* ne vient ici que le dernier : il ſemble juſte que le frère et le diſciple bien-aimé de

(*k*) *Eusèbe*, liv. III.

JESUS paſſent avant celui qui l'a renié. L'Egliſe grecque toute entière, et tous les réformateurs demandent où eſt la primauté de *Pierre?* Les catholiques romains répondent : S'il n'eſt pas nommé le premier chez les pères de l'Egliſe, il l'eſt dans les Actes des apôtres. Les Grecs et les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, et la diſpute ſubſiſtera autant que ces Egliſes.

S[t] *Jacques*, ce premier évêque de Jéruſalem, frère du Seigneur, continua toujours à obſerver la loi moſaïque. Il était récabite, ne ſe feſant jamais raſer, marchant pieds nus, allant ſe proſterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, et ſurnommé par les Juifs *Oblia*, qui ſignifie *le juſte*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour ſavoir qui était JESUS-CHRIST (*l*) : mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme aſſis à la droite de* DIEU, *et qu'il viendrait dans les nuées*, il fut aſſommé à coups de bâton. C'eſt de S[t] *Jacques le mineur* que nous venons de parler.

S[t] *Jacques le majeur* était ſon oncle, frère de S[t] *Jean* l'évangéliſte, fils de *Zébédée* et de *Salomé* (*m*). On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jéruſalem.

(*l*) *Euſèbe*, *Epiphane*, *Jérôme*, *Clément* d'Alexandrie.

(*m*) *Euſèbe*, liv. III.

S[t] *Jean* reſta dans l'Aſie, et gouverna l'Egliſe d'Ephèſe, où il fut, dit-on, enterré. (*n*)

S[t] *André*, frère de S[t] *Pierre*, quitta l'école de S[t] *Jean-Baptiſte* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'eſt pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos : mais, pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Perſonne ne ſait où il fut martyriſé, ni même s'il le fut. Les actes de ſon martyre ſont plus que ſuſpects aux ſavans ; les peintres l'ont toujours repréſenté ſur une croix en ſautoir, à laquelle on a donné ſon nom ; c'eſt un uſage qui a prévalu ſans qu'on en connaiſſe la ſource.

S[t] *Pierre* prêcha aux Juifs diſperſés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des apôtres ne parlent point de ſon voyage à Rome. S[t] *Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. S[t] *Juſtin* eſt le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, ſur lequel les ſavans ne s'accordent pas. S[t] *Irénée*, après S[t] *Juſtin*, dit expreſſément que S[t] *Pierre* et S[t] *Paul* vinrent à Rome, et qu'ils donnèrent le gouvernement à S[t] *Lin*. C'eſt encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent S[t] *Lin* pour inſpecteur de la ſociété chrétienne naiſſante à Rome, on infère qu'ils ne la conduiſirent pas, et qu'ils ne reſtèrent point dans cette ville.

(*n*) *Eusèbe*, liv. III.

La critique a jeté ſur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que S[t] *Pierre* vint à Rome ſous *Néron*, et qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, eſt inſoutenable, puiſque *Néron* ne régna que treize années. La chaiſe de bois qui eſt enchâſſée dans l'égliſe à Rome, ne peut guère avoir appartenu à ſaint *Pierre* ; le bois ne dure pas ſi long-temps ; et il n'eſt pas vraiſemblable que S[t] *Pierre* ait enſeigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puiſqu'il eſt avéré que les juifs de Rome étaient les ennemis violens des diſciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, eſt que S[t] *Paul*, dans ſon épître écrite de Rome aux Coloſſiens (*o*), dit poſitivement qu'il n'a été ſecondé que par *Ariſtarque*, *Marc*, et un autre qui portait le nom de *Jéſus*. Cette objection a paru inſoluble aux plus ſavans hommes.

Dans ſa lettre aux Galates, il dit (*p*) *qu'il obligea Jacques*, *Céphas et Jean*, *qui étaient colonnes*, à reconnaître auſſi pour colonnes lui et *Barnabé*. S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureuſement ces diſputes n'entament pas le fond de notre ſainte religion. Que S[t] *Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en eſt pas moins fils de DIEU et de la vierge *Marie*, et n'en eſt pas

(*o*) Chap. IV, v. 10 et 11. (*p*) Chap. II, v. 9.

moins

moins reſſuſcité ; il n'en a pas moins recommandé l'humilité et la pauvreté, qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

Nicéphore Caliſte, auteur du quatorzième ſiècle, dit que *Pierre était menu, grand et droit, le viſage long et pâle, la barbe et les cheveux épars, courts et crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus que pointu.* C'eſt ainſi que dom *Calmet* traduit ce paſſage. (*)

S[t] *Barthelemi*, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios* (*q*), fils de *Ptolomée.* Les Actes des apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuſe, dans la Perſe, et dans l'Abyſſinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël.* On lui attribue un évangile ; mais tout ce qu'on a dit de ſa vie et de ſa mort eſt très-incertain. On a prétendu qu'*Aſtiage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif ; mais cette hiſtoire eſt regardée comme fabuleuſe par tous les bons critiques.

S[t] *Philippe.* Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-ſept ans, et mourut paiſiblement ſous *Trajan.*

S[t] *Thomas-Didyme. Origène*, cité par *Eusèbe*,

(*) Voyez ſon *Dictionnaire de la Bible.*

(*q*) Nom grec et hébreu, ce qui eſt ſingulier, et ce qui a fait croire que tout fut écrit par des juifs helléniſtes loin de Jéruſalem.

dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens et aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à St *Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Eglise grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, et que de là on porta son corps à Edesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondafer*; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

St *Mathias*. On ne sait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle, par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, qui disait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St *Matthieu*. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha et mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre long-temps, et mourir d'une mort naturelle; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus*, roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant

épouſer ſa nièce *Iphigénie*, et n'en pouvant obtenir la permiſſion de S[t] *Matthieu*, lui fit trancher la tête, et mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons, méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias*.

S[t] *Simon cananéen*, qu'on fête communément avec S[t] *Jude*. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prêcher dans la Lybie, et de là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

S[t] *Thadée* ou *Lébée*, le même que S[t] *Jude*, que les Juifs appellent dans S[t] *Matthieu* (*r*), *frère de* JESUS-CHRIST, et qui, ſelon *Euſèbe*, était ſon couſin germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines et vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

Des quatre évangiles choiſis parmi les cinquante-quatre qui furent compoſés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne ſont point faits par des apôtres.

S[t] *Paul* n'était pas un des douze apôtres, et cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établiſſement du chriſtianiſme. C'était le ſeul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Feſtus* même,

(r) *Matth.* chap. XIII, v. 55.

gouverneur de Judée, lui reproche qu'il eſt trop ſavant; et ne pouvant comprendre les ſublimités de ſa doctrine, il lui dit (*s*) : Tu es fou, *Paul*; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Inſanis, Paule; multæ te litteræ ad inſaniam convertunt.*

Il ſe qualifie *envoyé*, dans ſa première épître aux Corinthiens (*t*). „ Ne ſuis-je pas libre, „ ne ſuis-je pas apôtre? n'ai-je pas vu notre „ Seigneur? n'êtes-vous pas mon ouvrage en „ notre Seigneur? Quand je ne ſerais pas „ apôtre à l'égard des autres, je le ſuis à votre „ égard..... Sont-ils miniſtres du CHRIST? „ Quand on devrait m'accuſer d'impudence, „ je le ſuis encore plus. „

Il ſe peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorſqu'il étudiait à Jéruſalem ſous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raiſon qui autorisât ſon apoſtolat. Il n'avait point été au rang des diſciples de JESUS; au contraire, il les avait perſécutés; il avait été complice de la mort de S[t] *Etienne*. Il eſt étonnant qu'il ne juſtifie pas plutôt ſon apoſtolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en ſa faveur, par la lumière céleſte qui lui apparut en plein midi, qui le renverſa de cheval, et par ſon enlèvement au troiſième ciel.

(*s*) Act. chap. XXVI. (*t*) Chap. IX.

St *Epiphane* cite des Actes des apôtres (*u*) qu'on croit compoſés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, et qui furent rejetés par l'Egliſe ; actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre St *Paul.*

C'eſt là qu'il eſt dit que St *Paul* était né à Tarſis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus ;* et qu'étant venu à Jéruſalem, où il reſta quelque temps, il voulut épouſer la fille de *Gamaliel* ; que dans ce deſſein il ſe rendit proſélyte juif, et ſe fit circoncire ; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge), la colère le fit écrire contre la circonciſion, le ſabbat, et toute la loi.

Quùmque Hieroſolymam acceſſiſſet, et ibidem aliquandiù manſiſſet, pontificis filiam ducere in animum induxiſſe, et eam ob rem proſelytum factum, atque circumciſum eſſe ; poſteà quòd virginem eam non accepiſſet, ſuccenſuiſſe, et adversùs circumciſionem, ac ſabbathum, totamque legem, ſcripſiſſe.

Ces paroles injurieuſes ſont voir que ces premiers chrétiens, ſous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au ſabbat, et à la circonciſion, ſe prévalant de la circonciſion de JESUS-CHRIST, et de ſon obſervance du ſabbat ; qu'ils étaient ennemis de St *Paul ;*

(*u*) *Héréſies*, liv. XXX, §. 6.

qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverſer. En un mot ils étaient hérétiques; et en conſéquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation ſur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'eſprit de parti et de ſuperſtition.

Auſſi St *Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, et les accable d'injures (*x*); il les appelle *chiens* dans ſa lettre aux habitans de Philippes. (*y*)

St *Jérôme* prétend (*z*) qu'il était né à Giſcala, bourg de Galilée, et non à Tarſis. D'autres lui conteſtent ſa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain, ni à Tarſis, ni à Giſcala; et que Tarſis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les Actes des apôtres, qui ſont inſpirés par le Saint-Eſprit, et qui doivent l'emporter ſur le témoignage de St *Jérôme*, tout ſavant qu'il était.

Tout eſt intéreſſant de St *Pierre* et de St *Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les Actes de Ste *Thècle*, qui, bien que non canoniques, ſont du premier ſiècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, diſent ces Actes, de petite taille, chauve, les cuiſſes

(*x*) II. aux Corint. chap. XI, v. 13.
(*y*) Chap. III, v. 2.
(*z*) Saint *Jérôme*, épître à *Philémon*.

tortues, la jambe groſſe, le nez aquilin, les ſourcils joints, plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi*, &c.

Au reſte, ces Actes de S[t] *Paul* et de S[te] *Thècle* furent compoſés, ſelon *Tertullien*, par un aſiatique, diſciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord ſous le nom de l'apôtre, et qui en fut repris, et même dépoſé, c'eſt-à-dire exclus de l'aſſemblée; car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de dépoſition proprement dite.

I V.

Quelle était la diſcipline ſous laquelle vivaient les apôtres et les premiers diſciples?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des eſſéniens, des récabites, des thérapeutes, des diſciples de *Jean*, et ſurtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

S[t] *Barnabé*, qui n'était pas un des douze apôtres, donne ſa voix avec eux. S[t] *Paul*, qui était encore moins apôtre choiſi du vivant de JESUS, non-ſeulement eſt égal à eux, mais il a une ſorte d'aſcendant; il tance rudement S[t] *Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun ſupérieur quand ils ſont aſſemblés. Perſonne ne préſide,

pas même tour à tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. St *Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le ſurveillant des ames* (*a*). Ce nom de *ſurveillant*, d'*évêque*, eſt donné enſuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque diſtinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards ſont chargés de diſtribuer les aumônes. Les plus jeunes ſont élus à la pluralité des voix (*b*), pour *avoir ſoin des tables*, et ils ſont au nombre de ſept; ce qui conſtate évidemment des repas de communauté. (*)

De juridiction, de puiſſance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il eſt vrai qu'*Ananiah* et *Saphira* ſont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à St *Pierre*; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de ſubvenir à leurs beſoins preſſans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu par un petit menſonge la ſainteté de leurs largeſſes : mais ce n'eſt pas St *Pierre* qui les condamne. Il eſt vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah*; il la lui reproche; il lui dit (*c*) : *Vous avez menti au Saint-Eſprit*; et

(*a*) Epître I, chap. II.
(*b*) Actes, chap. VI, v. 2.
(*) Voyez *Egliſe*.
(*c*) Actes, chap. V.

Ananiah

Ananiah tombe mort. Enſuite *Saphira* vient, et *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge ; ce qui ſemble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui diſant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ?* la femme répond comme ſon mari. Il eſt étonnant qu'en arrivant ſur le lieu, elle n'ait pas ſu la mort de ſon époux ; que perſonne ne l'en ait avertie ; qu'elle n'ait pas vu dans l'aſſemblée l'effroi et le tumulte qu'une telle mort devait cauſer, et ſurtout la crainte mortelle que la juſtice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eſt étrange que cette femme n'ait pas rempli la maiſon de ſes cris, et qu'on l'ait interrogée paiſiblement comme dans un tribunal ſévère, où les huiſſiers contiennent tout le monde dans le ſilence. Il eſt encore plus étonnant que S[t] *Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ? ils vont t'y porter.* Et dans l'inſtant la ſentence eſt exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Mais il faut conſidérer que S[t] *Pierre* n'eſt ici que l'organe de JESUS-CHRIST et du Saint-Eſprit ; que c'eſt à eux qu'*Ananiah* et ſa femme ont menti ; et que ce ſont eux qui les puniſſent par une mort ſubite ; que c'eſt même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui, en donnant leur bien à l'Egliſe, et qui, en diſant

qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chofe pour des ufages profanes. Le judicieux dom *Calmet* fait voir combien les pères et les commentateurs diffèrent fur le falut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché confiftait dans une fimple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en foit, il eft certain que les apôtres n'avaient aucune juridiction, aucune puiffance, aucune autorité, que celle de la perfuafion, qui eft la première de toutes, et fur laquelle toutes les autres font fondées.

D'ailleurs il paraît par cette hiftoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient affemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Efprit. JESUS était leur véritable, leur feul fupérieur; il leur avait dit (*d*): *N'appelez perfonne fur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui eft dans le ciel. Ne défirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un feul maître, et que vous êtes tous frères; ni qu'on vous appelle docteurs, car votre feul docteur eft* JESUS. (*)

Il n'y avait du temps des apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'affembler, nulle cérémonie. Les

(*d*) *Matth.* chap. XXIII. (*) Voyez EGLISE.

difciples baptifaient les catéchumènes ; on leur foufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Efprit faint avec le fouffle (*e*), ainfi que JESUS-CHRIST avait foufflé fur les apôtres, ainfi qu'on fouffle encore aujourd'hui, en plufieurs églifes, dans la bouche d'un enfant quand on lui adminiftre le baptême. Tels furent les commencemens du chriftianifme. Tout fe fefait par infpiration, par enthoufiafme, comme chez les thérapeutes et chez les judaïtes, s'il eft permis de comparer un moment des fociétés judaïques, devenues réprouvées, à des fociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était affis à la droite de fon père.

Le temps amena des changemens néceffaires; l'Eglife s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut befoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

Toutes les apparences font-elles trompeufes? Nos fens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illufion continuelle? Tout eft-il erreur? Vivons-nous dans un fonge, entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le foleil fe coucher à l'horizon, quand il eft déjà deffous. Il n'eft pas encore levé, et vous le

(*e*) *Jean*, chap. XX, v. 22.

voyez paraître. Cette tour carrée vous ſemble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous ſemble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la repréſente derrière lui. Elle n'eſt ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher et à la vue eſt ſi liſſe et ſi unie, n'eſt qu'un amas inégal d'aſpérités et de cavités. La peau la plus fine et la plus blanche n'eſt qu'un réſeau hériſſé, dont les ouvertures ſont incomparablement plus larges que le tiſſu, et qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs paſſent ſans ceſſe ſous ce réſeau, et il en ſort des exhalaiſons continuelles, qui couvrent toute cette ſurface. Ce que vous appelez *grand* eſt très-petit pour un éléphant, et ce que vous appelez *petit* eſt un monde pour des inſectes.

Le même mouvement qui ferait rapide pour une tortue, ferait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui eſt impénétrable au fer de vos inſtrumens, eſt un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, et de mille avenues d'une largeur prodigieuſe, qui conduiſent à ſon centre, où logent des multitudes d'animaux qui peuvent ſe croire les maîtres de l'univers.

Rien n'eſt ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il ſoit.

Plufieurs philofophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'exiftent pas, et qu'il n'y a de réel que notre efprit. Ils pouvaient tout auffi bien conclure que, toutes les apparences étant fauffes, et la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni efprit ni corps.

C'eft peut-être ce défefpoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philofophes chinois, que le néant eft le principe et la fin de toutes chofes.

Cette philofophie deftructive des êtres était fort connue du temps de *Molière*. Le docteur *Marphurius* repréfente toute cette école, quand il enfeigne à *Sganarelle*, qu'*il ne faut pas dire, je fuis venu; mais, il me femble que je fuis venu; et il peut vous le fembler, fans que la chofe foit véritable.*

Mais à préfent une fcène de comédie n'eft pas une raifon, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux; et il y a fouvent autant de plaifir à rechercher la vérité qu'à fe moquer de la philofophie.

Vous ne voyez pas le réfeau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaifons de cette peau blanche et fine que vous idolâtrez. Des animaux, mille fois plus petits qu'un

ciron, difcernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourriffent, ils s'y promènent comme dans un vafte pays; et ceux qui font fur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur efpèce fur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire fur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, et peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne fentez les chofes que de la manière dont vous devez les fentir.

Tout eft proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eft pas, et qui brifent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le foleil fous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il foit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans fa dimenfion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raffemblât les rayons fous un angle auffi grand que fon difque; ce qui eft impoffible. Vos fens vous affiftent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la

molleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt relatif. Et qui a fait ces relations ?

APPARITION.

Ce n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme, en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même; elle ſe jette à ſes pieds, et veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la Saint-Barthelemi, voyait des morts et du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin et ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le fantôme exiſte pour

celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées feraient dans un tranſport preſque continuel, et il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſurtout dans cet état mitoyen entre la veille et le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, et entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords, ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, et qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien et le nouveau Teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces viſions en faveur du peuple juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que, dans la ſuite des temps, quelques ames, pieuſes à la vérité, mais trompées par leur enthouſiaſme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur

imagination enflammée. C'eſt alors qu'on a beſoin du conſeil d'un honnête homme, et ſurtout d'un bon médecin.

Les hiſtoires des apparitions ſont innombrables. On prétend que ce fut ſur la foi d'une apparition que S[t] *Théodore*, au commencement du quatrième ſiècle, alla mettre le feu au temple d'Amaſée, et le réduiſit en cendre. Il eſt bien vraiſemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même eſt ſi criminelle, dans laquelle pluſieurs citoyens périrent, et qui expoſait tous les chrétiens à une juſte vengeance.

Que S[te] *Potamienne* ait apparu à S[t] *Baſilide*, DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien réſulté qui troublât l'Etat. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à S[t] *Victor*: mais que S[t] *Benoît* ait vu l'ame de S[t] *Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, et que deux moines aient vu celle de S[t] *Benoît* marcher ſur un tapis étendu depuis le ciel juſqu'au mont Caſſin; cela eſt plus difficile à croire.

On peut douter de même, ſans offenſer notre auguſte religion, que S[t] *Eucher* fût mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel*; et qu'un ſaint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, et lui donnaient

cent coups de fouet : car après tout il ne ferait pas aifé d'expliquer nettement comment une ame marche fur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, et comment on la fouette.

Mais il fe peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de femblables vifions ; on en a mille exemples de fiècle en fiècle. Il faut être bien éclairé pour diftinguer dans ce nombre prodigieux de vifions celles qui viennent de DIEU même, et celles qui font produites par la feule imagination.

L'illuftre *Boffuet* rapporte, dans l'*Oraifon funèbre de la princeffe palatine*, deux vifions qui agirent puiffamment fur cette princeffe, et qui déterminèrent toute la conduite de fes dernières années. Il faut croire ces vifions céleftes, puifqu'elles font regardées comme telles par le difert et favant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, et qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypfe eft couverte.

Il dit donc que la princeffe palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne fa fœur (*a*), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageufement fes filles, étant heureufe felon le monde,

(*a*) *Oraifons funèbres*, pages 310 et fuiv. édition de 1749.

mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction et à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, et qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges et des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien, une voix lui crie : *Rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il sera mauvaise garde. Non*, s'écria la princesse, *je ne le rendrai jamais.*

Ce poulet, c'était l'ame d'*Anne de Gonzague*, princesse palatine ; la poule était l'Eglise ; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris devant toute la maison de *Condé* ; il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez, et prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins et la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette hiſtoire avec le même reſpect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence ſont comme les miracles des ſaints qu'on canoniſe. Ces miracles doivent être atteſtés par des témoins irréprochables. Eh ! quel dépoſant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions et des viſions de la princeſſe palatine, que celui qui employa ſa vie à diſtinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuſes de Port-royal ſur le formulaire ; contre *Paul Ferri* ſur le catéchiſme ; contre le miniſtre *Claude* ſur les variations de l'Egliſe ; contre le docteur *Dupin* ſur la Chine ; contre le père *Simon* ſur l'intelligence du texte ſacré ; contre le cardinal *Sfrondate* ſur la prédeſtination ; contre le pape ſur les droits de l'Egliſe gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai ſur l'amour pur et déſintéreſſé. Il ne ſe laiſſait ſéduire ni par les noms ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ſes adverſaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les ſecrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appelait *la folle du logis*. Car les deux viſions accordées à la princeſſe palatine ne ſont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à S[te] *Catherine* de Sienne ; il l'époufa ; il lui donna un anneau. Cette apparition myftique eft refpectable, puifqu'elle eft atteftée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confeffait, et même par le pape *Urbain VI.* Mais elle eft rejetée par le favant *Fleuri*, auteur de l'*Hiftoire eccléfiaftique.* Et une fille qui fe vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maifons pour préfent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique*, abbeffe de Port-royal, à fœur *Dorothée*, eft rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janfénifte ;* c'eft le fieur *Dufoffé*, auteur des Mémoires de *Pontis.* La mère *Angélique*, long-temps après fa mort, vint s'affeoir dans l'églife de Port-royal à fon ancienne place, avec fa croffe à la main. Elle commanda qu'on fît venir fœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles fecrets. Mais le témoignage de ce *Dufoffé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue et du pape *Urbain VI*, lefquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu enfuite les quatre volumes de l'abbé *Lenglet* fur les apparitions, et ne croit pas devoir en rien prendre. Il eft convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Eglife ;

mais il a quelques doutes ſur les autres, juſqu'à ce qu'elles ſoient authentiquement reconnues. Les cordeliers et les jacobins, les janſéniſtes et les moliniſtes, ont eu leurs apparitions et leurs miracles. *Illiacos intra muros peccatur et extra.* (*)

A PROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS eſt comme l'avenir, l'atour, l'ados, et pluſieurs termes pareils, qui ne compoſent plus aujourd'hui qu'un ſeul mot, et qui en feſaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire, alors ce ſont deux mots, et *à* devient une prépoſition. Mais ſi vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'eſt plus qu'un ſeul mot.

La Motte a dit dans une de ſes odes :

> Le ſage, le prompt apropos,
> Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux ſuccès en tout genre ſont fondés ſur les choſes dites ou faites à propos.

Arnaud de Breſſe, *Jean Hus*, et *Jérôme* de

(*) Voyez VISION et VAMPIRES.

Prague, ne vinrent pas affez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore affez éclairés : l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis fous les yeux de tout le monde les abus dont on fe plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du feizième fiècle vinrent très *à propos*, et réuffirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'hiftoire ait fait mention, eft celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'efprit préfent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien : *Ce coq chante bien : ifte gallus benè cantat* (*a*); *Danez* répondit par cette terrible réplique : *Plût à Dieu que Pierre fe repentît au chant du coq!*

La plupart des recueils de bons mots font remplis de réponfes très-froides. Celle du marquis *Maffei*, ambaffadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'eft ni froide, ni injurieufe, ni piquante, mais c'eft un bel apropos. Le pape fe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églifes de Sicile qu'il

(*a*) Les dames, qui pourront lire ce morceau, fauront que *Gallus* fignifie *Gaulois* et *Coq*.

avait interdites : *Pleurez, ſaint Père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une choſe dite hors de propos, un *ſpropoſito.* Ce mot manque à notre langue.

C'eſt une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.* Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauſſes dans l'endroit où elles ſont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des Etats. On a déjà dit que *Cromwell* ſous *Eliſabeth* ou ſous *Charles II*, le cardinal de *Retz* quand *Louis XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

Céſar, né du temps de *Scipion l'africain*, n'aurait pas ſubjugué la république romaine; et ſi *Mahomet* revenait aujourd'hui, il ſerait tout au plus shérif de la Mecque. Mais ſi *Archimède* et *Virgile* renaiſſaient, l'un ſerait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de ſon pays.

ARABES,

Et par occaſion du livre de Job.

Si quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il eſt à préſumer qu'il n'en ſera pas plus inſtruit que de celles de l'Auvergne et du Poitou. Il eſt pourtant certain que les Arabes étaient quelque choſe long-temps avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes diſent que *Moïſe* épouſa une fille arabe ; et ſon beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon ſens.

Mecka ou la Mecque paſſa, et non ſans vraiſemblance, pour une des plus anciennes villes du monde ; et ce qui prouve ſon ancienneté, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une autre cauſe que la ſuperſtition ſeule ait fait bâtir une ville en cet endroit ; elle eſt dans un déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumâtre, on y meurt de faim et de ſoif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, et non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète, qui y aura débité ſes rêveries, pour faire de la Mecque un lieu ſacré et le rendez-vous des nations voiſines. C'eſt ainſi que le

temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des fables, &c., &c.

L'Arabie s'étend du défert de Jérufalem jufqu'à Aden ou Eden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-eft au fud-eft. C'eft un pays immenfe, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il eft très-vraifemblable que fes déferts de fable ont été apportés par les eaux de la mer, et que fes golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui femble dépofer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'eft qu'aucun hiftorien ne dit qu'elle ait été fubjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont fubjugué cent peuples, depuis l'Inde jufqu'à la Garonne; et ayant enfuite perdu leurs conquêtes, ils fe font retirés dans leur pays fans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni affervis, ni mélangés, il eft plus que probable qu'ils ont confervé leurs mœurs et leur langage; auffi l'arabe eft-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Afie jufqu'à l'Inde, et jufqu'au pays habité par les Scythes, fuppofé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point

changé, ils ſont encore des *Mille et une nuits*, comme ils en feſaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traverſait la mer Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes et d'enfans ; qui arrêtait le ſoleil et la lune ; qui feſait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en ſerpent quand il voulait.

Une nation ainſi iſolée, et dont le ſang eſt ſans mélange, ne peut changer de caractère. Les arabes qui habitent les déſerts ont toujours été un peu voleurs ; ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poëſie et l'aſtronomie.

Il eſt dit dans la *préface hiſtorique de l'Alcoran*, que lorſqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poëte.

Les tribus s'aſſemblaient tous les ans par repréſentans, dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades ; et cette coutume dura juſqu'à *Mahomet*. De ſon temps chacun affichait ſes vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, paſſait pour l'*Homère*

des Mecquois ; mais ayant vu le ſecond chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché, il ſe jeta à ſes genoux, et lui dit : *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem! vous êtes un plus grand poëte que moi ; vous êtes ſans doute le prophète de* DIEU.

Autant les arabes du déſert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refuſé des ſecours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il eſt rapporté qu'un jour, dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes diſputaient ſur la généroſité et l'amitié, et ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah*, fils de *Giafar*, oncle de *Mahomet*; les autres pour *Kaïs*, fils de *Saad*, et d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien diſputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, et un ami d'*Arabad* vers *Arabad*, pour les éprouver tous trois, et venir enſuite faire leur rapport à l'aſſemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui et lui dit : Fils de l'oncle de *Mahomet*, je ſuis en voyage et je manque de tout. *Abdallah* était

monté ſur ſon chameau chargé d'or et de ſoie, il en deſcendit au plus vîte, lui donna ſon chameau , et s'en retourna à pied dans ſa maiſon.

Le ſecond alla s'adreſſer à ſon ami *Kaïs*, fils de *Saad. Kaïs* dormait encore ; un de ſes domeſtiques demande au voyageur ce qu'il déſire. Le voyageur répond qu'il eſt l'ami de *Kaïs*, et qu'il a beſoin de ſecours. Le domeſtique lui dit : Je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà ſept mille pièces d'or, c'eſt tout ce que nous avons à préſent dans la maiſon ; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un eſclave , je crois que cela vous ſuffira juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé chez vous. Lorſque *Kaïs* fut éveillé , il gronda beaucoup le domeſtique de n'avoir pas donné davantage.

Le troiſième alla trouver ſon ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle , et il ſortait de ſa maiſon, appuyé ſur deux eſclaves, pour aller prier DIEU au temple de la Mecque ; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : Je n'ai de bien que mes deux eſclaves , je vous prie de les prendre et de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois diſputeurs, étant revenus à l'aſſemblée , racontèrent fidellement ce qui leur était

arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, et à *Arabad* de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gusman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

De l'arabe Job.

Il est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles et élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job*, qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire et la plus indubitable, c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu ; car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils et à ses filles ; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait

été composé après le temps où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant de choses, et qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, et connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, et lui demande la permission d'affliger *Job*; on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque; c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jéhovah* à la place d'*El*, ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jéhovah* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, et à tous les peuples des contrées voisines.

Une preuve plus forte encore, et à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (*a*) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hyades*, et même de celles *du midi qui sont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour

(*a*) Chap. IX, v. 9.

exprimer l'aſtronomie ; et les Arabes ont toujours été renommés pour cette ſcience, ainſi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un juif, et eſt antérieur à tous les livres juifs. *Philon* et *Joſephe* ſont trop aviſés pour le compter dans le canon hébreu : c'eſt inconteſtablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'eſt pas tout ; on y puiſe des connaiſſances des uſages de l'ancien monde, et ſurtout de l'Arabie (*b*). Il y eſt queſtion du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, et dont les Juifs n'entendirent ſeulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, et qu'on feſait déjà de gros livres. (*c*)

On ne peut diſſimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame et la réſurrection du corps, quand il dit : *Je ſais que* DIEU, *qui eſt vivant, aura pitié de moi, que je me relèverai de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, perſécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je ſerai puiſſant à mon tour,*

(*b*) Chap. XXVIII, v. 16, &c.

(*c*) Chap. XXXI.

craignez

craignez mon épée, craignez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice.

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame et la réſurrection des corps au dernier jour ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau Teſtament, ſi clairement prouvées par les pères et par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la première connaiſſance à un arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le feraient-ils dans ce ſeul verſet de *Job*, et encore d'une manière ſi obſcure? *Calmet* n'a pas plus de raiſon de voir l'immortalité de l'ame et la réſurrection dans les diſcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eſt attaqué. Ni la logique ni la phyſique ne ſont d'accord avec ce commentateur.

Au reſte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeſtement arabe, il eſt permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni juſteſſe, ni préciſion. Mais c'eſt peut-être le monument le plus précieux et le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

Droits royaux, jurisprudence, inquisition.

QUOIQUE les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, président du conseil suprême en Espagne, et capitaine général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut S[t] *Dominique l'encuirassé* (1) qui, étant

(1) *Dominique*, fondateur de l'ordre de saint *Jacques Clément*, et inventeur de l'inquisition, est différent du *Dominique*, surnommé l'*encuirassé*, parce qu'il s'était endurci la peau à force de se donner la discipline. On voit, par la note ci-après, qui est de M. de *Voltaire*, qu'il connaissait très-bien la différence de ces deux saints. Mais le fondateur de l'inquisition ne mérite-t-il pas bien aussi l'épithète d'*encuirassé? Illi robur et æs triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher si du temps de saint *Dominique* on fesait porter le *san-benito* aux pécheurs, et si ce *san-benito* n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent, qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothéque médiocre.

La disette des livres, dont nous gémissons vers ce mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner

illuminé d'en-haut, et croyant fermement que l'Eglise catholique, apostolique et romaine ne pouvait se soutenir que par des moines et des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, et lui soumit les rois, les ministres et les magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, et qui concernent directement la majesté des couronnes, la dignité du conseil des rois, les droits de la magistrature, la sureté des citoyens.

La conscience, le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque), est d'une autre espèce; elle n'a rien de commun avec les lois de l'Etat. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples; et les ministres, les magistrats établis par les rois sur les peuples, doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, et le saint office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement

si saint *Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire; et si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'hermite *Dominique* : je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

reſſortir au tribunal du comte d'*Aranda*, capitaine général, par un arrêt ſolennel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérend archevêque de Pharſale, ville qui appartient aux Turcs, inquiſiteur général des Eſpagnols, doit obſerver les lois du royaume, reſpecter les juridictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, et ne ſe point mêler d'empriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, ſi fiers, ſi légers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appeſantiſſaient la bouche par un vilain mors, et qui les feſaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui eſt un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie eſpagnole ſur un autre pied, et les écuries d'*Augias* ſeront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occaſion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquiſition, parce qu'il eſt d'uſage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiſſance et de leurs

dignités ; mais on en trouvera le détail à l'article *Inquiſition* (*a*), auſſi-bien que la patente curieuſe donnée par S[t] *Dominique*. (*b*)

Obſervons ſeulement que le comte d'*Aranda* a mérité la reconnaiſſance de l'Europe entière, en rognant les griffes, et en limant les dents du monſtre.

Béniſſons le comte d'*Aranda*. (2)

(*a*) Conſultez, ſi vous voulez, ſur la juriſprudence de l'inquiſition, le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, et ſurtout magiſter *Grillandus :* beau nom pour un inquiſiteur !

Et vous, rois de l'Europe, princes ſouverains, républiques, ſouvenez-vous à jamais que les moines inquiſiteurs ſe ſont intitulés *inquiſiteurs par la grâce de* DIEU !

(*b*) Ce témoignage de la toute-puiſſance de ſaint *Dominique* ſe trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Eſpagne. Elle eſt citée dans le *Manuel de l'inquiſition*, ouvrage d'un théologien français qui eſt d'une autre eſpèce. Il écrit à la manière de *Paſcal*.

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a ceſſé de gouverner l'Eſpagne, l'inquiſition y a repris toute ſa ſplendeur et toute ſa force pour abrutir les hommes ; mais par l'effet infaillible du progrès des lumières, même ſur les ennemis de la raiſon, elle a perdu un peu de ſa férocité.

A R A R A T.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception, ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, et cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Béroſe*, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conſervés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, et rapportés mot à mot par *George* le ſincelle.

On voit par ces fragmens que les Orientaux qui bordent le Pont-Euxin, feſaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'eſt en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux ſur le mont Olympe. Les hommes tranſportent toujours les choſes humaines aux choſes divines. Les princes bâtiſſaient leurs citadelles ſur des montagnes ; donc les dieux y avaient auſſi leurs demeures ; elles devenaient

donc ſacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le ſommet du mont Ararat ; donc les dieux ſe cachaient dans ces brouillards, et ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixième roi de la Chaldée, ſuivant la ſupputation d'*Africain*, d'*Abidène* et d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit : *Le quinze du mois d'Oeſi le genre-humain ſera détruit par le déluge : Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde pas. Bâtiſſez un vaiſſeau ; entrez-y avec vos parens et vos amis ; faites-y entrer des oiſeaux, des quadrupèdes ; mettez-y des proviſions ; et quand on vous demandera : Où voulez-vous aller avec votre vaiſſeau ? répondez : Vers les dieux, pour les prier de favoriſer le genre-humain.*

Xixutre bâtit ſon vaiſſeau, qui était large de deux ſtades, et long de cinq ; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, et ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau, qui devait aller ſur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après, il lâcha encore ſes oiſeaux, qui revinrent avec de la boue aux

pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il ſortit de ſon vaiſſeau, qui était perché ſur une montagne d'Arménie; et on ne le vit plus; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque choſe d'hiſtorique. Le Pont-Euxin franchit ſes bornes, et inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le déſordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés ſur quelques vérités. Les anciens hiſtoriens ſont pour la plupart des *Rabelais* ſérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, et qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions ſur cette montagne. Comment démêler le vrai? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, ſelon eux, une des bornes du paradis terreſtre, paradis dont il reſte peu de traces. C'eſt un amas de rochers et de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV*; il dit *que tous les environs en ſont horribles, et la montagne encore plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaiſſeur, et toutes criſtalliſées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés aplomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été

aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente (a). *Son hermitage*, dit-il, *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, et chaque jour nous fesions cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* assure que l'hermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de *Noé; Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, et principalement dans celles de Gaam et de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir et à désaltérer le genre-humain.

L'arbre à pain est plus gros et plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, et de la dimension de la plus grosse pomme de calville; son écorce est épaisse et dure, le dedans est une

(a) *Voyage de Jean Struis*: in-4°, page 208.

eſpèce de pâte blanche et tendre, qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais; il ne ſe garde que vingt-quatre heures, après quoi il ſe sèche, s'aigrit, et devient déſagréable; mais en récompenſe ces arbres en ſont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; ils ſont tous grands, robuſtes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une ſanté vigoureuſe, telle que la doit procurer l'uſage unique d'un aliment ſalubre; et c'eſt à des nègres que la nature a fait ce préſent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reſte encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anſon* y a relâché, et qui l'ont trouvé d'un goût ſupérieur. Si cet arbre était tranſplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème*, qui coûte tant de ſoins et de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puiſſe être changé en pain, et quelquefois tous ces travaux ſont inutiles.

Le blé n'eſt pas aſſurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la caſſave nourriſſent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les payſans ne mangent que du pain de châtaignes, plus

nourrissant et d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge, dont tant de gens s'alimentent, et qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat (1). Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar et de Coromandel, les bords du Gange, fournissent un riz dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, et qui le fait négliger. Le blé est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous sommes accoutumés, est parmi nous si précieuse, que la crainte seule de la voir manquer, cause des séditions chez les peuples les plus soumis. Le commerce du blé est par-tout un des grands objets du gouvernement; c'est une partie de notre être, et cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée essentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens et de nos femmes.

(1) En France une société de physiciens éclairés s'occupe depuis quelques années à perfectionner l'art de fabriquer le pain : grâce à ses soins, celui des hôpitaux et de la plupart des prisons de Paris est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les habitans aisés de la plupart des provinces.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raiſon, que le pain béni, dont on ne mange preſque point, et dont la plus grande partie eſt perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainſi, de ce ſeul article, l'Angleterre eſt au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les miſſionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoiſſes dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur diſaient par interprètes: Vous voulez nous baptiſer avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous ſommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confeſſer, et vous n'entendez pas notre langue; vous voulez nous communier, et vous manquez des deux ingrédiens néceſſaires, le pain et le vin: il eſt donc évident que votre religion univerſelle n'a pu être faite pour nous. Les miſſionnaires répondaient très-juſtement que la bonne volonté ſuffit, qu'on les plongerait dans l'eau ſans aucun ſcrupule, qu'on ferait venir du pain et du vin de Goa; et quant à la langue, que les miſſionnaires l'apprendraient dans quelques années.

ARBRE A SUIF.

On nomme dans l'Amérique *candel-berri-tree*, ou *bai-berri-tree*, ou *l'arbre à ſuif*, une eſpèce de bruyère dont la baie donne une graiſſe propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas et bien humecté ; il paraît qu'elle ſe plaît ſur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de baies d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche et farineuſe ; on les cueille à la fin de l'automne lorſqu'elles ſont mûres ; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante ; la graiſſe ſe fond, et s'élève au-deſſus de l'eau : on met dans un vaſe à part cette graiſſe refroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire, ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, et alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce ſuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, et coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun ; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon et des ſavonnettes d'une odeur aſſez agréable.

Les médecins et les chirurgiens en font ufage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce fuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'efpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges ; mais les prêtres refusèrent de s'en fervir.

Dans la Caroline, on en a fait auffi une forte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbufte comme un remède contre les fluxions des gencives, remède ufité chez les fauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eft affez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodiguées aux Indes orientales et occidentales ! le quinquina feul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont fervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

ARC.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiftoire de *Jeanne d'Arc*, furnommée *la Pucelle*. Les particularités de fon aventure font très-peu connues et pourront faire plaifir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, et se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gaguin*, ni *Paul Emile*, ni *Polydore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Masson*, ni même *Mariana*, ne disent qu'elle était envoyée de DIEU; et quand *Mariana* le jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézeray conte que *le prince de la milice céleste lui apparut;* j'en suis fâché pour *Mézeray*, et j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous les uns les autres, supposent que la *Pucelle* fit des prédictions, et qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chassera les Anglais hors du royaume*, et ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, et assurément elle ne savait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois; et son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées; et cette épée était cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions et de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que S.te *Catherine* et S.te *Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que S.t *Michel*. Ses juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée; et c'est-là le cas de dire :

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger, comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger fesait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les fesait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de *Dunois* fut prise au siége de Compiègne par un bâtard de *Vendôme*, et le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais anglais qui dédaignent les superstitions, qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà,

Voilà, ce me ſemble, ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, et ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligni. On l'enferma dans la forteresſe de Beaulieu, enſuite dans celle de Beaurevoir, et de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon*, évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre ſon roi légitime, revendique la *Pucelle* comme une ſorcière arrêtée ſur les limites de ſon diocèſe. Il veut la juger en qualité de ſorcière. Il appuyait ſon prétendu droit d'un inſigne menſonge. *Jeanne* avait été priſe ſur le territoire de l'évêché de Noyon : et ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient aſſurément le droit de condamner perſonne, et encore moins de livrer à la mort une ſujette du duc de Lorraine, et une guerrière à la ſolde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait! un vicaire général de l'inquiſition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la ſubverſion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la priſonnière comme *ſentant l'héréſie*, *odorantem hæreſim*. Il ſomma le duc de Bourgogne et le comte de Ligni, *par le droit de ſon office*,

et de l'autorité à lui commiſe par le ſaint ſiége, de livrer Jeanne à la ſainte inquiſition.

La ſorbonne ſe hâta de ſeconder frère *Martin :* elle écrivit au duc de Bourgogne et à *Jean de Luxembourg :* „ Vous avez employé „ votre noble puiſſance à appréhender icelle „ femme qui ſe dit la *Pucelle*, au moyen de „ laquelle l'honneur de DIEU a été ſans „ meſure offenſé, la foi exceſſivement bleſ- „ ſée, et l'Egliſe trop fort déshonorée; car „ par ſon occaſion, idolâtrie, erreurs, mau- „ vaiſe doctrine, et autres maux ineſtimables „ ſe ſont enſuivis en ce royaume..... mais „ peu de choſe ferait avoir telle prinſe, ſi „ ne s'enſuivait ce qu'il appartient pour ſatiſ- „ faire l'offenſe par elle perpétrée contre „ notre doux Créateur et ſa foi, et la ſainte „ Egliſe, avec ſes autres méfaits innuméra- „ bles ..... et ſi, ferait intolérable offenſe „ contre la majeſté divine s'il arrivait qu'icelle „ femme fût délivrée. „ (*a*)

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon*, qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne français et l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* et aux Anglais pour dix mille livres, et le duc de *Bedfort* les paya. La ſorbonne, l'évêque et frère *Martin*,

(*a*) C'eſt une traduction du latin de la ſorbonne, faite long-temps après.

présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort*, régent de France, *en l'honneur de notre Seigneur et Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle Jeanne fût briévement mise ès mains de la justice de l'Eglise. Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, et le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *besogner* dans la ville (c'est le terme dont on se servit). Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de sorbonne avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, *Martin*, présidait avec *Cauchon*; et comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires : ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu sainte *Catherine* et S[te] *Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si, quand elle a vu S[t] *Michel*, il était tout nu? elle répond : Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux observeront ici soigneusement que *Jeanne* avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui fesait des miracles,

et qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de ſuite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires et dans les grands périls. Les chevaliers feſaient dire trois meſſes, et communiaient trois fois, quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les feſeuſes de miracles, compagnes de *Jeanne* (*b*), et ſoumiſes à frère *Richard*, ſe nommaient *Pierrone* et *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaiſſait à elle en humanité comme ami fait à ami; DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil deſſous, &c.

Voilà juſqu'à préſent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie et prêtre, nommé *Nicolas l'Oiſeleur*, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement juſqu'au point de cacher derrière un morceau de ſerge deux prêtres qui tranſcrivirent la confeſſion de *Jeanne d'Arc*. Ainſi les juges employèrent le ſacrilége pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands

(*b*) Mémoires pour ſervir à l'*Hiſtoire de France et de Bourgogne*, tome I.

ſervices au roi et à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français, qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, et avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, et fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité; mais, comme le portent les chroniques du temps, et comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris et avec des larmes; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, et peut-être au nôtre, et très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, et ſenſible ſur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes

ont cru, ſans aucun examen, que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, et, à la faveur de cette impoſture, épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, et qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

Le Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine et de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer auſſi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes français, italiens, eſpagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a preſque jamais été ſans ardeurs *parfaites*. Elles ſont moins *parfaites* dans les tragédies ; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le Dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur

en général ſignifie une *paſſion amoureuſe*. Il cite pour exemple ce vers :

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire eſt fécond en citations de vers déteſtables. Il tire tous ſes exemples de je ne fais quel nouveau choix de vers, parmi leſquels il ſerait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille :*

Une première ardeur eſt toujours la plus forte ;
Le temps ne l'éteint point, la mort ſeule l'emporte.

Et celui-ci de *Racine :*

Rien ne peut modérer mes ardeurs inſenſées.

Si les compilateurs de ce Dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate :*

J'ai ſu, par une longue et pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage et plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expreſſion ordinaire et faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, et qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, et qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, et qui, lorſque toutes ces platitudes ſont arrangées en douze ſyllabes, croient avoir fait des vers, et qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiſeux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi leſquels on n'en trouve pas une ſeule qu'on puiſſe lire.

ARGENT.

MOT dont on ſe ſert pour exprimer de l'or. Monſieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monſieur, je le voudrais de tout mon cœur, mais je n'ai point d'argent; je ne ſuis pas en argent comptant : l'Italien vous dirait : *Signore, non ho di danari*, je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques :* Me feras-tu bonne chère? Oui, ſi vous me donnez beaucoup d'argent.

On

On demande tous les jours quel eſt le pays de l'Europe le plus riche en argent ; on entend par là quel eſt le peuple qui poſsède le plus de métaux repréſentatifs des objets de commerce. On demande, par la même raiſon, quel eſt le plus pauvre ; et alors trente nations ſe préſentent à l'envi ; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Ecoſſais et l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, et ſurtout le ſujet du pape.

Pour devinerqui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne, et la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans les treizième, quatorzième et quinzième ſiècles, c'était la province de la daterie qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant, auſſi feſait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela?* diſait-on à un marchand. Il répondait : *Autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des diſpenſes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, et même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas aſſez bien en cour de Rome, et à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela, mais ils fesaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre et de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toſcans et aux Génois. Tous les autres royaumes étaient ſi pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheſſe de Savoie, et de les mettre en gage pour aller conquérir Naples, qu'il perdit bientôt : les Vénitiens ſoudoyèrent des armées plus fortes que la ſienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans ſon coffre, et plus de vaiſſelle d'argent ſur ſa table ; que l'empereur *Maximilien* ſurnommé *Pochi danari.*

Les choſes changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, et que les Eſpagnols eurent ſubjugué le Mexique et le Pérou avec ſix ou ſept cents hommes. On ſait qu'alors le commerce de Veniſe, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Eſpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Aſie, et des mines d'or et d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, et par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France baiſaient à genoux les doublons catholiques; et le petit nombre d'angelots et de

carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique et l'Asie lui valurent à peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent, sans le fer de *Henri IV* et les flottes de la reine *Elisabeth.*

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit : „ J'ai ouï déplorer plusieurs fois l'aveu-„ glement du conseil de *François I*, qui rebuta „ *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes ; „ en vérité, on fit peut-être par imprudence „ une chose bien sage. „

Nous voyons, par l'énorme puissance de *Philippe*, que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb* ; ce génois aborda en Amérique en 1492, et *François I* naquit en 1494, et ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV* et de la reine *Elisabeth*, avec celui de *Philippe II* : le subside ordinaire d'*Elisabeth* n'était que de cent mille livres sterling ; et, avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille ; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de

Philippe II. Sans une extrême économie elle était perdue, et l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* ſe montait à la vérité à trente millions de livres de ſon temps; cette ſomme était à la ſeule ſomme que *Philippe II* retirait des Indes comme trois à dix; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III*, très-prodigue, très-volé, et par conſéquent très-pauvre : il ſe trouve que *Philippe II* était d'un ſeul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'eſt pas la peine de comparer ſes tréſors avec ceux de *Philippe II.* Juſqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de ſon épée, et il vécut en chevalier errant juſqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été ſi pauvre, que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut ſavoir ce que devient l'or et l'argent qui affluent continuellement du Mexique et du Pérou en Eſpagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix ſous des noms eſpagnols, et qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande

partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre candi, du thé, des toiles, des diamans et des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes ; je réponds que *Sha Thamas-Kouli-kan*, ou *Sha Nadir*, a emporté tout celui du grand-mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha Nadir* a emportés en Perse? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort bien *César*, ,, Avec de ,, l'argent on a des soldats, et avec des sol- ,, dats on vole de l'argent. ,,

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de *Sésostris*, de *Crésus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonosor*, et surtout de *Salomon* qui avait, dit-on, vingt milliars et plus de nos livres de compte, à lui tout seul, dans sa cassette?

Je vous dirai que tout cela s'est répandu par le monde. Soyez sûr que, du temps de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le temps, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce

qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette et autres lieux, et ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment feſaient les Romains ſous leur grand *Romulus*, fils de *Mars* et d'une religieuſe, et ſous le dévot *Numa Pompilius*? Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, et pas une pièce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius*, n'auraient pu payer.

Si par haſard la femme d'un receveur général des finances ſe feſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, et ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendrait à pied, et qui n'aurait pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il ſervait à la fois d'armes et de monnaie. On ſe battait et on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achète aujourd'hui; et les hommes avaient comme de tout temps la

nourriture, le vêtement et le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voiſins, les ſubjuguèrent, et augmentèrent toujours leur territoire dans l'eſpace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les ſoldats de *Guſtave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur ſolde, avant qu'il fît des conquêtes hors de ſon pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choſes néceſſaires à la vie, le commerce ſe fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange ſoit de coquilles ou de papier. L'or et l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils ſont plus rares.

C'eſt en Aſie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Aſie fut le berceau de tous les arts.

Il n'eſt point queſtion de monnaie dans la guerre de Troye; on y pèſe l'or et l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un tréſorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait ſoupçonner à pluſieurs ſavans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à ſe procurer quelques monnaies

de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham*, qui était étranger, et qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ et une caverne pour enterrer sa femme quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi (*a*) : *Quadringintos siclos argenti probatæ monetæ publicæ*. Le judicieux dom *Calmet* évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs, imaginés assez au hasard quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin qui répondît au mot *pecunia*, cela fesait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (*b*)

(*a*) Genèse, chap. XXIII, v. 16.

(*b*) Ces hardis savans, qui, sur ce prétexte et sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encore sur les témoignages de saint *Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils disent : Si saint *Théodoret* et *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, et n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse* ? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend père *Simon* de l'oratoire. Mais, quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique et romaine, la seule infaillible.

Une autre difficulté, c'eſt que dans un endroit il eſt dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, et dans un autre, en Sichem (*c*). Conſultez ſur cela le vénérable *Bède*, *Raban Maure* et *Emmanuel Sa*.

Nous pourrions parler ici des richeſſes que laiſſa *David* à *Salomon* en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt et un, vingt-deux milliars tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du tréſor royal, ni de teſterdar du grand-turc, qui puiſſe ſupputer au juſte le tréſor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford et de ſorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui ſont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, reſſerré, volé, ayant dans toutes ſes tranſmigrations demeuré conſtamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point que, chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui ſubſiſte, c'eſt de ne point laiſſer ſortir d'or et d'argent de leurs royaumes. Cette loi ſuppoſe de deux choſes l'une, ou que ces princes règnent ſur des fous à lier qui ſe défont de leurs eſpèces en pays étranger pour leur plaiſir, ou qu'il ne faut pas payer ſes dettes à un étranger. Il eſt clair pourtant que perſonne

(*c*) Actes, chap. VII, v. 16.

n'eſt aſſez inſenſé pour donner ſon argent ſans raiſon ; et que quand on doit à l'étranger il faut payer, ſoit en lettres de change, ſoit en denrées, ſoit en eſpèces ſonnantes. Auſſi cette loi n'eſt pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux ; et il n'y a pas long-temps qu'ils ſont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choſes à dire ſur l'argent monnayé, comme ſur l'augmentation injuſte et ridicule des eſpèces, qui fait perdre tout d'un coup des ſommes conſidérables à un Etat, ſur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voiſins, tous vos ennemis, à remarquer votre monnaie et à gagner à vos dépens ; enfin ſur vingt autres tours d'adreſſe inventés pour ſe ruiner. Pluſieurs livres nouveaux ſont pleins de réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir ; et ceux qui en gagnent, ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume dont en général la terre eſt fertile ; on répond que la choſe n'eſt pas praticable, attendu que depuis la guerre de

1689 jusqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource, et qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, et qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux et bien fait sur l'argent de différens pays, adressez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie; on ne peut en parler plus savamment et avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

ARIANISME.

TOUTES les grandes disputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Démosthènes*, *Archimède*, s'ils avaient été témoins de ces subtils ergotismes qui ont coûté tant de sang?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de passer pour avoir inventé son opinion, comme *Calvin* passe pour être fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans est, dit-on, la première.

Cependant ni *Calvin* ni *Arius* n'ont certainement pas la trifte gloire de l'invention.

On fe querellait depuis long-temps fur la Trinité lorfque *Arius* fe mêla de la querelle dans la difputeufe ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les efprits tranquilles et juftes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins, les Parifiens même n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on difputât déjà vivement fur la Trinité, puifque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, confervée à Oxford, affure qu'il y avait deux mille prêtres qui foutenaient le parti qu'*Arius* embraffa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas fous la main. (1)

Voici une queftion incompréhenfible qui a exercé depuis plus de feize cents ans la curiofité, la fubtilité fophiftique, l'aigreur, l'efprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de perfécuter, le fanatifme aveugle et fanguinaire, la crédulité barbare, et qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui

(1) La première édition du *Dictionnaire philofophique*, en un volume, dont tous les articles ne fe trouvent pas dans les *Queftions fur l'Encyclopédie*, publiées depuis; ces deux ouvrages et quelques autres de même genre font réunis dans cette nouvelle édition du *Dictionnaire philofophique*.

pourtant en a produit beaucoup. JESUS eſt-il verbe? S'il eſt verbe, eſt-il émané de DIEU dans le temps, ou avant le temps? s'il eſt émané de DIEU, eſt-il coéternel et conſubſtantiel avec lui, ou eſt-il d'une ſubſtance ſemblable? eſt-il diſtinct de lui, ou ne l'eſt-il pas? eſt-il fait, ou engendré? Peut-il engendrer à ſon tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité? Le Saint-Eſprit eſt-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? ſon hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du père et du fils? et comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le père et le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon avaient certainement beſoin d'être décidées par une Egliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les temps d'*Arius* et d'*Athanaſe*. Les grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros*, évêque d'Alexandrie, s'aviſe

de prêcher que DIEU étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius*, eſt tout ſcandaliſé de la monade d'*Alexandros ;* il explique la choſe différemment; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* aſſemble vîte un petit concile de gens de ſon opinion, et excommunie ſon prêtre. *Euſébios*, évêque de Nicomédie, prend le parti d'*Arious :* voilà toute l'Egliſe en feu.

L'empereur *Conſtantin* était un ſcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé ſa femme dans un bain, égorgé ſon fils, aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère et ſon neveu, je ne le nie pas ; un homme bouffi d'orgueil, et plongé dans les plaiſirs, je l'accorde ; un déteſtable tyran, ainſi que ſes enfans, *tranſeat :* mais il avait du bon ſens. On ne parvient point à l'empire, on ne ſubjugue pas tous ſes rivaux ſans avoir raiſonné juſte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles ſcolaſtiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes (*a*). *Vous êtes de*

(*a*) Un profeſſeur de l'univerſité de Paris, nommé *le Beau*, qui a écrit l'hiſtoire du bas Empire, ſe garde bien de rapporter

grands fous, leur dit-il expreſſément dans ſa lettre, *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos miniſtères de faire tant de bruit ſur un ſujet ſi mince.*

Conſtantin n'entendait pas par *mince ſujet* ce qui regarde la Divinité, mais la manière incompréhenſible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'hiſtoire de l'Egliſe d'Alexandrie, fait parler à peu-près ainſi *Ozius* en préſentant la lettre de l'empereur :

„ Mes frères, le chriſtianiſme commence à „ peine à jouir de la paix, et vous allez le „ plonger dans une diſcorde éternelle. L'em„ pereur n'a que trop raiſon de vous dire „ que vous vous *querellez pour un ſujet fort* „ *mince*. Certainement, ſi l'objet de la diſpute „ était eſſentiel, JESUS-CHRIST, que nous „ reconnaiſſons tous pour notre légiſlateur,

la lettre de *Conſtantin* telle qu'elle eſt, et telle que la rapporte le ſavant auteur du Dictionnaire des héréſies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendreſſe paternelle, finiſſait en ces termes : Rendez-moi des jours ſereins et des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Conſtantin* aux évêques, mais il devait auſſi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurèle*, et même à *Julien le philoſophe*, qui ne verſa jamais que le ſang des ennemis de l'empire, en prodiguant le ſien, et non pas à *Conſtantin*, le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, et en même temps le plus perfide et le plus ſanguinaire. Ce n'eſt pas écrire l'hiſtoire, c'eſt la défigurer.

„ en aurait parlé ; DIEU n'aurait pas envoyé
„ son fils sur la terre pour ne nous pas
„ apprendre notre catéchisme. Tout ce qu'il
„ ne nous a pas dit expressément est l'ouvrage
„ des hommes, et l'erreur est leur partage.
„ JESUS vous a commandé de vous aimer,
„ et vous commencez par lui désobéir en vous
„ haïssant, en excitant la discorde dans l'em-
„ pire. L'orgueil seul fait naître les disputes,
„ et JESUS votre maître vous a ordonné
„ d'être humbles. Personne de vous ne peut
„ savoir si JESUS est fait ou engendré. Et
„ que vous importe sa nature, pourvu que
„ la vôtre soit d'être justes et raisonnables ?
„ Qu'a de commun une vaine science de mots
„ avec la morale qui doit conduire vos actions?
„ Vous chargez la doctrine de mystères, vous
„ qui n'êtes faits que pour affermir la religion
„ par la vertu. Voulez-vous que la religion
„ chrétienne ne soit qu'un amas de sophismes ?
„ est-ce pour cela que le CHRIST est venu ?
„ Cessez de disputer ; adorez, édifiez, humi-
„ liez-vous, nourrissez les pauvres, apaisez
„ les querelles de familles au lieu de scanda-
„ liser l'empire entier par vos discordes. „

Ozius parlait à des opiniâtres. On assembla le concile de Nicée, et il y eut une guerre civile spirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres, et de siècle en siècle

on

on s'eſt perſécuté mutuellement juſqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que la perſécution commença dès que le concile fut terminé; mais lorſque *Conſtantin* en avait fait l'ouverture, il ne ſavait encore quel parti prendre, ni ſur qui il ferait tomber la perſécution. Il n'était point chrétien (*), quoiqu'il fût à la tête des chrétiens: le baptême ſeul conſtituait alors le chriſtianiſme, et il n'était point baptiſé; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était ſans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusèbe* de Nicomédie, et le prêtre *Arius* euſſent raiſon ou tort; il eſt aſſez évident, par la lettre ci-deſſus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette diſpute.

Mais il arriva ce qu'on voit, et ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusèbe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur: *J'en ai des preuves*, dit *Conſtantin* dans ſa lettre à l'Egliſe de Nicomédie, *par les prêtres et les diacres de ſa ſuite que j'ai pris, &c.*

Ainſi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la perſécution, ſont établies avec le dogme, ſans pouvoir en affaiblir

(*) Voyez l'article VISION DE CONSTANTIN.

la ſainteté. *Conſtantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la conſubſtantialité à ceux qui la croyaient, confiſqua les biens des diſſidens à ſon profit, et ſe ſervit de ſon pouvoir deſpotique pour exiler *Arius* et ſes partiſans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de ſon autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius :* mais ce fait n'eſt pas vrai. *Conſtantin*, tout prodigue qu'il était du ſang des hommes, ne pouſſa pas la cruauté juſqu'à cet excès de démence abſurde de faire aſſaſſiner par ſes bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laiſſait vivre l'héréſiarque.

Tout change bientôt à la cour; pluſieurs évêques inconſubſtantiels, des eunuques, des femmes, parlèrent pour *Arius*, et obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'eſt ce que nous avons vu arriver pluſieurs fois dans nos cours modernes en pareille occaſion.

Le célèbre *Eusèbe*, évêque de Céſarée, connu par ſes ouvrages, qui ne ſont pas écrits avec un grand diſcernement, accuſait fortement *Euſtate*, évêque d'Antioche, d'être ſabellien; et *Euſtate* accuſait *Eusèbe* d'être arien. On aſſembla un concile à Antioche; *Eusèbe* gagna ſa cauſe; on dépoſa *Euſtate;* on offrit le ſiége d'Antioche à *Eusèbe*, qui n'en

voulut point; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut le prélude des guerres de controverse. *Constantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire : de telles révolutions sont communes.

S[t] *Athanase* était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius*, que l'empereur y avait envoyé, disant qu'*Arius était excommunié; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie; qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part, et qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes*. Aussitôt nouveau concile à Tyr, et nouvelles lettres de cachet. *Athanase* est déposé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi *Arius* et *Athanase* son plus grand ennemi sont condamnés tour à tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien et l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer et cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire

qu'un jour S[t] *Macaire*, l'un des plus ardens ſectateurs d'*Athanaſe*, ſachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Conſtantinople, ſuivi de pluſieurs de ſes confrères, pria DIEU ſi ardemment de confondre cet héréſiarque, que DIEU ne put réſiſter à la prière de *Macaire ;* que ſur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui ſortirent par le fondement ; ce qui eſt impoſſible : mais enfin *Arius* mourut.

Conſtantin le ſuivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien*, dans ſes Céſars, dit que le baptême, que reçut cet empereur quelques heures avant ſa mort, ne guérit perſonne de cette maladie.

Comme ſes enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus eſclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, et ceux de la nouvelle en firent un ſaint. On célébra long-temps ſa fête avec celle de ſa mère.

Après ſa mort, les troubles occaſionnés par le ſeul mot *conſubſtantiel* agitèrent l'empire avec violence. *Conſtance*, fils et ſucceſſeur de *Conſtantin*, imita toutes les cruautés de ſon père, et tint des conciles comme lui ; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement.

Athanase courut l'Europe et l'Asie pour soutenir son parti. Les eusébiens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les meurtres, les assassinats, signalèrent la fin du règne de *Constance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'Eglise, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglise, et n'en put venir à bout. *Jovien*, et après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine et leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée; mais l'impératrice *Justine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune *Valentinien*, proscrivit le grand concile de Nicée; et bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrasèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric*, en Italie, entretint la paix entre les deux partis; et enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident et dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe ; mais il reparut armé d'une force nouvelle, et d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. Jesus fut reconnu pour verbe, pour sauveur et pour juge ; mais on nia sa divinité, sa consubstantialité, et jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lélius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin ;* ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il fesait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire arrêter, et assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'est-à-dire, au même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour à tour persécuteurs et persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de

cet abominable ſiècle. *Gentilis* fut mis en priſon, et allait être brûlé comme *Servet*; mais il fut plus aviſé que cet eſpagnol ; il ſe rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, et fut ſauvé. Mais ſon malheur voulut enſuite que, n'ayant pas aſſez ménagé un bailli du canton de Berne, il fût arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe*, ne ſe trouvaient pas dans l'Ecriture ſainte ; et ſur cette dépoſition, les juges, qui ne ſavaient pas plus que lui ce que c'eſt qu'une hypoſtaſe, le condamnèrent, ſans raiſonner, à perdre la tête.

Fauſtus Socin, neveu de *Lélius Socin*, et ſes compagnons, furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Siléſie et en Pologne ; ils y fondèrent des égliſes, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réuſſirent : mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de preſque tous les myſtères, et plutôt une ſecte philoſophique paiſible qu'une ſecte militante, ils furent abandonnés ; les jéſuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les pourſuivirent et les diſpersèrent.

Ce qui reſte de cette ſecte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, ſe tient caché et tranquille. La ſecte a reparu en Angleterre avec plus de force et d'éclat. Le grand *Newton*

et *Locke* l'embrassèrent; *Samuel Clarke*, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, et ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole* de St *Athanase*. On pourra voir dans le cours de cet ouvrage les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, et la sagesse métaphysique de *Locke* ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantialité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France; on oublia Pertharite, Théodore et son recueil de vers, on ne pensa qu'à Cinna. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs et le chancelier du royaume, près des tombeaux des rois, et plus révéré qu'eux. *Servet*, qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

ARISTÉE.

QUOI! l'on voudra toujours tromper les hommes ſur les choſes les plus indifférentes, comme ſur les plus ſérieuſes! Un prétendu *Ariſtée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Teſtament en grec, pour l'uſage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montauſier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins, à l'uſage du dauphin qui n'en feſait aucun uſage.

Si on en croit cet *Ariſtée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives; et pour connaître ces lois, que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il ſe propoſa d'envoyer une ambaſſade ſolennelle au grand-prêtre des juifs de Jéruſalem, de délivrer ſix vingts mille eſclaves juifs que ſon père *Ptolomée Soter* avait pris priſonniers en Judée, et de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne ſe contenta pas de cette libéralité inouie. Comme il était fort dévot ſans doute au judaïſme, il envoya au temple de Jéruſalem une grande table d'or maſſif, enrichie par-tout de pierres précieuſes, et il eut ſoin de faire

graver ſur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie (*a*); le cours de cette rivière était marqué par des rubis et par des émeraudes. On ſent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenſes vaſes d'or, encore mieux travaillés; il donna trente autres vaſes d'or et une infinité de vaſes d'argent. On n'a jamais payé ſi chèrement un livre; on aurait toute la bibliothéque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs, que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtyle d'*Eléazar* qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dînèrent avec le roi et les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les égyptiens cédèrent cet honneur aux juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arrivèrent ſoixante et douze interprètes, ſix de chacune des douze

(*a*) Il ſe peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuſes. C'était toujours un fort beau préſent.

tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'abſolument perdues, et diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiècles : mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée.*

Les ſoixante et douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit ſa traduction à part en ſoixante et douze jours, et toutes les traductions ſe trouvèrent ſemblables mot pour mot : c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux*.

Dès que le roi eût reçu ces livres, il les adora, tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; et on envoya encore au grand ſacrificateur pour ſon parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encenſoirs et des coupes d'or, un vaſe de trente talens d'argent, c'eſt-à-dire du poids d'environ ſoixante mille écus, avec dix robes de pourpre et cent pièces de toile du plus beau lin.

Preſque tout ce beau conte eſt fidellement rapporté par l'hiſtorien *Joſephe*, qui n'a jamais rien exagéré. S[t] *Juſtin* a enchéri ſur *Joſephe ;* il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adreſſa, et non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer

deux ambaſſadeurs de *Ptolomée* à *Hérode*, c'eſt beaucoup ajouter au merveilleux; car on ſait qu'*Hérode* ne naquit que long-temps après le règne de *Ptolomée Philadelphe.*

Ce n'eſt pas la peine de remarquer ici la profuſion d'anachroniſmes qui règne dans ces romans et dans tous leurs ſemblables, la foule des contradictions et les énormes bévues dans leſquelles l'auteur juif tombe à chaque phraſe : cependant cette fable a paſſé pendant des ſiècles pour une vérité inconteſtable ; et pour mieux exercer la crédulité de l'eſprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à ſa manière ; de ſorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces abſurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémiſſent de ces impoſtures ; la multitude infinie des menſonges fait des *Démocrites* et des *Héraclites*.

ARISTOTE.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choiſi par *Philippe*, fût un pédant et un eſprit faux. *Philippe* était aſſurément un bon juge, étant lui-même très-inſtruit, et rival de *Démoſthènes* en éloquence,

De sa logique.

La logique d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait à faire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; et son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

» Ne dites-vous pas que la mort est le con-
» traire de la vie? — Oui. — Et qu'elles
» naissent l'une de l'autre? — Oui. — Qu'est-ce
» donc qui naît du vivant? — Le mort. — Et
» qui naît du mort? — Le vivant. — C'est
» donc des morts que naissent toutes les choses
» vivantes. Par conséquent les ames existent
» dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles sûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* fascinait les esprits.

Il était nécessaire de démontrer que *Platon* donnait un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant; mais l'homme vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort; mais il est né d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent votre conclusion, que toutes les choses vivantes naissent des mortes, est

ridicule. De cette conclufion vous en tirez une autre qui n'eft nullement renfermée dans les prémiffes : *Donc les ames font dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts font dans les enfers, et que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre jufteffe. Il fallait dire : Ce qui penfe eft fans parties, ce qui eft fans parties eft indeftructible ; donc ce qui penfe en nous étant fans parties eft indeftructible.

Ou bien : Le corps meurt parce qu'il eft divifible, l'ame n'eft point divifible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en eft de même de tous les raifonnemens captieux des Grecs. Un maître enfeigne la rhétorique à fon difciple, à condition que le difciple le payera à la première caufe qu'il aura gagnée.

Le difciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à fon maître ; il lui dit : Je ne vous devrai jamais rien ; car fi je perds ma caufe, je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; et fi je gagne, ma demande eft de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, et difait : Si vous perdez, payez ; et fi vous gagnez,

payez, puiſque notre marché eſt que vous me payerez après la première cauſe que vous aurez gagnée.

Il eſt évident que tout cela roule ſur une équivoque. *Ariſtote* enſeigne à la lever en mettant dans l'argument les termes néceſſaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance eſt ici une cauſe gagnée.
Il n'y a point eu encore de cauſe gagnée ;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance ;
Donc le diſciple ne doit rien encore.

Mais *encore* ne ſignifie pas *jamais*. Le diſciple feſait donc un procès ridicule.

Le maître de ſon côté n'était pas en droit de rien exiger, puiſqu'il n'y avait pas encore d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le diſciple eût plaidé quelque autre cauſe.

Qu'un peuple vainqueur ſtipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ſes vaiſſeaux ; qu'il les faſſe ſcier en deux ; et qu'ayant ainſi rendu la moitié juſte il prétende avoir ſatisfait au traité, il eſt évident que voilà une équivoque très-criminelle.

Ariſtote, par les règles de ſa *logique*, rendit donc un grand ſervice à l'eſprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce ſont

elles qui font tous les mal-entendus en philofophie, en théologie et en affaires.

La malheureufe guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque fur l'Acadie.

Il eft vrai que le bon fens naturel et l'habitude de raifonner fe paffent des règles d'*Ariftote*. Un homme qui a l'oreille et la voix juftes, peut bien chanter fans les règles de la mufique; mais il vaut mieux la favoir.

De fa phyfique.

On ne la comprend guère; mais il eft plus que probable qu'*Ariftote* s'entendait, et qu'on l'entendait de fon temps. Le grec eft étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans fon chapitre VII, que les principes des corps font *la matière*, *la privation*, *la forme*, il femble qu'il dife une bêtife énorme; ce n'en eft pourtant point une. La matière, felon lui, eft le premier principe de tout, le fujet de tout, indifférente à tout. La forme lui eft effentielle pour devenir une certaine chofe. La privation eft ce qui diftingue un être de toutes les chofes qui ne font point en lui. La matière eft indifférente à devenir rofe ou poirier. Mais, quand elle eft poirier ou rofe, elle

eſt privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée ; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, et rien qui ſoit impertinent.

L'*acte de ce qui eſt en puiſſance* paraît ridicule, et ne l'eſt pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'eſt tout ce que cette expreſſion d'*acte en puiſſance* ſignifie. Ainſi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puiſſance, puiſque la matière peut être mue. Et il eſt fort vraiſemblable qu'*Ariſtote* entendait par là que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière.

Ariſtote dut faire néceſſairement une très-mauvaiſe phyſique de détail ; et c'eſt ce qui lui a été commun avec tous les philoſophes, juſqu'au temps où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boyle*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La phyſique eſt une mine dans laquelle on ne peut deſcendre qu'avec des machines que les anciens n'ont jamais connues. Ils ſont reſtés ſur le bord de l'abyme, et ont raiſonné ſur ce qu'il contenait ſans le voir.

Traité d'Ariſtote ſur les animaux.

SES *Recherches ſur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Ariſtote* ſe ſervit de ſes yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique et de l'Aſie. Ce fut un fruit de ſes conquêtes. Ce héros y dépenſa des ſommes qui effrayeraient tous les gardes du tréſor royal d'aujourd'hui ; et c'eſt ce qui doit immortaliſer la gloire d'*Alexandre*, dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux ſciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, et qu'il conſulte continuellement des ames juives pour faire couler la ſubſtance de ſes ſujets dans ſon coffre des Danaïdes, dont elle ſort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* feſait venir chez *Ariſtote*, éléphans, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches ; et nous autres, quand par haſard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt ſous ; et il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du monde éternel.

Aristote ſoutient expreſſément, dans ſon livre du *ciel*, chap. XI, que le monde eſt éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur ; et il le définit (*a*) *un*, *éternel*, *immobile*, *indiviſible*, *ſans qualités*.

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du ſoleil, et auſſi ancienne que cet aſtre.

A l'égard des ſphères céleſtes, il eſt auſſi ignorant que tous les autres philoſophes. *Copernic* n'était pas venu.

De ſa métaphyſique.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame ; mais qu'eſt-ce que DIEU, ſelon lui, et qu'eſt-ce que l'ame ? L'ame eſt une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie (*b*) ? C'eſt, dit-il, un principe et un acte, une puiſſance nutritive, ſentante et raiſonnable. Cela ne veut dire autre choſe, ſinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de ſentir et de raiſonner. Le comment et le pourquoi ſont un peu difficiles à ſaiſir. Les Grecs

(*a*) Liv. VII, chap. XII. (*b*) Liv. II, chap. II.

ne ſavaient pas plus ce que c'eſt qu'une entéléchie, que les topinambous; et nos docteurs ne ſavent ce que c'eſt qu'une ame.

De ſa morale.

La morale d'*Ariſtote* eſt, comme toutes les autres, fort bonne; car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroaſtre*, de *Pythagore*, d'*Ariſtote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, ſont abſolument les mêmes. Dieu a mis dans tous les cœurs la connaiſſance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Ariſtote dit qu'il faut trois choſes pour être vertueux, la nature, la raiſon et l'habitude; rien n'eſt plus vrai. Sans un bon naturel la vertu eſt trop difficile; la raiſon le fortifie, et l'habitude rend les actions honnêtes auſſi familières qu'un exercice journalier auquel on s'eſt accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre leſquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il diſtingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes et les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hoſpitalité. Ce qui était le ſacré lien de la ſociété chez les anciens, n'eſt parmi nous qu'un compte de cabaretier; et à l'égard des amans, il eſt rare aujourd'hui, qu'on mette

de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il eſt triſte que nos premiers docteurs n'aient preſque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient preſque jamais recommandé l'amitié ; au contraire, ils ſemblèrent inſpirer ſouvent l'inimitié. Ils reſſemblaient aux tyrans qui craignent les aſſociations.

C'eſt encore avec très-grande raiſon qu'*Ariſtote* met toutes les vertus entre les extrêmes oppoſés. Il eſt peut-être le premier qui leur ait aſſigné cette place.

Il dit expreſſément que la piété eſt le milieu entre l'athéiſme et la ſuperſtition.

De ſa rhétorique.

C'EST probablement ſa *rhétorique* et ſa *poëtique* que *Cicéron* et *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans ſon livre de l'*orateur*, dit, *perſonne n'eut plus de ſcience, plus de ſagacité, d'invention et de jugement* : *Quintilien* va juſqu'à louer non-ſeulement l'étendue de ſes connaiſſances, mais encore la ſuavité de ſon élocution, *eloquendi ſuavitatem*.

Ariſtote veut qu'un orateur ſoit inſtruit des lois, des finances, des traités, des places de

guerre, des garnifons, des vivres, des marchandifes. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des Etats de Suède, des pregadi de Venife, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Ariftote* inutiles ; elles le font peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaiffe les paffions des hommes, et les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une feule fineffe de l'art qui lui échappe. Il recommande furtout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques ; rien ne fait un plus grand effet fur l'efprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit fur cette matière, qu'il écrivait fa rhétorique long-temps avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine général de la Gréce contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il eft de leur intérêt de s'oppofer aux entreprifes du roi de Perfe, et d'empêcher qu'il ne fe rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire fouvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Gréce qu'après que l'Egypte fut en fa puiffance ; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en ufe ainfi. Gardez-vous de fouffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jufqu'à permettre, dans les difcours devant les grandes affemblées, les paraboles et les fables. Elles faififfent toujours la multitude; il en rapporte de très-ingénieufes, et qui font de la plus haute antiquité ; comme celle du cheval qui implora le fecours de l'homme pour fe venger du cerf, et qui devint efclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre fecond, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Gréce, et probablement de l'Afie, fur l'étendue de la puiffance des dieux.

S'il eft vrai, dit-il, *que les dieux même ne peuvent pas tout favoir, quelque éclairés qu'ils foient, à plus forte raifon les hommes.* Ce paffage montre évidemment qu'on n'attribuait pas l'omnifcience à la Divinité. On ne concevait pas que les dieux puffent favoir ce qui n'eft pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraiffait impoffible de le connaître. C'eft l'opinion des fociniens d'aujourd'hui, mais revenons à la rhétorique d'*Ariftote*.

Ce que je remarquerai le plus dans fon chapitre de l'*élocution* et de la *diction*, c'eft le bon fens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en profe. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure; il profcrit

les épithètes inutiles. En effet, *Démosthènes* et *Cicéron*, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poëtique dans leurs discours. Il faut, dit *Aristote*, que le style soit toujours conforme au sujet.

Rien n'est plus déplacé que de parler de physique poëtiquement, et de prodiguer les figures, les ornemens, quand il ne faut que méthode, clarté et vérité. C'est le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systêmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appât, et les bons esprits le dédaignent.

Parmi nous l'oraison funèbre s'est emparée du style poëtique en prose : mais ce genre consistant presque tout entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poësie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, et qui abusa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du Télémaque en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, et plus encore en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la

fierté

fierté de *Louis XIV* et de la dureté de *Louvois*, qu'on crut apercevoir dans le Télémaque.

Quoi qu'il en ſoit, rien ne prouve mieux le grand ſens et le bon goût d'*Ariſtote*, que d'avoir aſſigné ſa place à chaque choſe.

Poëtique.

Ou trouver dans nos nations modernes un phyſicien, un géomètre, un métaphyſicien, un moraliſte même qui ait bien parlé de la poëſie ? Ils ſont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioſte*, du *Taſſe*, et de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuſes de leur génie. Ils n'en ſentent pas les beautés, ou s'ils les ſentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Paſcal* de dire : „ Comme „ on dit *beauté poëtique*, on devrait dire auſſi „ *beauté géométrique*, et *beauté médicinale*. Cepen- „ dant on ne le dit point; et la raiſon en eſt „ qu'on ſait bien quel eſt l'objet de la géomé- „ trie, et quel eſt l'objet de la médecine; „ mais on ne ſait pas en quoi conſiſte l'agré- „ ment qui eſt l'objet de la poëſie. On ne ſait „ ce que c'eſt que ce modèle naturel qu'il faut „ imiter; et faute de cette connaiſſance, on a „ inventé de certains termes bizarres, *ſiècle* „ *d'or*, *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*,

„ *bel aſtre*, &c. Et on appelle ce jargon *beauté* „ *poëtique.* „

On ſent aſſez combien ce morceau de *Paſcal* eſt pitoyable. On ſait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, et que nous n'appelons *beau* que ce qui cauſe à notre ame et à nos ſens du plaiſir et de l'admiration. C'eſt ainſi que raiſonne *Ariſtote :* et *Paſcal* raiſonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel aſtre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu ſavoir ce que c'eſt, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe :*

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſoumis à ſes lois :
Et la garde qui veille aux barrières du louvre,
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan :*

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des haſards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toujours que la mort qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.
Que ſert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le ſoleil

Des tréſors du Pactole?
La gloire qui les ſuit, après tant de travaux,
Se paſſe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait ſurtout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, et il fut ſecondé par un nommé *Dubois*, qui était auſſi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas juſqu'à *Monteſquieu*, qui, dans ſon livre amuſant des lettres perſanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* et *Virgile* ne ſont rien en comparaiſon d'un homme qui imite avec eſprit et avec ſuccès le *Siamois* de *Dufréni*, et qui remplit ſon livre de choſes hardies, ſans leſquelles il n'aurait pas été lu. *Qu'eſt-ce que les poëmes épiques?* dit-il, *je n'en ſais rien; je mépriſe les lyriques autant que j'eſtime les tragiques.* Il devait pourtant ne pas tant mépriſer *Pindare* et *Horace*. *Ariſtote* ne mépriſait point *Pindare*.

Deſcartes fit à la vérité pour la reine *Chriſtine* un petit divertiſſement en vers, mais digne de ſa matière cannelée.

Mallebranche ne diſtinguait pas le *qu'il mourût* de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Ariſtote*, qui trace les règles

de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, et dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature!

C'eſt dans le chapitre quatrième de ſa poëtique que *Boileau* a puiſé ces beaux vers:

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable:
Ainſi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Ariſtote :* „ L'imitation et „ l'harmonie ont produit la poëſie.... nous „ voyons avec plaiſir dans un tableau des „ animaux affreux, des hommes morts ou „ mourans que nous ne regarderions qu'avec „ chagrin et avec frayeur dans la nature. Plus „ ils ſont bien imités, plus ils vous cauſent „ de ſatisfaction. „

Ce quatrième chapitre de la poëtique d'*Ariſtote*, ſe retrouve preſque tout entier dans *Horace* et dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres ſuivans, ſont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, ſi vous en exceptez ce qui regarde les chœurs et

la muſique. Son idée que la tragédie eſt inſtituée pour purger les paſſions, a été fort combattue ; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour inceſtueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer ſa colère en voyant le triſte exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philoſophe recommande expreſſément, c'eſt qu'il y ait toujours de l'héroïſme dans la tragédie, et du ridicule dans la comédie. C'eſt une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES, &c.

C'EST une choſe très-digne de conſidération, qu'il y ait eu et qu'il y ait encore ſur la terre des ſociétés ſans armées. Les brachmanes, qui gouvernèrent long-temps preſque toute la grande Cherſonèſe de l'Inde ; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Penſilvanie ; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique ; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voiſins.

Les brachmanes furent les plus conſidérables de tous ces peuples pacifiques ; leur

caſte, qui eſt ſi ancienne, qui ſubſiſte encore, et devant qui toutes les autres inſtitutions ſont nouvelles, eſt un prodige qu'on ne ſait pas admirer. Leur police et leur religion ſe réunirent toujours à ne verſer jamais de ſang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on eſt aiſément ſubjugué ; ils l'ont été, et n'ont point changé.

Les Penſilvains n'ont jamais eu d'armée, et ils ont conſtamment la guerre en horreur.

Pluſieurs peuplades de l'Amérique ne ſavaient ce que c'était qu'une armée avant que les Eſpagnols vinſſent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorent, et armes, et dieux des armées, et bataillons, et eſcadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux, ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils ſont fidelles à leur inſtitution.

Ce n'eſt que chez les chrétiens qu'on a vu des ſociétés religieuſes établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de Saint-Jean, chevaliers teutons, chevaliers porte-glaive. Ces ordres religieux furent inſtitués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent

presque jamais de cavalerie ; elle eût été assez inutile dans un pays entrecoupé de canaux, inondé pendant cinq mois, et fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre. Il en est parlé dans les annales de la Chine. *Confutzée* dit (*a*) qu'encore de son temps chaque gouverneur de province fournissait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens et les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie et les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte (*b*), étaient montés chacun sur un âne. *Saül*, depuis roi de Juda, n'avait que des ânesses ; et les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lorsqu'*Absalon* eut tué son frère *Ammon*. *Absalon* n'était monté que sur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son père ; ce qui prouve, selon les histoires juives, que l'on commençait alors à se servir de jumens en Palestine, ou bien qu'on y était déjà assez riche pour acheter des mules des pays voisins.

(*a*) *Confucius*, liv. III, part. I.
(*b*) Juges, chap. X, v. 4.

Les Grecs ſe ſervirent peu de cavalerie ; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui aſſujettirent la Perſe.

C'eſt l'infanterie romaine qui ſubjugua la plus grande partie du monde. *Céſar*, à la bataille de Pharſale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne ſait point en quel temps les Indiens et les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paſſer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a diſputé long-temps ſur les diſpoſitions des armées romaines et grecques, ſur leurs armes, ſur leurs évolutions.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama et de Pharſale.

Le commentateur *Calmet*, bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſéré cent gravures où ſe voient des plans de bataille et des ſiéges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées, mais *Calmet* n'était pas ſon ſecrétaire : il n'a pu ſavoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des

Philiſtins,

Philiſtins, furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces eſtampes de carnage, deſſinées au haſard, enchérirent ſon livre de cinq ou ſix louis d'or, et ne le rendirent pas meilleur.

C'eſt une grande queſtion ſi les Francs, que le jéſuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, ſe ſervaient de flèches dans leurs armées, s'ils avaient des caſques et des cuiraſſes.

Suppoſé qu'ils allaſſent au combat preſque nus, et armés ſeulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée et d'un couteau ; il en réſultera que les Romains, maîtres des Gaules, ſi aiſément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, et que les Gaulois aimèrent autant devenir les ſujets d'un petit nombre de Francs que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea enſuite, ainſi que tout change.

Dans les temps des chevaliers, écuyers et varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Eſpagne. Cette gendarmerie était couverte de fer, ainſi que les chevaux. Les fantaſſins étaient des ſerfs qui feſaient plutôt les fonctions de pionniers que de ſoldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers, et

c'eſt en grande partie ce qui leur fit gagner preſque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guère que des expériences de phyſique? Un ſoldat ſerait bien étonné ſi quelque ſavant lui diſait : „ Mon ami, tu es un meilleur machi-
„ niſte qu'*Archimède*. Cinq parties de ſalpêtre,
„ une partie de ſoufre, une partie de *carbo*
„ *ligneus*, ont été préparées chacune à part.
„ Ton ſalpêtre diſſous, bien filtré, bien éva-
„ poré, bien criſtalliſé, bien remué, bien
„ ſéché, s'eſt incorporé avec le ſoufre purifié
„ et d'un beau jaune. Ces deux ingrédiens,
„ mêlés avec le charbon pilé, ont formé de
„ groſſes boules par le moyen d'un peu de
„ vinaigre, ou de diſſolution de ſel ammo-
„ niac, ou d'urine. Ces boules ont été
„ réduites *in pulverem pirium* dans un moulin.
„ L'effet de ce mélange eſt une dilatation qui
„ eſt à peu-près comme quatre mille eſt à
„ l'unité; et le plomb qui eſt dans ton tuyau,
„ fait un autre effet qui eſt le produit de ſa
„ maſſe multipliée par ſa vîteſſe.

„ Le premier qui devina une grande partie
„ de ce ſecret de mathématique, fut un
„ bénédictin nommé *Roger Bacon*. Celui qui
„ l'inventa tout entier fut un autre béné-
„ dictin allemand nommé *Schwartz*, au qua-
„ torzième ſiècle. Ainſi, c'eſt à deux moines

„ que tu dois l'art d'être un excellent meur-
„ trier, ſi tu tires juſte, et ſi ta poudre eſt
„ bonne.

„ C'eſt en vain que *du Cange* a prétendu
„ qu'en 1338 les regiſtres de la chambre des
„ comptes de Paris font mention d'un mémoire
„ payé pour de la poudre à canon : n'en crois
„ rien ; il s'agit là de l'artillerie, nom affecté
„ aux anciennes machines de guerre et aux
„ nouvelles.

„ La poudre à canon fit oublier entièrement
„ le feu grégeois, dont les Maures feſaient
„ encore quelque uſage. Te voilà enfin dépo-
„ ſitaire d'un art qui non-ſeulement imite le
„ tonnerre, mais qui eſt beaucoup plus ter-
„ rible. „

Ce diſcours, qu'on tiendrait à un ſoldat, ſerait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fuſſent connus, les nations hyperborées avaient ſubjugué preſque tout l'hémiſphère, et pourraient revenir encore, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'étaient la force du corps, l'agilité, une eſpèce de fureur ſanguinaire, un acharnement d'homme à homme, qui décidaient de la victoire, et par conſéquent du deſtin des Etats. Des hommes intrépides

prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de difcipline dans les armées du Nord, au temps de la décadence de l'empire romain, que dans les bêtes carnaffières qui fondent fur leur proie.

Aujourd'hui une feule place frontière, munie de canons, arrêterait les armées des *Attila* et des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas long-temps, une armée de Ruffes victorieux fe confumer inutilement devant Cuftrin, qui n'eft qu'une petite fortereffe dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter fur les plus robuftes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons fuffirent à la bataille de Fontenoy pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaife déjà maîtreffe du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le foldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorfque l'on combat corps à corps. La force, l'adreffe, la trempe des armes même, font inutiles. A peine une feule fois dans une guerre fe fert-on de la baïonnette au bout du fufil, quoiqu'elle foit la plus terrible des armes.

Dans une plaine fouvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées

s'avancent en ſilence; chaque bataillon mène avec ſoi des canons de campagne; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, et l'une après l'autre. Ce ſont des victimes qu'on préſente tour à tour aux coups de feu. On voit ſouvent ſur les ailes, des eſcadrons expoſés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui ſe laſſent de cette manœuvre, laquelle ne laiſſe aucun lieu à l'impétuoſité du courage, ſe débandent et quittent le champ de bataille. On va les rallier, ſi l'on peut, à quelques milles de là. Les ennemis victorieux aſſiégent une ville qui leur coûte quelquefois plus de temps, plus d'hommes, plus d'argent, que pluſieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès ſont très-rarement rapides; et au bout de cinq ou ſix ans, les deux parties également épuiſées ſont obligées de faire la paix.

Ainſi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie et la méthode nouvelle ont établi entre les puiſſances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévaſtations, et qui par là rend les guerres moins funeſtes, quoiqu'elles le ſoient encore prodigieuſement.

Les Grecs dans tous les temps, les Romains juſqu'au temps de *Sylla*, les autres peuples de l'Occident et du Septentrion, n'eurent jamais d'armée ſur pied continuellement ſoudoyée;

tout bourgeois était ſoldat, et s'enrôlait en temps de guerre. C'était préciſément comme aujourd'hui en Suiſſe. Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le temps des revues; ſi elle a la guerre, vous y voyez tout d'un coup quatre-vingts mille ſoldats en armes.

Ceux qui uſurpèrent la puiſſance ſuprême depuis *Sylla*, eurent toujours des troupes permanentes ſoudoyées de l'argent des citoyens, pour tenir les citoyens aſſujettis encore plus que pour ſubjuguer les autres nations. Il n'y a pas juſqu'à l'évêque de Rome qui ne ſoudoie une petite armée. Qui l'eût dit du temps des apôtres, que le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU aurait des régimens, et dans Rome?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'eſt *a great ſtanding army*, une grande armée ſur pied.

Les janiſſaires ont fait la grandeur des ſultans, mais auſſi ils les ont étranglés. Les ſultans auraient évité le cordon ſi, au lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne eſt qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.

AROT ET MAROT;

Et courte revue de l'Alcoran.

CET article peut ſervir à faire voir combien les plus ſavans hommes peuvent ſe tromper, et à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui eſt rapporté d'*Arot* et de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

„ Ce ſont les noms de deux anges que l'im-
„ poſteur *Mahomet* diſait avoir été envoyés de
„ DIEU pour enſeigner les hommes, et pour
„ leur ordonner de s'abſtenir du meurtre, des
„ faux jugemens et de toutes ſortes d'excès.
„ Ce faux prophète ajoute qu'une très-belle
„ femme ayant invité ces deux anges à man-
„ ger chez elle, elle leur fit boire du vin, dont
„ étant échauffés, ils la ſollicitèrent à l'amour;
„ qu'elle feignit de conſentir à leur paſſion, à
„ condition qu'ils lui apprendraient aupara-
„ vant les paroles par le moyen deſquelles ils
„ diſaient que l'on pouvait aiſément monter
„ au ciel; qu'après avoir ſu d'eux ce qu'elle
„ leur avait demandé, elle ne voulut plus
„ tenir ſa promeſſe, et qu'alors elle fut enle-
„ vée au ciel, où ayant fait à DIEU le récit de
„ ce qui s'était paſſé, elle fut changée en
„ l'étoile du matin qu'on appelle *Lucifer* ou

„ *Aurore*, et que les deux anges furent févè-
„ rement punis. C'eft de là, felon *Mahomet*,
„ que DIEU prit occafion de défendre l'ufage
„ du vin aux hommes. (*) „

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un feul mot de ce conte abfurde, et de cette prétendue raifon de *Mahomet* de défendre le vin à fes fectateurs. *Mahomet* ne profcrit l'ufage du vin qu'au fecond et au cinquième fura ou chapitres : *Ils t'interrogeront fur le vin et fur les liqueurs fortes : tu répondras que c'eft un grand péché.*

On ne doit point imputer aux juftes qui croient, et qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin et d'avoir joué aux jeux de hafard, avant que les jeux de hafard fuffent défendus.

Il eft avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin et les liqueurs que pour conferver leur fanté, et pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'ufage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, et peut détruire la fanté et la raifon.

La fable d'*Arot* et de *Marot* qui defcendirent du ciel, et qui voulurent coucher avec une femme arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'eft dans aucun auteur mahométan. Elle ne fe trouve que parmi les impoftures que plufieurs

(*) Voyez ALCORAN.

auteurs chrétiens, plus indiſcrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion muſulmane par un zèle qui n'eſt pas ſelon la ſcience. Les noms d'*Arot* et de *Marot* ne ſont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'eſt un nommé *Silburgius* qui dit, dans un vieux livre que perſonne ne lit, qu'il anathématiſe les anges *Arot* et *Marot*, *Saſa* et *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa et Merwa ſont deux petites monticules auprès de la Mecque, et qu'ainſi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'eſt ainſi qu'en ont uſé preſque ſans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous ſur le mahométiſme, juſqu'au temps où le ſage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance muſulmane, et où le ſavant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, et par la préface la plus inſtructive.

Gagnier lui-même, tout profeſſeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'eſt plu à nous débiter quelques fauſſetés ſur *Mahomet*, comme ſi on avait beſoin du menſonge pour ſoutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux ſur la jument *Alborac :* il oſe même citer le ſura ou ch. LIII; mais ni dans ce ſura LIII, ni dans aucun

autre, il n'eſt queſtion de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda* qui, plus de ſept cents ans après *Mahomet*, rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits qui eurent cours du temps de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſque après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, et qu'on n'inféra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eſt point dans l'Alcoran, mais il eſt d'un ſtyle bien différent, et cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuſe différence. Voici comme il commence :

„ Une certaine nuit je m'étais endormi „ entre les deux collines de Safa et de Merwa. „ Cette nuit était très-obſcure et très-noire, „ mais ſi tranquille qu'on n'entendait ni les „ chiens aboyer, ni les coqs chanter. Tout „ d'un coup l'ange *Gabriel* ſe préſenta devant „ moi dans la forme en laquelle le DIEU „ très-haut l'a créé. Son teint était blanc „ comme la neige; ſes cheveux blonds, treſſés

„ d'une façon admirable, lui tombaient en „ boucles ſur les épaules ; il avait un front „ majeſtueux, clair et ſerein, les dents belles „ et luiſantes, et les jambes teintes d'un „ jaune de ſaphir ; ſes vêtemens étaient tout „ tiſſus de perles et de fil d'or très-pur. Il „ portait ſur ſon front une lame ſur laquelle „ étaient écrites deux lignes toutes brillantes „ et éclatantes de lumière ; ſur la première „ il y avait ces mots : *Il n'y a point de Dieu* „ *que* DIEU ; et ſur la ſeconde ceux-ci : „ *Mahomet eſt l'apôtre de* DIEU. A cette vue je „ demeurai le plus ſurpris et le plus confus „ de tous les hommes. J'aperçus autour de lui „ ſoixante et dix mille caſſolettes ou petites „ bourſes pleines de muſc et de ſafran. Il „ avait cinq cents paires d'ailes, et d'une aile „ à l'autre il y avait la diſtance de cinq cents „ années de chemin.

„ C'eſt dans cet état que *Gabriel* ſe fit voir „ à mes yeux. Il me pouſſa, et me dit : *Lève-* „ *toi, ô homme endormi.* Je fus ſaiſi de frayeur „ et de tremblement, et je lui dis en m'éveil- „ lant en ſurſaut : *Qui es-tu ?* DIEU *veuille te* „ *faire miſéricorde. Je ſuis ton frère Gabriel*, me „ répondit-il. *O mon cher bien-aimé Gabriel*, „ lui dis-je, *je te demande pardon. Eſt-ce une* „ *révélation de quelque choſe de nouveau, ou bien* „ *une menace affligeante que tu viens m'annoncer ?*

„ *C'eſt quelque choſe de nouveau*, reprit-il ; *lève-*
„ *toi, mon cher et bien-aimé. Attache ton manteau*
„ *ſur tes épaules, tu en auras beſoin ; car il faut*
„ *que tu rendes viſite à ton ſeigneur cette nuit.* En
„ même temps *Gabriel* me prit par la main ;
„ il me fit lever, et m'ayant fait monter ſur
„ la jument *Alborac*, il la conduiſit lui-même
„ par la bride, &c. „

Enfin il eſt avéré chez les muſulmans que ce chapitre, qui n'eſt d'aucune authenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du prophète. Que dirait-on d'un turc qui viendrait aujourd'hui inſulter notre religion, et nous dire que nous comptons parmi nos livres conſacrés les *lettres de St Paul à Sénèque*, et les *lettres de Sénèque à Paul*, les *actes de Pilate*, la *vie de la femme de Pilate*, les *lettres du prétendu roi Abgare à* JESUS-CHRIST, et la *réponſe de* JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, l'*hiſtoire du défi de St Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des ſibylles*, le *teſtament des douze patriarches*, et tant d'autres livres de cette eſpèce ?

Nous répondrions à ce turc qu'il eſt fort mal inſtruit, et qu'aucun de ces ouvrages n'eſt regardé par nous comme authentique. Le turc nous fera la même réponſe, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux. Il nous dira que

ce n'eſt qu'une fraude pieuſe des derniers temps, et que ce voyage n'eſt point dans l'Alcoran. Je ne compare point ſans doute ici la vérité avec l'erreur, le chriſtianiſme avec le mahométiſme, l'Evangile avec l'Alcoran; mais je compare fauſſe tradition à fauſſe tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été pouſſé ſi loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU ſont froides; qu'il le ſait parce qu'il les a touchées; que DIEU ſe fait porter en chaiſe; que dans l'arche de *Noé*, le rat naquit de la fiente de l'éléphant, et le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au lieu de ſouffrir le ſupplice. Il ne ſonge pas que ce ſont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conſervée dans la Syrie et dans l'Arabie juſqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans ſon oreille, et qu'il feſait accroire à ſes ſectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU?

N'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons perſuadés de la fauſſeté de ſa ſecte, et que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, ſans que nous perdions notre temps à

calomnier les mahométans, qui ſont établis du mont Caucaſe au mont Atlas, et des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde ? Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contre eux, et ils n'en ſavent rien. Nous crions que leur religion n'a été embraſſée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinence du vin et des liqueurs, dont nous feſons tant d'excès, qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux et demi pour cent de ſon revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de ſouffrir dans les premiers temps de la puberté une opération douloureuſe, de faire au milieu des ſables arides un pélerinage qui eſt quelquefois de cinq cents lieues, et de prier DIEU cinq fois par jour, même en feſant la guerre ?

Mais, dit-on, il leur eſt permis d'avoir quatre épouſes dans ce monde, ils auront dans l'autre des femmes céleſtes. *Grotius* dit en propres mots : *Il faut avoir reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement pour admettre des rêveries auſſi groſſières et auſſi ſales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de ſon Koran des mains de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur ; c'était un impoſteur qui

ſoutenait ſes ſéductions par ſon courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi ni de ſale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les ſatrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourriſſaient dans leurs ſérails. Il eſt dit que *Salomon* avait trois cents femmes et ſept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouſer les deux ſœurs; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages, dans le ſura ou chapitre IV. Où eſt donc la ſaleté?

A l'égard des femmes céleſtes, où eſt la ſaleté? Certes il n'y a rien de ſale dans le mariage, que nous reconnaiſſons ordonné ſur la terre et béni par DIEU même. Le myſtère incompréhenſible de la génération eſt le ſceau de l'Etre éternel. C'eſt la marque la plus chère de ſa puiſſance d'avoir créé le plaiſir, et d'avoir par ce plaiſir même perpétué tous les êtres ſenſibles.

Si on ne conſulte que la ſimple raiſon, elle nous dira qu'il eſt vraiſemblable que l'Etre éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne ſera pas indigne de la majeſté ſuprême de nourrir nos eſtomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des eſtomacs. Nos ſaintes écritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme et la première

femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence et de gloire, incapable d'éprouver les maladies et la mort. C'eſt à peu-près l'état où ſeront les juſtes, lorſqu'après leur réſurrection, ils ſeront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps ſera continuellement ſatisfait. Nos pères de l'Egliſe n'ont point eu d'autre idée de la Jéruſalem céleſte. St *Irénée* dit (*a*) que chaque cep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, et chaque grappe dix mille raiſins, &c.

Pluſieurs pères de l'Egliſe en effet ont penſé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs ſens. St *Thomas* (*b*) dit que le ſens de la vue ſera infiniment perfectionné, que tous les élémens le ſeront auſſi, que la ſuperficie de la terre ſera diaphane comme le verre, l'eau comme le criſtal, l'air comme le ciel, le feu comme les aſtres.

St *Auguſtin*, dans ſa *Doctrine chrétienne* (*c*), dit que le ſens de l'ouïe goûtera le plaiſir des ſens du chant et du diſcours.

Un de nos grands théologiens italiens, nommé

(*a*) Liv. V, chap. XXXIII.

(*b*) *Commentaire ſur la Genèſe*, tome II, liv. IV.

(*c*) Chap. II et III, n. 149.

Plazza,

Plazza, dans sa *Dissertation sur le paradis* (*d*), nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare et de chanter : ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages ;* des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans excès : *Tres nobilitates, illecebra sine titillatione, blanditiæ sine mollitudine, et voluptas sine exuberantiâ.*

S[t] *Thomas* assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, et que l'humide ne l'affaiblira pas : *In corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repressus* (*e*). Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa *Sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût et l'affecte intentionnellement : *Non est Deo difficile facere ut sapidus humor sit intra organum gustûs, qui sensum illum possit intentionaliter afficere.* (*f*)

Enfin, S[t] *Prosper*, en résumant tout, prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, et qu'ils jouiront de la santé sans maladie : *Saturitas sine fastidio et tota sanitas sine morbo.* (*g*)

(*d*) *Supplément*, part. III, quest. 84.
(*e*) Page 506.
(*f*) Liv. XVI, chap. XX. (*g*) N. 232.

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'ufage des cinq fens dans leur paradis. Ils difent que la première béatitude fera l'union avec DIEU : elle n'exclut pas le refte.

Le paradis de *Mahomet* eft une fable ; mais, encore une fois, il n'y a ni contradiction ni faleté.

La philofophie demande des idées nettes et précifes ; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, et il étalait des raifonnemens apparens, dont la fauffeté ne peut foutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très-gros livre de toutes les imputations injuftes dont on a chargé les mahométans. Ils ont fubjugué une des plus belles et des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chaffer, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Ruffie donne aujourd'hui un grand exemple ; elle leur enlève Azoph et Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Georgie ; elle pouffe fes conquêtes jufqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contre eux, par une entreprife inouie, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point, dans fes manifeftes, qu'un pigeon foit venu parler à l'oreille de *Mahomet.*

ARRETS NOTABLES,

Sur la liberté naturelle.

On a fait en plusieurs pays, et surtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme, ou même l'erreur et la faiblesse, ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier, et qui feront frémir tous les siècles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples et de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou;* contre *Jean Hus* et *Jérôme* de Prague, par des prêtres et des moines; contre le roi d'Angleterre *Charles I*, par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtise, la superstition; et ceux-là sont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe, il faut ranger principalement les procès de sortilége, et ne jamais oublier qu'encore de nos jours, en 1750, la justice sacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg

a condamné comme ſorcière une religieuſe, fille de qualité, au ſupplice du feu. C'eſt afin qu'on ne l'oublie pas, que je répète ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop et trop vîte.

Je voudrais que chaque jour de l'année un crieur public, au lieu de brailler, comme en Allemagne et en Hollande, quelle heure il eſt (ce qu'on ſait très-bien ſans lui), criât : C'eſt aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg et tous ſes habitans furent réduits en cendre. C'eſt ce 14 mai, à quatre heures et demie du ſoir, que *Henri IV* fut aſſaſſiné pour cette ſeule raiſon qu'il n'était pas aſſez ſoumis au pape ; c'eſt à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté ſous le nom de *juſtice.*

Ces avertiſſemens continuels feraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les perſécuteurs. Par exemple, je propoſe que chaque année les deux plus forts goſiers qu'on puiſſe trouver à Paris et à Toulouſe, prononcent dans tous les carrefours ces paroles : ,, C'eſt à pareil jour que cinquante ,, magiſtrats du conſeil rétablirent la mémoire ,, de *Jean Calas*, d'une voix unanime, et ,, obtinrent pour la famille des libéralités du

„ roi même au nom duquel *Jean Calas* avait „ été injuſtement condamné au plus horrible „ ſupplice. „

Il ne ſerait pas mal qu'à la porte de tous les miniſtres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens et alliés, ou dépendans :

„ Meſſieurs, craignez de ſéduire le miniſtre „ par de faux expoſés, et d'abuſer du nom „ du roi. Il eſt dangereux de le prendre en „ vain. Il y a dans le monde un maître *Gerbier* „ qui défend la cauſe de la veuve et de „ l'orphelin opprimés ſous le poids d'un „ nom ſacré. C'eſt celui-là même qui a „ obtenu au barreau du parlement de Paris „ l'aboliſſement de la ſociété de JESUS. „ Ecoutez attentivement la leçon qu'il a „ donnée à la ſociété de St *Bernard*, conjoin- „ tement avec maître *Loiſeau*, autre protecteur „ des veuves.

„ Il faut d'abord que vous ſachiez que les „ révérends pères bernardins de Clervaux „ poſsèdent dix-ſept mille arpens de bois, „ ſept groſſes forges, quatorze groſſes métai- „ ries, quantité de fiefs, de bénéfices, et même „ des droits dans les pays étrangers. Le revenu „ du couvent va juſqu'à deux cents mille „ livres de rentes. Le tréſor eſt immenſe; le

„ palais abbatial eſt celui d'un prince; rien
„ n'eſt plus juſte; c'eſt un faible prix des grands
„ ſervices que les bernardins rendent conti-
„ nuellement à l'Etat.

„ Il arriva qu'un jeune homme de dix-ſept
„ ans, nommé *Caſtille*, dont le nom de bap-
„ tême était *Bernard*, crut par cette raiſon
„ qu'il devait ſe faire bernardin; c'eſt ainſi
„ qu'on raiſonne à dix-ſept ans, et quelque-
„ fois à trente: il alla faire ſon noviciat en
„ Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il
„ fallut prononcer ſes vœux, la grâce lui
„ manqua; il ne les ſigna point, s'en alla, et
„ redevint homme. Il s'établit à Paris; et au
„ bout de trente ans, ayant fait une petite
„ fortune, il ſe maria, et eut des enfans.

„ Le révérend père procureur de Clervaux,
„ nommé *Mayeur*, digne procureur, frère de
„ l'abbé, ayant appris à Paris d'une fille de
„ joie que ce *Caſtille* avait été autrefois ber-
„ nardin, complote de le revendiquer en
„ qualité de déſerteur, quoiqu'il ne fût point
„ réellement engagé; de faire paſſer ſa femme
„ pour une concubine, et de placer ſes enfans
„ à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'aſſocie
„ avec un autre fripon pour partager les
„ dépouilles. Tous deux vont au bureau des
„ lettres de cachet, expoſent leurs griefs au
„ nom de St *Bernard*, obtiennent la lettre,

» viennent faiſir *Bernard Caſtille*, ſa femme et » leurs enfans, s'emparent de tout le bien, » et vont le manger où vous ſavez.

» *Bernard Caſtille* eſt enfermé à Orval dans » un cachot, où il meurt au bout de ſix mois, » de peur qu'il ne demande juſtice. Sa femme » eſt conduite dans un autre cachot à Sainte-» Pélagie, maiſon de force des filles débor-» dées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

» Les choſes reſtent dans cet état pendant » trois ans. Au bout de ce temps la dame » *Caſtille* obtient ſon élargiſſement. DIEU eſt » juſte; il donne un ſecond mari à cette veuve. » Ce mari, nommé *Launai*, ſe trouve un » homme de tête qui développe toutes les » fraudes, toutes les horreurs, toutes les ſcélé-» rateſſes employées contre ſa femme. Ils inten-» tent tous deux un procès aux moines (*a*). » Il eſt vrai que frère *Mayeur*, qu'on appelle » dom *Mayeur*, n'a pas été pendu; mais le » couvent de Clervaux en a été pour qua-» rante mille écus. Et il n'y a point de couvent » qui n'aime mieux voir pendre ſon procureur » que de perdre ſon argent.

» Que cette hiſtoire vous apprenne, Meſ-» ſieurs, à uſer de beaucoup de ſobriété en » fait de lettres de cachet. Sachez que maître

(*a*) L'arrêt eſt de 1764.

„ *Elie de Beaumont* (*b*), ce célèbre défenſeur de „ la mémoire de *Calas*, et maître *Target*, cet „ autre protecteur de l'innocence opprimée, „ ont fait payer vingt mille francs d'amende „ à celui qui avait arraché par ſes intrigues „ une lettre de cachet pour faire enlever la „ comteſſe de *Lancize* mourante, la traîner „ hors du ſein de ſa famille, et lui dérober „ tous ſes titres.

„ Quand les tribunaux rendent de tels „ arrêts, on entend des battemens de mains „ du fond de la grand'chambre aux portes „ de Paris. Prenez garde à vous, Meſſieurs; „ ne demandez pas légérement des lettres de „ cachet. „

Un anglais, en liſant cet article, a demandé: Qu'eſt-ce qu'une lettre de cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

ARRETS DE MORT.

En liſant l'hiſtoire, et en voyant cette ſuite preſque jamais interrompue de calamités ſans nombre, entaſſées ſur ce globe, que quelques-uns appellent *le meilleur des mondes poſſibles*, j'ai été frappé ſurtout de la grande quantité

(*b*) L'arrêt eſt de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

d'hommes

d'hommes confidérables dans l'Etat, dans l'Eglife, dans la fociété, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laiffe à part les affaffinats, les empoifonnemens ; je ne parle que des maffacres en forme juridique, faits avec loyauté et cérémonie. Je commence par les rois et les reines ; l'Angleterre feule en fournit une lifte affez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainfi par juftice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui euffent fubi leur arrêt, fi leur procès eût duré quelque temps de plus, ou fi leurs parties adverfes étaient mortes d'apoplexie pendant l'inftruction.

Que la fiftule eût gangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars*, et tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveld* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomariftes, il ferait mort dans fon lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confifcation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme forcière. Qu'un homme réellement criminel, un affaffin, un voleur public, un empoifonneur, un parricide foit arrêté, et que fon crime foit prouvé ; il eft certain que dans quelque temps, et par

quelques juges qu'il ſoit jugé, il ſera un jour condamné. Mais il n'en eſt pas de même des hommes d'Etat; donnez-leur ſeulement d'autres juges, ou attendez que le temps ait changé les intérêts, refroidi les paſſions, amené d'autres ſentimens, leur vie ſera en ſureté.

Imaginez que la reine *Eliſabeth* meurt d'une indigeſtion la veille de la condamnation de *Marie Stuart*; alors *Marie Stuart* ſera ſur le trône d'Ecoſſe, d'Angleterre et d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe ſeulement malade, on ſe gardera bien de couper la tête à *Charles I*. Ces deux aſſaſſinats revêtus, je ne ſais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liſte des injuſtices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui, ayant garrotté et volé deux paſſans, ſe plairaient à nommer dans la troupe un procureur général, un préſident, un avocat, des conſeillers, et qui, ayant ſigné une ſentence, feraient pendre les deux paſſans en cérémonie; c'eſt ainſi que la reine d'Ecoſſe et ſon petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un ſeul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, ſi on avait eu un autre temps à choiſir? Y a-t-il

un ſeul des condamnés immolés ſous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, ſi leur procès avait été prolongé juſqu'à la régence d'*Anne d'Autriche?* Le prince de *Condé* eſt arrêté ſous *François II;* il eſt jugé à mort par des commiſſaires : *François II* meurt, et le prince de *Condé* redevient un homme puiſſant.

Ces exemples ſont innombrables. Il faut ſurtout conſidérer l'eſprit du temps. On a brûlé *Vanini* ſur une accuſation vague d'athéiſme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'aſſez pédant et d'aſſez ſot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, et c'eſt tout ce qui en arriverait.

Un eſpagnol paſſe par Genève au milieu du ſeizième ſiècle ; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet eſpagnol eſt logé dans une hôtellerie ; il ſe ſouvient que cet eſpagnol a diſputé contre lui ſur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le paſſant, malgré toutes les lois divines et humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations ; il le fait plonger dans un cachot, et le fait brûler à petit feu avec des fagots verts, afin que le ſupplice dure plus long-temps. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de perſonne ; et ſi ce fou

de *Servet* était venu dans le bon temps, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *juſtice* eſt donc auſſi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreurs et de folie chez les hommes, comme des temps de peſte; et cette contagion a fait le tour de la terre.

ART DRAMATIQUE.

Ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, opéra.

PANEM et circenſes eſt la deviſe de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les ſéduire par des ſpectacles, par des funambules, des tours de gibecière, et de la muſique. On les eût aiſément ſubjugués. Il y a des ſpectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ſes yeux, et beaucoup d'hommes d'un rang ſupérieur ſont peuple. Les ames cultivées et ſenſibles veulent des tragédies et des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Theſpis*, enſuite on eut ſes *Eſchyles*, et l'on ſe flatta bientôt d'avoir ſes *Sophocles* et

ses *Euripides* ; après quoi tout dégénéra : c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Ménandre* et *Aristophane*, n'ont fait d'œuvres dramatiques ; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, et peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien et du nouveau Testament ; indigne abus qui passa bientôt en Espagne et en France : c'était une imitation vicieuse des essais que S[t] *Grégoire* de Nazianze avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* et d'*Euripide*. S[t] *Grégoire* de Nazianze mit quelque éloquence et quelque dignité dans ces pièces ; les Italiens et leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes et des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Trissino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da' Gothi*, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, et cependant régulière. Il y observa les trois unités de lieu, de temps et d'action. Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le

génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le temps où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut repréſentée à Vicence, et la ville conſtruiſit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau ſiècle accoururent aux repréſentations, et prodiguèrent les applaudiſſemens que méritait cette entrepriſe eſtimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de ſa préſence la *Rozemonde* du *Ruccellaï;* toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, et naturellement; mais, ce qui eſt étrange, preſque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers eſt difficile, tant l'art de ſe rendre maître du cœur eſt donné à peu de génies, le *Toriſmond* même du *Taſſe* fut encore plus inſipide que les autres.

On ne connut que dans le *Paſtor fido* du *Guarini* ces ſcènes attendriſſantes, qui font verſer des larmes, qu'on retient par cœur malgré ſoi; et voilà pourquoi nous diſons, *retenir par cœur*, car ce qui touche le cœur ſe grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-temps auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Triſſino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480 (*a*), quand toutes les autres

(*a*) *N. B.* Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans ſon *Traité de la poëſie*.

nations de l'Europe croupiſſaient dans l'ignorance abſolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare ; ce prélat avait fait jouer ſa *Calendra*, pièce d'intrigue, et d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuſes, ainſi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens ſeuls furent donc en poſſeſſion du théâtre pendant près d'un ſiècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'hiſtoire, des mathématiques, de tous les genres de poëſie, et de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de miſérables farces, comme on ſait, pendant tout le quinzième et ſeizième ſiècles.

Les Eſpagnols, tout ingénieux qu'ils ſont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'eſprit, ont conſervé juſqu'à nos jours cette déteſtable coutume d'introduire les plus baſſes bouffonneries dans les ſujets les plus ſérieux : un ſeul mauvais exemple une fois donné eſt capable de corrompre toute une nation, et l'habitude devient une tyrannie.

Du théâtre eſpagnol.

LES *autos ſacramentales* ont déshonoré l'Eſpagne beaucoup plus long-temps que les *myſtères de la paſſion*, les *actes des ſaints*, nos

moralités, la *mère ſotte*, n'ont flétri la France. Ces *autos ſacramentales* ſe repréſentaient encore à Madrid il y a très-peu d'années. *Calderon* en avait fait pour ſa part plus de deux cents.

Une de ſes plus fameuſes pièces, imprimée à Valladolid, ſans date, et que j'ai ſous mes yeux, eſt la *devocion de la miſſa*. Les acteurs ſont un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux ſoldats bouffons et le diable. L'un de ces deux bouffons eſt un nommé *Paſcal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio*, ſoldat mahométan.

Le diable et *Lélio* veulent tuer *Vivas*, et croient en avoir bon marché, parce qu'il eſt en péché mortel : mais *Paſcal* prend le parti de faire dire une meſſe ſur le théâtre, et de la ſervir. Le diable perd alors toute ſa puiſſance ſur lui.

Pendant la meſſe, la bataille ſe donne, et le diable eſt tout étonné de voir *Paſcal* au milieu du combat, dans le même temps qu'il ſert la meſſe. *Oh oh*, dit-il, *je ſais bien qu'un corps ne peut ſe trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le ſacrement auquel ce drôle a tant de dévotion.* Mais le diable ne ſavait pas que l'ange chrétien avait pris la figure du bon *Paſcal Vivas*, et qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue eſt battu, comme on peut bien le croire; *Paſcal* épouſe ſa vivandière, et la pièce finit par l'éloge de la meſſe.

Par-tout ailleurs un tel ſpectacle aurait été une profanation que l'inquiſition aurait cruellement punie; mais en Eſpagne c'était une édification.

Dans un autre acte ſacramental, JESUS-CHRIST en perruque carrée, et le diable en bonnet à deux cornes, diſputent ſur la controverſe, ſe battent à coups de poing, et finiſſent par danſer enſemble une ſarabande.

Pluſieurs pièces finiſſent par ces mots *ite, comedia eſt.*

D'autres pièces, en très-grand nombre, ne ſont point ſacramentales, ce ſont des tragi-comédies, et même des tragédies; l'une eſt *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Abſalon.* On a joué *le ſoleil ſoumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *maître-d'hôtel de* DIEU, la *dévotion aux trépaſſés.* Et toutes ces pièces ſont intitulées *la famoſa comedia.*

Qui croirait que dans cet abyme de groſſièretés inſipides, il y ait de temps en temps des traits de génie, et je ne ſais quel fracas de théâtre qui peut amuſer, et même intéreſſer?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eſchyle*, dans leſquelles la religion

des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France et en Efpagne.

Qu'eft-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* fur un rocher, par ordre de *Jupiter?* qu'eft-ce que la Force et la Vaillance qui fervent de garçons bourreaux à *Vulcain*, finon un *auto facramentale* grec? Si *Calderon* a introduit tant de diables fur le théâtre de Madrid, *Efchyle* n'a-t-il pas mis des furies fur le théâtre d'Athènes? Si *Pafcal Vivas* fert la meffe, ne voit-on pas une vieille pythoniffe qui fait toutes fes cérémonies facrées dans la tragédie des Euménides? La reffemblance me paraît affez grande.

Les fujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Efpagnols que leurs actes facramentaux; c'eft la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le fujet eft le plus tragique. On en voit jufque dans le Cid. Il n'eft pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'Héraclius de *Calderon*, intitulé: *Tout eft menfonge, et tout eft vérité*, antérieur de près de vingt années à l'Héraclius de *Corneille*. L'énorme démence de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne foit femée de plufieurs morceaux éloquens, et de quelques traits de la plus grande beauté. Tels font, par

exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a ſi heureuſement traduits :

Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſupplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non-ſeulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre groſſier et abſurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, et cependant il s'y ſoumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ſes yeux plus qu'à ſon ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans ſon *nouvel art de faire des comédies* de ſon temps.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains.
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aïeux étaient des barbares. (*b*)
L'abus règne, l'art tombe, et la raiſon s'enfuit :
Qui veut écrire avec décence,

(*b*) *Mas come le ſervieron muchos barbaros*
Che enſenaron el bulgo a ſus rudezas ?

Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence. (*c*)
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance,
D'enfermer ſous quatre verroux (*d*)
Sophocle, Euripide et Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.
. . . .
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir;
Il faut, pour ſon argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût eſpagnol ne pénétra point à la vérité en France; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand; c'était l'ennui; et cet ennui était l'effet des longues déclamations ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans intrigue, ſans intérêt, dans une langue non encore formée. *Hardi* et *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un ſtyle inſupportable; et ces platitudes furent jouées ſur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du théâtre anglais.

Le théâtre anglais, au contraire, fut très-animé, mais le fut dans le goût eſpagnol; la

(*c*) *Muere ſin fama è galardon.*

(*d*) *Encierro los preceptos con ſeis llaves*, &c.

bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le ſujet d'une tragédie : les acteurs paſſaient de Rome, de Veniſe, en Chypre ; la plus vile canaille paraiſſait ſur le théâtre avec des princes, et ces princes parlaient ſouvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux ſur une édition de *Shakeſpeare*, donnée par le ſieur *Samuel Jonhſon.* J'y ai vu qu'on y traite de *petits eſprits* les étrangers qui ſont étonnés que dans les pièces de ce grand *Shakeſpeare*, *un ſénateur romain faſſe le bouffon, et qu'un roi paraiſſe ſur le théâtre en ivrogne.*

Je ne veux point ſoupçonner le ſieur *Jonhſon* d'être un mauvais plaiſant, et d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie et l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raiſon qu'il en donne n'eſt pas moins ſingulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces diſtinctions accidentelles de conditions et de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaiſon ſerait plus juſte s'il parlait d'un peintre qui, dans un ſujet noble, introduirait des groteſques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté ſur un âne, et la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe ; et s'il y en avait chez les Anglais, c'eſt alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile :*

Et penitùs toto diviſos orbe Britannos.

On peut conſulter la traduction exacte des trois premiers actes du Jules Céſar de *Shakeſpeare*, dans le deuxième tome des œuvres de *Corneille*, et dans le neuvième volume du Théâtre de cette édition.

C'eſt là que *Caſſius* dit que *Céſar demandait à boire quand il avait la fièvre ;* c'eſt là qu'un ſavetier dit à un tribun *qu'il veut le reſſemeler ;* c'eſt là qu'on entend *Céſar* s'écrier *qu'il ne fait jamais de tort que juſtement ;* c'eſt là qu'il dit que le danger et lui ſont nés de la même ventrée, qu'il eſt l'aîné, que le danger ſait bien que *Céſar* eſt plus dangereux que lui ; et que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière ſon dos.

Liſez la belle tragédie du Maure de Veniſe. Vous trouverez à la première ſcène que la fille d'un ſénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure*, *et qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie.* C'eſt ainſi qu'on parlait alors ſur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakeſpeare* ne pouvait être que le diſciple des mœurs et de l'eſprit du temps.

Scène traduite de la Cléopâtre de Shakeſpeare.

Cléopâtre ayant réſolu de ſe donner la mort, fait venir un payſan qui apporte un panier ſous ſon bras, dans lequel eſt l'aſpic dont elle veut ſe faire piquer.

CLEOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue, et qui ne fait point de mal ?

LE PAYSAN.

En vérité je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchaſſiez, car ſa bleſſure eſt mortelle; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLEOPATRE.

Te ſouviens-tu que quelqu'un en ſoit mort ?

LE PAYSAN.

Oh ! pluſieurs, hommes et femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête femme, ſi ce n'eſt qu'elle était un peu ſujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vîte de la morſure de la bête ! quels tourmens elle reſſentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens diſent, ne ſera jamais ſauvé par la

moitié de ce qu'ils font; cela eſt ſujet à caution. Ce ver eſt un étrange ver.

CLEOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je ſouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaiſir.

CLEOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, Madame, vous devez penſer que ce ver vous traitera de ſon mieux.

CLEOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, il ne faut ſe fier à mon ver que quand il eſt entre les mains des gens ſages; car, en vérité, ce ver-là eſt dangereux.

CLEOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'eſt fort bien fait: ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourriſſe.

CLEOPATRE.

CLEOPATRE.

Ne mangerait-il rien ?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je ſois ſi ſimple ; je ſais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je ſais bien qu'une femme eſt un plat à préſenter aux dieux, pourvu que le diable n'en faſſe pas la ſauce : mais, par ma foi, les diables ſont des fils de p..... qui ſont bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; ſi le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLEOPATRE.

Fort bien, va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bonſoir. Je vous ſouhaite bien du plaiſir avec votre ver.

Scène traduite de la tragédie de Henri V.

HENRI.

Belle Catherine, très-belle, (*e*)
Vous plairait-il d'enſeigner à un ſoldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiſelle,
Et plaider ſon procès d'amour devant ſon gentil cœur ?

(*e*) En vers anglais.

LA PRINCESSE CATHERINE.

(*f*) Votre majeſté ſe moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(*g*) Oh, belle Catherine, ma foi, vous aimerez fort et ferme avec votre cœur français. Je ſerai fort aiſe de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue françaiſe : *me goûtes-tu*, *Catau?*

CATHERINE.

Pardonnez-moi (*h*), je n'entends pas ce que veut dire *vous goûter.*

HENRI.

Goûter (*i*), c'eſt reſſembler; un ange vous reſſemble, Catau; vous reſſemblez à un ange.

CATHERINE (*à une eſpèce de dame d'honneur qui eſt auprès d'elle.*)

(*k*) Que dit-il? que je ſuis ſemblable à des anges?

LA DAME D'HONNEUR.

(*l*) Oui vraiment, ſauf votre honneur; ainſi dit-il.

(*f*) En proſe anglaiſe.
(*g*) En proſe.
(*h*) En proſe anglaiſe.
(*i*) *Goûter, like,* ſignifie en anglais *reſſembler.*
(*k*) En français.
(*l*) En français.

HENRI.

(*m*) C'eſt ce que j'ai dit, chère Catherine, et je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon Dieu! les langues des hommes ſont pleines de tromperies.

HENRI.

(*n*) Que dit-elle, ma belle; que les langues des hommes ſont pleines de fraudes?

LA DAME D'HONNEUR.

(*o*) Oui, que les langues des hommes eſt plein de fraudes, c'eſt-à-dire, des princes.

HENRI.

(*p*) Eh bien, la princeſſe en eſt-elle meilleure anglaiſe? Ma foi, *Catau*, mes ſoupirs ſont pour votre entendement; je ſuis bien aiſe que tu ne puiſſes pas parler mieux anglais; car ſi tu le pouvais, tu me trouverais ſi franc roi, que tu penſerais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds. Réponds, tapons

(*m*) En anglais.
(*n*) En anglais.
(*o*) En mauvais anglais.
(*p*) En anglais.

d'une main, et voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, ladi ?

CATHERINE.

Sauf votre honneur (*q*), moi entendre bien.

HENRI.

Crois-moi, ſi tu voulais me faire rimer, ou me faire danſer pour te plaire, *Catau*, tu m'embarraſſerais beaucoup ; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles ni meſures, et pour ce qui eſt de danſer, ma force n'eſt pas dans la meſure ; mais j'ai une bonne meſure en force ; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à ſaute-grenouille.

On croirait que c'eſt-là une des plus étranges ſcènes des tragédies de *Shakeſpeare*, mais dans la même pièce il y a une converſation entre la princeſſe de France *Catherine*, et une de ſes filles d'honneur anglaiſes, qui l'emporte de beaucoup ſur tout ce qu'on vient d'expoſer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande comment on dit le pied et la robe ? la fille d'honneur lui répond que le pied c'eſt *foot*, et la robe c'eſt *coun* ; car alors on prononçait *coun*, et non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu ſingulière ; elle les

(*q*) Me underſtand well.

répete à la françaiſe ; elle en rougit. *Ah!* dit-elle en français, *ce ſont des mots impudiques, et non pour les dames d'honneur d'uſer. Je ne voudrais répéter ces mots devant les ſeigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répete encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-temps ſur le théâtre de Londres, en préſence de la cour.

Du mérite de Shakeſpeare.

Il y a une choſe plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'eſt que *Shakeſpeare* eſt un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très-au-deſſous d'Arlequin, pour le plus mépriſable bouffon qui ait jamais amuſé la populace. C'eſt pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élevent l'imagination et qui pénetrent le cœur. C'eſt la vérité, c'eſt la nature elle-même qui parle ſon propre langage ſans aucun mélange de l'art. C'eſt du ſublime, et l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la Mort de Céſar, *Brutus* reproche à *Caſſius* les rapines qu'il a laiſſé exercer par les ſiens en Aſie, il

lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars : ſouviens-toi du ſang de Céſar. Nous l'avons verſé parce qu'il était injuſte. Quoi ! celui qui porta les premiers coups , celui qui le premier punit Céſar d'avoir favoriſé les brigands de la république , ſouillerait ſes mains lui-même par la corruption !*

Céſar , en prenant enfin la réſolution d'aller au ſénat, où il doit être aſſaſſiné, parle ainſi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais ſurpris , rien ne m'étonne plus que la crainte. Puiſque la mort eſt inévitable , qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même pièce , après avoir formé la conſpiration , dit : *Depuis que j'en parlai à Caſſius pour la première fois , le ſommeil m'a fui ; entre un deſſein terrible et le moment de l'exécution, l'intervalle eſt un ſonge épouvantable. La mort et le génie tiennent conſeil dans l'ame. Elle eſt bouleverſée, ſon intérieur eſt le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet* , qui eſt dans la bouche de tout le monde, et qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation ſcrupuleuſe à l'excès ſur les bienſéances.

Demeure, il faut choiſir de l'être et du néant.
Ou ſouffrir ou périr, c'eſt-là ce qui m'attend.

Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur et mon ſort?
Qui ſuis-je, qui m'arrête, et qu'eſt-ce que la mort?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile;
Après de longs tranſports c'eſt un ſommeil tranquille.
On s'endort, et tout meurt: mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſitôt ſuivie.
O mort! moment fatal! affreuſe éternité,
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh! qui pourrait ſans toi ſupporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocriſie,
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs,
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs,
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrémités;
Mais le ſcrupule parle, et nous crie: arrêtez;
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraſte de grandeur et de baſſeſſe, de raiſons ſublimes et de folies groſſières, enfin de tous les contraſtes que nous venons de voir dans *Shakeſpeare*? qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du temps d'*Addiſſon*.

D'Addiſſon.

Cet homme célèbre, qui fleuriſſait ſous la reine *Anne*, eſt peut-être celui de tous les écrivains anglais qui ſut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le ſtyle ; une imagination ſage dans l'expreſſion, de l'élégance, de la force, et du naturel dans ſes vers et dans ſa proſe. Ami des bienſéances et des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, et c'eſt ainſi que ſon Caton eſt compoſé.

Ce ſont, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, et des ſentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la ſcène de *Juba* et de *Siphax* ne fût applaudie comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caractères bien développés, de beaux contraſtes, et d'une diction pure et noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de cette pièce, applaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie et de Rome prononce au cinquième acte, lorſqu'il paraît ayant ſur ſa table une épée nue, et liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès long-temps en français ; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immortelle ;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.

Et

Et d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiècles ſans fin je ſens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes ſens je vais briſer les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot conſolant et terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? et d'où ſuis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux!
Allons, s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en eſt un, ſans doute, et je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe, et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps, et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, et tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte!
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil;
Cette vie eſt un ſonge, et la mort un réveil.

La pièce eut le grand ſuccès que méritaient

ſes beautés de détail, et que lui aſſuraient les diſcordes de l'Angleterre, auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une alluſion très-frappante. Mais la conjoncture de ces alluſions étant paſſée, les vers n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles et juſtes, et la pièce étant froide, on n'en ſentit plus guère que la froideur. Rien n'eſt plus beau que le ſecond chant de *Virgile*; récitez-le ſur le théâtre, il ennuiera : il faut des paſſions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités groſſières, mais attachantes, de *Shakeſpeare*.

De la bonne tragédie françaiſe.

Je laiſſe là tout ce qui eſt médiocre; la foule de nos faibles tragédies effraie; il y en a près de cent volumes : c'eſt un magaſin énorme d'ennui.

Nos bonnes pièces, ou du moins celles qui, ſans être bonnes, ont des ſcènes excellentes, ſe réduiſent à une vingtaine tout au plus; mais auſſi, j'oſe dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables eſt au-deſſus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, ſans en excepter *Sophocle* et *Euripide*.

. C'eſt une entrepriſe ſi difficile d'aſſembler dans un même lieu des héros de l'antiquité, de les faire parler en vers français, de ne leur

faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire, de ne les faire entrer et fortir qu'à propos, de faire verfer des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne foit ni ampoulé ni familier, d'être toujours décent, et toujours intéreffant, qu'un tel ouvrage eft un prodige, et qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette efpèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, fans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur fur ceux qui ne parlent qu'à l'efprit? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire : Voilà qui eft beau ; mais il ne fera point verfer de larmes. Quatre ou cinq fcènes bien raifonnées, fortement penfées, majeftueufement écrites, s'attirent une efpèce de vénération ; mais c'eft un fentiment qui paffe vîte, et qui laiffe l'ame tranquille. Ces morceaux font de la plus grande beauté, et d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'eft pas affez, il faut plus que de la beauté. Il faut fe rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, et joindre à cette magie les règles de la poëfie, et toutes celles du théâtre, qui font prefque fans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions propofer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de

donner Phèdre comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Théſée* eſt trop faible, qu'*Hippolyte* eſt trop français, qu'*Aricie* eſt trop peu tragique, que *Théramène* eſt trop condamnable de débiter des maximes d'amour à ſon pupille ; tous ces défauts ſont, à la vérité, ornés d'une diction ſi pure et ſi touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce : mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puiſſe faire aucun juſte reproche.

Ne ſera-ce point l'Iphigénie en Aulide (1)?

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon*, qui paraiſſent trop peu dignes du chef de la Gréce, et trop éloignés des mœurs des temps héroïques :

> Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
> On accuſe en ſecret cette jeune Eriphile,
> Que lui-même amena captive de Lesbos,
> Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

La jalouſie d'*Iphigénie*, cauſée par le faux rapport d'*Arcas*, et qui occupe la moitié du ſecond acte, paraît trop étrangère au ſujet et trop peu tragique.

On pourrait obſerver auſſi que dans une tragédie où un père veut immoler ſa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des perſonnages oſe s'élever contre cette atroce abſurdité. *Clytemneſtre* ſeule prononce ces deux vers :

> Le ciel, le juſte ciel, par le meurtre honoré,
> Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?

dès le premier vers je me ſens intéreſſé et attendri ; ma curioſité eſt excitée par les ſeuls vers que prononce un ſimple officier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en feſait alors.

A peine un faible jour vous éclaire et vous guide:
Vos yeux ſeuls et les miens ſont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Mais ces vers ſont encore affaiblis par ce qui les précède et ce qui les ſuit :

Un oracle cruel ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?
Le ciel, le juſte ciel, par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on pourſuit ſa famille,
Faites chercher dans Sparte Hermione ſa fille.

Hermione n'était-elle pas auſſi innocente qu'*Iphigénie ? Clytemneſtre* ne pouvait-elle défendre ſa fille qu'en propoſant d'aſſaſſiner ſa nièce ? Mais *Racine*, en condamnant les ſacrifices humains, eût craint de manquer de reſpect à *Abraham* et à *Jephté*. Il imita *Euripide*, dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'expoſer au ſort de *Socrate*, s'il attaquait les oracles et les ſacrifices ordonnés au nom des dieux ; ce n'eſt point pour ſe conformer aux mœurs du ſiècle de la guerre de Troye, c'eſt pour ménager les préjugés du ſien, que l'ami et le diſciple de *Socrate* n'oſa mettre dans la bouche d'aucun de ſes perſonnages la juſte indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles et le fanatiſme ſanguinaire des prêtres païens.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il ſe dit à lui-même en ſoupirant :

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché !

Quels ſentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecoſſe, qui a bien voulu donner des règles de poëſie et de goût à ſon pays, déclare dans ſon chapitre XXI, *des narrations et des deſcriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

S'il avait ſu que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux la réponſe du ſoldat dans la première ſcène de Hamlet :

Je n'ai pas entendu une ſouris trotter.

Voilà qui eſt naturel, dit-il; *c'eſt ainſi qu'un ſoldat doit répondre*. Oui, monſieur le juge, dans un corps-de-garde, mais non pas dans une tragédie : ſachez que les Français, contre leſquels vous vous déchaînez, admettent le

ſimple, et non le bas et le groſſier. Il faut être bien sûr de la bonté de ſon goût avant de le donner pour loi; je plains les plaideurs, ſi vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vîte ſon audience pour revenir à Iphigénie.

Eſt-il un homme de bon ſens, et d'un cœur ſenſible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un tranſport mêlé de pitié et de crainte, qui ne ſente les vers de *Racine* pénétrer juſqu'au fond de ſon ame ? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras, augmentent dès la troiſième ſcène, quand *Agamemnon* ſe trouve entre *Achille* et *Ulyſſe*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la ſcène qui ſuit. C'eſt *Ulyſſe* qui veut perſuader *Agamemnon*, et immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Gréce. Ce perſonnage d'*Ulyſſe* eſt odieux; mais, par un art admirable, *Racine* ſait le rendre intéreſſant.

Je ſuis père, Seigneur, et faible comme un autre;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis près de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* eſt condamnée à la mort, *Iphigénie* qui ſe flatte avec tant de raiſon d'épouſer *Achille;* elle va être ſacrifiée

ſur le même autel où elle doit donner la main à ſon amant.

Nubendi tempore in ipſo ;
Tantùm relligio potuit ſuadere malorum !

Second acte d'Iphigénie.

C'EST avec une adreſſe bien digne de lui que *Racine*, au ſecond acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourrait ſouffrir *Eriphile* ſa rivale. Ce perſonnage eſt abſolument néceſſaire à la pièce, puiſqu'il en fait le dénouement ; il en fait même le nœud ; c'eſt elle qui, ſans le ſavoir, inſpire des ſoupçons cruels à *Clytemneſtre*, et une juſte jalouſie à *Iphigénie* ; et, par un art encore plus admirable, l'auteur fait intéreſſer pour cette *Ariphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuſe, elle ignore ſes parens, elle a été priſe dans ſa patrie miſe en cendres : un oracle funeſte la trouble ; et pour comble de maux, elle a une paſſion involontaire pour ce même *Achille* dont elle eſt captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long-temps ſans lumière et ſans vie,

Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
Je frémiſſais, Doris, et d'un vainqueur ſauvage
Craignais (*r*) de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche :
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer.....
J'oubliai ma colère, et ne ſus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne feſait point de tels vers avant *Racine;* non-ſeulement perſonne ne ſavait la route du cœur, mais preſque perſonne ne ſavait les fineſſes de la verſification, cet art de rompre la meſure :

Je le vis : ſon aſpect n'avait rien de farouche.

Perſonne ne connaiſſait cet heureux mélange de ſyllabes longues et brèves, et de conſonnes ſuivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de molleſſe, et qui le font entrer dans une oreille ſenſible et juſte avec tant de plaiſir.

Quel tendre et prodigieux effet cauſe enſuite

(*r*) Des puriſtes ont prétendu qu'il fallait *je craignais;* ils ignorent les heureuſes libertés de la poëſie ; ce qui eſt une négligence en proſe, eſt très-ſouvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne ſacrifie jamais à la chaleur du ſtyle.

l'arrivée d'*Iphigénie!* Elle vole après ſon père aux yeux d'*Eriphile* même, de ſon père qui a pris enfin la réſolution de la ſacrifier; chaque mot de cette ſcène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choſes outrées, comme dans *Euripide*, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer*, *pour vous plaire.* Tout eſt noble dans la pièce françaiſe, mais d'une ſimplicité attendriſſante; et la ſcène finit par ces mots terribles : *Vous y ſerez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant eſt dans *Euripide*, on le répète ſans ceſſe. Non, il n'y eſt pas. Il faut ſe défaire enfin, dans un ſiècle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide :*

IPHIGENIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre ſéjour? (ce qui veut dire me marierez-vous ailleurs.)

AGAMEMNON.

Laiſſez cela, il ne convient pas à une fille de ſavoir ces choſes.

IPHIGENIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entrepriſe.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je faſſe un ſacrifice.

IPHIGENIE.

Mais c'eſt un ſoin dont les prêtres doivent ſe charger.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, puiſque vous ſerez tout auprès, au lavoir.

IPHIGENIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuſe que moi; mais à préſent cela ne t'importe pas; donne-moi un baiſer triſte et ta main, puiſque tu dois être ſi long-temps abſente de ton père. O quelle gorge! quelles joues! quels blonds cheveux! que de douleur la ville des Phrygiens et *Hélène* me cauſent! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraſſant. Et vous, fille de *Léda*, excuſez-moi ſi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Enſuite *Agamemnon* inſtruit *Clytemneſtre* de la généalogie d'*Achille*, et *Clytemneſtre* lui demande ſi les noces de *Pélée* et de *Thétis* ſe firent au fond de la mer?

Brumoy a déguiſé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falſifié preſque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons juſtice à la vérité, et jugeons ſi ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taiſez !

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, ma fille.

Comment ſe peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le ſpectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des ſcènes touchantes dans le même acte, et même des coups de théâtre frappans ? C'eſt là, ſelon moi, qu'eſt le comble de la perfection.

Acte troiſième.

Après des incidens naturels bien préparés, et qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clytemneſtre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* eſt préſente, et le contraſte de ſa douleur avec l'allégreſſe de la mère et des deux

amans, ajoute à la beauté de la ſituation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon;* il vient dire que tout eſt prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel.... pour la ſacrifier.....

Achille, *Clytemneſtre*, *Iphigénie*, *Eriphile*, expriment alors en un ſeul vers tous leurs ſentimens différens, et *Clytemneſtre* tombe aux genoux d'*Achille.*

Oubliez une gloire importune,
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
. . . .
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord;
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorant la juſtice,
Embraſſer les autels parés pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul, vous êtes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon aſile, ſes dieux.

O véritable tragédie! beauté de tous les temps et de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne ſentiraient pas juſqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je ſais que l'idée de cette ſituation eſt dans *Euripide;* mais elle y eſt comme le marbre dans

la carrière, et c'eſt *Racine* qui a conſtruit le palais.

Une choſe aſſez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs, toujours un peu ennemis de leur patrie, c'eſt que le jéſuite *Brumoy*, dans ſon *diſcours ſur le théâtre des Grecs*, fait cette critique (*s*) : ,, Suppoſons qu'*Euripide* ,, vînt de l'autre monde, et qu'il aſſiſtât à la ,, repréſentation de l'Iphigénie de M. *Racine*... ,, ne ſerait-il point révolté de voir *Clytemneſtre* ,, aux pieds d'*Achille* qui la relève, et de mille ,, autres choſes, ſoit par rapport à nos uſages ,, qui nous paraiſſent plus polis que ceux ,, de l'antiquité, ſoit par rapport aux bien- ,, ſéances, &c. ,,

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clytemneſtre* ſe jette aux genoux d'*Achille* dans *Euripide*, et que même il n'eſt point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de *mille autres choſes par rapport à nos uſages*, *Euripide* ſe ferait conformé aux uſages de la France, et *Racine* à ceux de la Gréce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence et à la juſtice des commentateurs.

(*s*) Page 11 de l'édition in-4°.

Acte quatrième.

COMME dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de ſcène en ſcène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande ſcène entre *Agamemnon*, *Clytemneſtre* et *Iphigénie*, eſt encore ſupérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des perſonnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, et qui laiſſent enſuite éclater tous les ſentimens qui les déchirent : on eſt partagé entre la pitié et l'horreur : c'eſt d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de triſteſſe, qui vient demander ſa fille pour la mener à l'autel, ſous prétexte de la remettre au héros à qui elle eſt promiſe. C'eſt *Clytemneſtre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille eſt toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos ſoins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, Madame, et l'autel eſt paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots, *Vous ne me parlez point de la victime*, ne ſont pas aſſurément dans *Euripide.* On ſait de quel ſublime eſt le reſte de la ſcène, non pas de ce ſublime de déclamation, non pas de ce ſublime de penſées recherchées, ou d'expreſſions giganteſques, mais de ce qu'une mère au déſeſpoir a de plus pénétrant et de plus terrible, de ce qu'une jeune princeſſe qui ſent tout ſon malheur a de plus touchant et de plus noble; après quoi *Achille* dans une autre ſcène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, ſans qu'*Agamemnon* perde rien de ſa dignité; et c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils diſent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus* roi de Comagène, de *Bajazet* même; ils les appellent *monſieur Bajazet*, *monſieur Antiochus*, *monſieur Xipharès*, *monſieur Hippolyte*; et, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faibleſſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon temps, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples même de *Corneille*, qui ne compoſa jamais une tragédie ſans y mettre de l'amour, et qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de Polyeucte confeſſeur et martyr, et de

celle

celle d'Attila roi des Huns, et de S[te] Théodore qu'on proſtitue.

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a oſé en France produire des tragédies profanes ſans galanterie. La nation était ſi accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du ſiècle où nous ſommes, on reçut avec applaudiſſement une Electre amoureuſe, et une partie carrée de deux amans et de deux maîtreſſes dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on ſifflait l'Electre de *Longepierre*, non-ſeulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du temps de *Racine*, et juſqu'à nos derniers temps, les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient l'*amoureux* et l'*amoureuſe*, comme à la foire *Arlequin* et *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les *amoureux*.

Achille aime *Iphigénie*, et il le doit ; il la regarde comme ſa femme, mais il eſt beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'eſt tendre ; il aime comme *Achille* doit aimer, et il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été français.

Acte cinquième.

M. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires,

voudrait que la cataſtrophe d'*Iphigénie* fût en action ſur le théâtre. ›› Nous n'avons, dit-il, ›› qu'un regret à former, c'eſt que *Racine* n'ait ›› point compoſé ſa pièce dans un temps où ›› le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé ›› de la foule des ſpectateurs qui inondaient ›› autrefois le lieu de la ſcène; ce poëte n'au- ›› rait pas manqué de mettre en action la ›› cataſtrophe qu'il n'a miſe qu'en récit. On ›› eût vu d'un côté un père conſterné, une ›› mère éperdue, vingt rois en ſuſpens, l'au- ›› tel, le bûcher, le prêtre, le couteau, la ›› victime; Eh! quelle victime! De l'autre, ›› *Achille* menaçant, l'armée *en émeute*, le ſang ›› de toutes parts prêt à couler: *Eriphile* alors ›› ſerait ſurvenue; *Calchas* l'aurait déſignée ›› pour l'unique objet de la colère céleſte; et ›› cette princeſſe, s'emparant du couteau ſacré, ›› aurait expiré bientôt ſous les coups qu'elle ›› ſe ferait portés. ››

Cette idée paraît plauſible au premier coup d'œil. C'eſt en effet le ſujet d'un très-beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un inſtant; mais il ſerait bien difficile que ſur le théâtre cette action, qui doit durer quelques momens, ne devînt froide et ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent *Achille*, l'épée nue, et ne ſe battant point, vingt héros dans la même attitude comme

des perſonnages de tapiſſerie, *Agamemnon*, roi des rois, n'impoſant à perſonne, immobile dans le tumulte, formeraient un ſpectacle aſſez ſemblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoît*.

Il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Il y a bien plus; la mort d'*Eriphile* glacerait les ſpectateurs au lieu de les émouvoir. S'il eſt permis de répandre du ſang ſur le théâtre (ce que j'ai quelque peine à croire), il ne faut tuer que les perſonnages auxquels on s'intéreſſe. C'eſt alors que le cœur du ſpectateur eſt véritablement ému; il vole au-devant du coup qu'on va porter, il ſaigne de la bleſſure; on ſe plaît avec douleur à voir tomber *Zaïre* ſous le poignard d'*Oroſmane* dont elle eſt idolâtrée. Tuez, ſi vous voulez, ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une perſonne indifférente; le public ſera très-indifférent à cette mort, on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue ſupportable juſqu'au quatrième acte; mais dès qu'*Iphigénie* eſt en péril de mort, *Eriphile* eſt oubliée, et bientôt haïe; elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu qu'on avait eſſayé à Paris le ſpectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait propoſé, et qu'il n'a point réuſſi. Il

faut ſavoir qu'un récit écrit par *Racine* eſt ſupérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

Je commencerai par dire d'Athalie que c'eſt là que la cataſtrophe eſt admirablement en action. C'eſt là que ſe fait la reconnaiſſance la plus intéreſſante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* ſur le théâtre ; le fils des rois eſt ſauvé, et eſt reconnu roi : tout ce ſpectacle tranſporte les ſpectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, ſi tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence ſur preſque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère et l'action du grand-prêtre *Joad ;* ſa conſpiration, ſon fanatiſme peuvent être d'un très-mauvais exemple ; aucun ſouverain, depuis le Japon juſqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife ; il eſt factieux, inſolent, enthouſiaſte, inflexible, ſanguinaire ; il trompe indignement ſa reine ; il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas*, *qu'elle voulait élever comme ſon propre fils.*

J'avoue qu'en réfléchiſſant ſur cet événement, on peut déteſter la perſonne du pontife ;

mais on admire l'auteur, on s'aſſujettit ſans peine à toutes les idées qu'il préſente, on ne penſe, on ne ſent que d'après lui. Son ſujet, d'ailleurs reſpectable, ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire ſi c'était un ſujet d'invention. Le ſpectateur ſuppoſe avec *Racine* que *Joad* eſt en droit de faire tout ce qu'il fait; et ce principe une fois poſé, on convient que la pièce eſt ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus ſimple et de plus ſublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'eſt que de tous les ſujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce pluſieurs endroits de la tragédie de la Ligue, faite par le conſeiller d'Etat *Matthieu*, hiſtoriographe de France ſous *Henri IV*, écrivain qui ne feſait pas mal des vers pour ſon temps. *Conſtance* dit dans la tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu, c'eſt lui ſeul que je crains.
. . . .
On n'eſt point délaiſſé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux ;
Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes :
Tout vit de ſa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

. . . .

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Le plagiat paraît ſenſible, et cependant ce n'en eſt point un ; rien n'eſt plus naturel que d'avoir les mêmes idées ſur le même ſujet. D'ailleurs *Racine* et *Matthieu* ne ſont pas les premiers qui aient exprimé des penſées dont on trouve le fond dans pluſieurs endroits de l'Ecriture.

Des chefs-d'œuvre tragiques français.

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France et dans les autres pays, après Iphigénie et Athalie ? nous mettrions une grande partie de Cinna ; les ſcènes ſupérieures des Horaces, du Cid, de Pompée, de Polyeucte ; la fin de Rodogune ; le rôle parfait et inimitable de *Phèdre*, qui l'emporte ſur tous les rôles ; celui d'*Acomat*, auſſi beau en ſon genre ; les quatre premiers actes de Britannicus ; Andromaque toute entière, à une ſcène près de pure coquetterie ; les rôles tout entiers de *Roxane*

et de *Monime*, admirables l'un et l'autre dans des genres tout oppofés ; des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces : mais après vingt bonnes tragédies, fur plus de quatre mille, qu'avons-nous ? rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs : Il faut que le beau foit rare, fans quoi il cefferait d'être beau.

Comédie.

En parlant de la tragédie, je n'ai point ofé donner de règles ; il y a plus de bonnes differtations que de bonnes pièces ; et fi un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui fuffira de lire ce que *Boileau* en dit dans fon Art poëtique, et d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, et je n'irai guère au-delà de l'hiftorique. Je demanderai feulement pourquoi les Grecs et les Romains firent toutes leurs comédies en vers, et pourquoi les modernes ne les font fouvent qu'en profe ? N'eft-ce point que l'un eft beaucoup plus aifé que l'autre, et que les hommes en tout genre veulent réuffir fans beaucoup de travail ? *Fénélon* fit fon Télémaque en profe, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui, comme prédicateur

du roi, ſe croyait l'homme le plus éloquent du royaume, et qui, pour avoir lu la Poëtique d'*Ariſtote*, penſait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en proſe, dont la repréſentation ne put être achevée, et que jamais perſonne n'a lue.

La Motte s'étant laiſſé perſuader que ſon eſprit était infiniment au-deſſus de ſon talent pour la poëſie, demanda pardon au public de s'être abaiſſé juſqu'à faire des vers. Il donna une ode en proſe, et une tragédie en proſe, et on ſe moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie; *Molière* avait écrit ſon Avare en proſe pour le mettre enſuite en vers; mais il parut ſi bon, que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, et que perſonne n'oſa depuis y toucher.

Au contraire, le Convive de Pierre, qu'on a ſi mal à propos appelé le *Feſtin de Pierre*, fut verſifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, et eſt toujours joué de cette façon.

Je penſe que perſonne ne s'aviſera de verſifier le George Dandin. La diction en eſt ſi naïve, ſi plaiſante, tant de traits de cette pièce ſont devenus proverbes, qu'il ſemble qu'on les gâterait ſi on voulait les mettre en vers.

Ce n'eſt pas peut-être une idée fauſſe de penſer qu'il y a des plaiſanteries de proſe, et

des

des plaiſanteries de vers. Tel bon conte dans la converſation, deviendrait inſipide s'il était rimé; et tel autre ne réuſſira bien qu'en rimes. Je penſe que M. et M[me] de *Sottenville*, et M[me] la comteſſe d'*Eſcarbagnas* ne feraient point ſi plaiſans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, et dont les perſonnages ont des caractères fortement deſſinés, tel que le Miſanthrope, le Tartuffe, l'Ecole des femmes, celle des maris, les Femmes ſavantes, le Joueur, les vers me paraiſſent abſolument néceſſaires; et j'ai toujours été de l'avis de *Michel Montaigne*, qui dit que *la ſentence, preſſée aux pieds nombreux de la poëſie, enlève ſon ame d'une plus rapide ſecouſſe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on ſait aſſez que dans ſes bonnes pièces, il eſt au-deſſus des comiques de toutes les nations anciennes et modernes. *Deſpréaux* a dit :

Mais ſitôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable comédie, avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Put plus eſt un peu rude à l'oreille ; mais *Boileau* avait raiſon.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une ſeule pièce ſupportable juſqu'au Joueur, du tréſorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697 ; et il faut avouer qu'il n'y a eu que lui ſeul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La ſeule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le Glorieux de *Deſtouches*, dans laquelle tous les perſonnages ont été généralement applaudis, excepté malheureuſement celui du Glorieux, qui eſt le ſujet de la pièce.

Rien n'était ſi difficile que de faire rire les honnêtes gens ; on ſe réduiſit enfin à donner des comédies romaneſques qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des eſſais de tragédie bourgeoiſe ; ce fut une eſpèce bâtarde qui, n'étant ni comique ni tragique, manifeſtait l'impuiſſance de faire des tragédies et des comédies. Cette eſpèce cependant avait un mérite, celui d'intéreſſer ; et, dès qu'on intéreſſe, on eſt sûr du ſuccès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de ſemer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduiſit.

Quelques perſonnes s'amuſaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* :

on en fit une en l'année 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon homme, et marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme et ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par ſon mari, et marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, ſe donnait des airs de ſeigneur; et ſon plus grand air était de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle était un modèle de vertu et de raiſon. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés, ſans ſe plaindre, payait ſes dettes ſecrétement quand il avait joué et perdu ſur ſa parole, et lui feſait tenir de petits préſens très-galans ſous des noms ſuppoſés. Cette conduite rendait notre jeune homme encore plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce, et mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'eſprit, nommée mademoiſelle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéreſſante, et d'un genre tout nouveau pour les Français, en expoſant ſur le théâtre le contraſte d'un jeune homme qui croirait en effet que c'eſt un

ridicule d'aimer ſa femme; et une épouſe reſpectable, qui forcerait enfin ſon mari à l'aimer publiquement. Elle preſſa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refuſée, elle demanda permiſſion de donner ce ſujet à M. de *la Chauſſée*, jeune homme qui feſait fort bien des vers, et qui avait de la correction dans le ſtyle. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode.*

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* et de *Regnard;* elle reſſemblait à un homme un peu peſant qui danſe avec plus de juſteſſe que de grâce. L'auteur voulut mêler la plaiſanterie aux beaux ſentimens; il introduiſit deux marquis, qu'il crut comiques, et qui ne furent que forcés et inſipides. L'un dit à l'autre:

Si la même maîtreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embarras de choiſir la rendra plus perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut prendre pitié du ſexe.

Ce n'eſt pas ainſi que *Molière* fait parler ſes perſonnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y ſubſtitua le pathétique; on diſait que c'était par bon goût, mais c'était par ſtérilité.

Ce n'eſt pas que deux ou trois ſcènes pathétiques ne puiſſent faire un très-bon effet. Il

y en a des exemples dans *Térence ;* il y en a dans *Molière :* mais il faut après cela revenir à la peinture naïve et plaiſante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre eſt plus aiſé ; mais cette facilité même le dégrade : en un mot, les Français ne ſurent plus rire.

Quand la comédie fut ainſi défigurée, la tragédie le fut auſſi : on donna des pièces barbares, et le théâtre tomba ; mais il peut ſe relever.

De l'opéra.

C'EST à deux cardinaux que la tragédie et l'opéra doivent leur établiſſement en France : car ce fut ſous *Richelieu* que *Corneille* fit ſon apprentiſſage, parmi les cinq auteurs que ce miniſtre feſait travailler, comme des commis, aux drames dont il formait le plan, et où il gliſſait ſouvent nombre de très-mauvais vers de ſa façon : et ce fut lui encore qui, ayant perſécuté le Cid, eut le bonheur d'inſpirer à *Corneille* ce noble dépit et cette généreuſe opiniâtreté qui lui fit compoſer les admirables ſcènes des Horaces et de Cinna.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le miniſtre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de muſiciens italiens, des décorateurs, et un orcheſtre; on repréſenta au louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens et en muſique : ce ſpectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien ; preſque perſonne ne ſavait la muſique, et tout le monde haïſſait le cardinal : cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut ſifflée ; et bientôt après, les plaiſans de ce temps-là firent *le grand ballet et le branle de la fuite de Mazarin, danſé ſur le théâtre de la France par lui-même et par ſes adhérens.* Voilà toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du ſeizième ſiècle, et dans ces ballets il y avait toujours eu quelque muſique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guère autre choſe qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'*Acheloüs*, les ſirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe;* mais c'étaient d'étranges ſirènes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien; et lorſqu'il fut tout-puiſſant, il fit revenir ſes muſiciens italiens, qui chantèrent *le Nozze di Peleo e di Tetide* en trois actes, en 1654. *Louis XIV*

y danſa ; la nation fut charmée de voir ſon roi, jeune , d'une taille majeſtueuſe , et d'une figure auſſi aimable que noble , danſer dans ſa capitale après en avoir été chaſſé ; mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la ſeconde fois.

Mazarin perſiſta ; il fit venir en 1660 le *Signor Cavalli*, qui donna dans la grande galerie du louvre l'opéra de Xerxès , en cinq actes ; les Français bâillèrent plus que jamais , et ſe crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin* , qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules , et à preſque autant de chanſons qu'on en avait fait contre lui pendant ſa vie.

Cependant les Français voulaient auſſi , dès ce temps-là même , avoir un opéra dans leur langue , quoiqu'il n'y eût pas un ſeul homme dans le pays qui sût faire un trio , ou jouer paſſablement du violon ; et dès l'année 1659 un abbé *Perrin*, qui croyait faire des vers , et un *Cambert* , intendant de douze violons de la reine-mère , qu'on appelait *la muſique de France* , firent chanter dans le village d'Iſſi une paſtorale qui , en fait d'ennui , l'emportait ſur les *Hercole amante* , et ſur les *Nozze di Peleo.*

En 1669 le même abbé *Perrin* et le même *Cambert* s'aſſocièrent avec un marquis de *Sourdiac* , grand machiniſte , qui n'était pas

abſolument fou, mais dont la raiſon était très-particulière, et qui ſe ruina dans cette entrepriſe. Les commencemens en parurent heureux ; on joua d'abord Pomone, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes et d'artichauts.

On repréſenta enſuite les Peines et les plaiſirs de l'amour ; et enfin *Lulli*, violon de *Mademoiſelle*, devenu ſurintendant de la muſique du roi, s'empara du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable ſe conſola dans Paris à faire des élégies et des ſonnets, et même à traduire l'Enéide de *Virgile* en vers qu'il diſait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Enéide :

Arduus effractoque illiſit in oſſa cerebro,
Sternitur, exanimiſque tremens procumbit humi bos.
Dans ſes os fracaſſés enfonce ſon éteuf,
Et tout tremblant et mort en bas tombe le bœuf.

On trouve ſon nom ſouvent dans les ſatires de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut ſe moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres, ſe croient des génies, et font les importans.

Pour *Cambert*, il quitta la France de dépit, et alla faire exécuter ſa déteſtable muſique chez les Anglais, qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monſieur de Lulli*, s'aſſocia très-habilement avec *Quinault*, dont il ſentait tout le mérite, et qu'on n'appela jamais *monſieur de Quinault*. Il donna dans ſon jeu de paume de Belair, en 1672, les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, compoſées par ce poëte aimable : mais ni les vers, ni la muſique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaiſſeurs ſeulement eſtimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi,
Nec quiſquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Perſarum vigui rege beatior.

. . . .

Cette ode en effet eſt très-gracieuſement rendue en français ; mais la muſique en eſt un peu languiſſante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainſi que dans Cadmus et dans Alceſte. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, et les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaiſſer juſqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

. . . .

Ah ! vraiment , petite mignonne ,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.
. . . .
Mes pauvres compagnons , hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.
. . . .
Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'Alceſte et de Cadmus , *Quinault* ſut inſérer des morceaux admirables de poëſie. *Lulli* ſut un peu les rendre en accommodant ſon génie à celui de la langue françaiſe ; et comme il était d'ailleurs très-plaiſant , très-débauché , adroit , intéreſſé, bon courtiſan , et par conſéquent aimé des grands , et que *Quinault* n'était que doux et modeſte , il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était ſon garçon poëte , qu'il dirigeait , et qui ſans lui ne ſerait connu que par les ſatires de *Boileau*. *Quinault* , avec tout ſon mérite, reſta donc en proie aux injures de *Boileau* , et à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'eſt plus beau , ni même plus ſublime que ce chœur des ſuivans de *Pluton* dans Alceſte.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître

Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre ;
Qui cherche à vivre,
Cherche à ſouffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout eſt ſans armes
Contre la mort.
. . . .
Eſt-on ſage
De fuir ce paſſage ?
C'eſt un orage
Qui mène au port.

Le diſcours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du ſujet.

Si c'eſt te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'Atis, les beautés, ou nobles, ou délicates, ou naïves, répandues dans les pièces ſuivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, et ne firent qu'augmenter celle de *Lulli*, qui fut regardé comme le dieu de la muſique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il ſentit de

bonne heure que la langue françaiſe étant la ſeule qui eût l'avantage des rimes féminines et maſculines, il fallait la déclamer en muſique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le ſeul récitatif qui convînt à la nation, et ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidellement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma ; c'était *Quinault* qui ſouvent les exerçait, et leur donnait l'eſprit du rôle et l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Etaient des lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le ſont : cela eſt ſi vrai qu'à peine, depuis le temps de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'opéra cinq ou ſix ſcènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Veniſe. Il fallait, pour ces petits airs, des chanſonnettes d'amour auſſi molles que les notes. *Lulli* compoſait d'abord les airs de tous ces divertiſſemens ; le poëte y aſſujettiſſait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être inſipide ; mais les morceaux vraiment poëtiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux

communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières et plus harmonieuſes que ce couplet de l'opéra de Proſerpine ?

Les ſuperbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux ;
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante ;
Jupiter eſt victorieux ;
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Broſſette* a beau dire ; l'ode ſur la priſe de Namur, *avec ſes monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, eſt auſſi mauvaiſe que ces vers de *Quinault* ſont bien faits. Le ſévère auteur de l'Art poëtique, ſi ſupérieur dans ſon ſeul genre, devait être plus juſte envers un homme ſupérieur auſſi dans le ſien ; homme d'ailleurs aimable dans la ſociété, homme qui n'offenſa jamais perſonne, et qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatrième acte de Roland, et toute la tragédie d'Armide furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte; et le récitatif du muſicien ſembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioſte* et pour *le Taſſe*, dont ces deux opéra ſont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

Il faut ſavoir que cette mélodie était alors à peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Cariſſimi* qui ſont préciſément dans ce goût. Telle eſt cette eſpèce de cantate latine qui fut, ſi je ne me trompe, compoſée par le cardinal *Delphini*.

Sunt breves mundi roſæ,
Sunt fugitivæ flores;
Frondes veluti annoſæ,
Sunt labiles honores.
Velociſſimo curſu
Fluunt anni;
Sicut celeres venti,
Sicut ſagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant, evaneſcunt.
Nil durat æternum ſub cœlo.
Rapit omnia rigida ſors;
Implacabili, funeſto telo

Ferit omnia livida Mors.
Eſt ſola in cœlo quies ,
Jucunditas ſincera ,
Voluptas pura ,
Et ſine nube dies , &c.

Beaumaviel chantait ſouvent ce motet, et je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard ;* rien ne me ſemblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli.* Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, et aujourd'hui il ne faut que des chanteurs ; le vrai récitatif eſt une déclamation notée, mais on ne note pas l'action et le ſentiment.

Si une actrice en graſſeyant un peu, en adouciſſant ſa voix, en minaudant, chantait :

Ah ! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.
Ah ! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli ;* et elle pourrait, en feſant ralentir un peu la meſure, chanter ſur les mêmes notes :

Ah ! je les vois, je vois vos yeux aimables,
Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèſe a exprimé dans une muſique imitatrice ces beaux vers de l'Artaſerſe de *Metaſtaſio :*

Va ſolcando un mar crudele
Senſa vele,

Senſa ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar; &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoſes de me chanter ce fameux air de *Pergolèſe.* Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *creſce il vento;* je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyrs.

Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expreſſion*, qui eſt d'un aſſez mauvais auteur de quelques opéra et de quelques comédies, on lit ces étranges paroles : „ En général la muſique „ vocale de *Lulli* n'eſt autre, on le répète, „ que le pur récitatif, et n'a par elle-même „ aucune expreſſion du ſentiment que les „ paroles de *Quinault* ont peint. Ce fait eſt ſi „ certain que, ſur le même chant qu'on a ſi long-„ temps cru pein de la plus forte expreſſion, „ on n'a qu'à mettre des paroles qui forment un „ ſens tout-à-fait contraire, et ce chant pourra „ être appliqué à ces nouvelles paroles auſſi „ bien, pour le moins, qu'aux anciennes. Sans „ parler ici du premier chœur du prologue „ d'Amadis, où *Lulli* a exprimé *éveillons-nous*

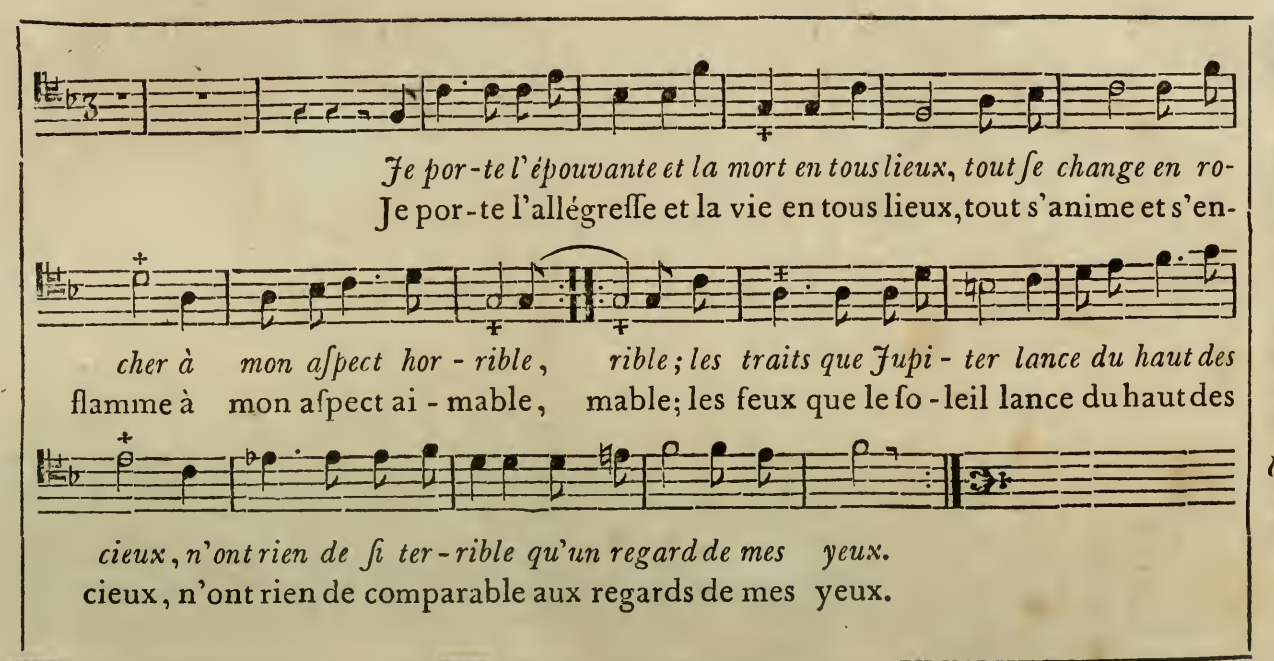
„ comme

„ comme il aurait fallu exprimer *endormons-* „ *nous*, on va prendre pour exemple et pour „ preuve un de ſes morceaux de la plus grande „ réputation.

„ Qu'on liſe d'abord les vers admirables que „ *Quinault* met dans la bouche de la cruelle, „ de la barbare *Méduſe* :

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
Tout ſe change en rocher à mon aſpect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de ſi terrible
Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'eſt perſonne qui ne ſente qu'un „ chant qui ſerait l'expreſſion véritable de ces „ paroles, ne ſaurait ſervir pour d'autres qui „ préſenteraient un ſens abſolument contraire; „ or le chant que *Lulli* met dans la bouche de „ l'horrible *Méduſe*, dans ce morceau et dans „ tout cet acte, eſt ſi agréable, par conſé- „ quent ſi peu convenable au ſujet, *ſi* fort en „ contre-ſens, qu'il irait très-bien pour „ exprimer le portrait que l'amour triom- „ phant ferait de lui-même. On ne repréſente „ ici, pour abréger, que la parodie de ces „ cinq vers, avec leur chant. On peut être sûr „ que la parodie, très-aiſée à faire, du reſte de „ la ſcène offrirait par-tout une démonſtration „ auſſi frappante. „


Je por-te l'épouvante et la mort en tous lieux, tout ſe change en ro-
Je por-te l'allégreſſe et la vie en tous lieux, tout s'anime et s'en-
cher à mon aſpect hor - rible, rible; les traits que Jupi - ter lance du haut des
flamme à mon aſpect ai - mable, mable; les feux que le ſo - leil lance du haut des
cieux, n'ont rien de ſi ter - rible qu'un regard de mes yeux.
cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je ſuis sûr du contraire de ce qu'on avance ; j'ai conſulté des oreilles très-exercées, et je ne vois point du tout qu'on puiſſe mettre *l'allégreſſe et la vie* au lieu de *je porte l'épouvante et la mort*, à moins qu'on ne ralentiſſe la meſure, qu'on n'affaibliſſe, et qu'on ne corrompe cette muſique par une expreſſion doucereuſe, et qu'une mauvaiſe actrice ne gâte le chant des muſiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne ſaurait ſubſtituer *endormons-nous*, que par un deſſein formé de tourner tout en ridicule ; je ne puis adopter la ſenſation d'un autre contre ma propre ſenſation.

J'ajoute qu'on avait le ſens commun du temps de *Louis XIV* comme aujourd'hui ; qu'il aurait été impoſſible que toute la nation n'eût pas ſenti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante et la mort* comme *l'allégreſſe et la vie*, et le réveil comme l'aſſoupiſſement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons, dormons tous*, on ſera bientôt convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait. C'eſt bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.

ART POETIQUE.

Le ſavant preſque univerſel, l'homme même de génie, qui joint la philoſophie à l'imagination, dit dans ſon excellent article *Encyclopédie* ces paroles remarquables.... *Si on en excepte ce Perrault, et quelques autres, dont le verſificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite*, &c. (feuillet 636.)

Ce philoſophe rend avec raiſon juſtice à *Claude Perrault*, ſavant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du louvre et d'autres grands monumens; mais il faut auſſi rendre juſtice à *Boileau.* S'il n'avait été qu'un verſificateur, il ſerait à peine connu; il ne ſerait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront paſſer le ſiècle de *Louis XIV* à la poſtérité. Ses dernières ſatires, ſes belles épîtres, et ſurtout ſon Art poëtique, ſont des chefs-d'œuvre de raiſon autant que de poëſie, *ſapere eſt principium et fons.* L'art du verſificateur eſt, à la vérité, d'une difficulté prodigieuſe, ſurtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il eſt rare d'éviter la monotonie, où il faut abſolument rimer, où les rimes agréables et nobles ſont en trop petit nombre; où un

mot hors de ſa place, une ſyllabe dure gâte une penſée heureuſe. C'eſt danſer ſur la corde avec des entraves; mais le plus grand ſuccès dans cette partie de l'art n'eſt rien s'il eſt ſeul.

L'Art poëtique de *Boileau* eſt admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choſes vraies et utiles, parce qu'il donne toujours le précepte et l'exemple, parce qu'il eſt varié, parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. . . . Sait d'une voix légère
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Ce qui prouve ſon mérite chez tous les gens de goût, c'eſt qu'on ſait ſes vers par cœur; et ce qui doit plaire aux philoſophes, c'eſt qu'il a preſque toujours raiſon.

Puiſque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes ſur les anciens, on oſerait préſumer ici que l'Art poëtique de *Boileau* eſt ſupérieur à celui d'*Horace*. La méthode eſt certainement une beauté dans un poëme didactique; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en feſons pas un reproche, puiſque ſon poëme eſt une épître familière aux *Piſons*, et non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques*; mais c'eſt un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philoſophes doivent lui tenir compte.

L'Art poëtique latin ne paraît pas à beaucoup près ſi travaillé que le français. *Horace* y parle preſque toujours ſur le ton libre et familier de ſes autres épîtres. C'eſt une extrême juſteſſe dans l'eſprit, c'eſt un goût fin, ce ſont des vers heureux et pleins de ſel, mais ſouvent ſans liaiſon, quelquefois deſtitués d'harmonie ; ce n'eſt pas l'élégance et la correction de *Virgile.* L'ouvrage eſt très-bon ; celui de *Boileau* paraît encore meilleur ; et ſi vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite ſupérieur de traiter les paſſions et de ſurmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poëtique de *Deſpréaux* eſt ſans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue françaiſe.

Il ferait triſte que les philoſophes fuſſent les ennemis de la poëſie. Il faut que la littérature ſoit comme la maiſon de *Mécène* ..... *eſt locus unicuique ſuus.*

L'auteur des *Lettres perſanes*, ſi aiſées à faire, et parmi leſquelles il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles ; cet auteur, dis-je, très-recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination et ſouvent du ſtyle, s'en dédommage en diſant que *l'on verſe le mépris ſur la poëſie à pleines mains, et que la poëſie lyrique eſt une harmonieuſe*

extravagance, &c. Et c'eſt ainſi qu'on cherche ſouvent à rabaiſſer les talens auxquels on ne ſaurait atteindre : Nous ne pouvons y parvenir, dit *Montaigne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montaigne*, le devancier et le maître de *Monteſquieu* en imagination et en philoſophie, penſait ſur la poëſie bien différemment.

Si *Monteſquieu* avait eu autant de juſtice que d'eſprit, il aurait ſenti malgré lui que pluſieurs de nos belles odes et de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaiſanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du Siamois de *Dufréni*, et que les détails de ce qui ſe paſſe dans le ſérail d'*Usbeck* à Iſpahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injuſtices trop fréquentes, à l'article CRITIQUE.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(*Article dédié au roi de Pruſſe.*)

SIRE,

LA petite ſociété d'amateurs dont une partie travaille à ces rapſodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majeſté de l'art de la guerre. C'eſt un art héroïque, ou ſi l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous

vous dirions, ſans être contredits, que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence, dans laquelle vous vous êtes ſignalé en étant l'hiſtorien de votre patrie, et le ſeul hiſtorien brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poëſie, qui a fait vos amuſemens et votre gloire quand vous avez bien voulu compoſer des vers français ; la muſique, où vous avez réuſſi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Auletès* eût jamais oſé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Enſuite viennent les arts où l'eſprit et la main ſont preſque également néceſſaires, comme la ſculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du deſſin, et ſurtout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaiſſez, Sire, les quatre ſiècles des arts ; preſque tout naquit en France, et ſe perfectionna ſous *Louis XIV ;* enſuite pluſieurs de ces mêmes arts, exilés de France, allèrent embellir et enrichir le reſte de l'Europe, au temps fatal de la deſtruction du célèbre édit de *Henri IV*, énoncé *irrévocable*, et ſi facilement révoqué. Ainſi le plus grand mal que *Louis XIV* put ſe faire à lui-même, fit le bien des autres princes contre ſon intention ;

et

et ce que vous en avez dit dans votre hiſtoire du Brandebourg, en eſt une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le banniſſement de ſix à ſept cents mille citoyens utiles, par ſon irruption dans la Hollande, dont il fut bientôt obligé de ſortir, *par ſa grandeur qui l'attachait au rivage* (a), tandis que ſes troupes paſſaient le Rhin à la nage, ſi on n'avait pour monumens de ſa gloire que les prologues de ſes opéra, ſuivis de la bataille d'Hochſtet, ſa perſonne et ſon règne figureraient mal dans la poſtérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par ſon goût et par ſa munificence, ſes bienfaits répandus avec profuſion ſur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naiſſant à ſa voix dans ſon royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables conſtruits, les deux mers unies par des travaux immenſes, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec reſpect *Louis XIV* et ſon ſiècle.

Ce ſont ſurtout ces grands hommes uniques en tout genre, que la nature produiſit alors à la fois, qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le ſiècle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en rejaillit ſur lui.

(a) *Boileau, Paſſage du Rhin.*

L'émulation des arts a changé la face de la terre, du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'eſt preſque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établiſſemens utiles et glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévaſté trois empires et vingt royaumes : mais une ſeule ville de l'ancienne Gréce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans enſemble.

Voyez ce qui s'eſt fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du ſiècle où nous ſommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils ſont anéantis dans la patrie d'*Orphée*, de *Linus* et d'*Homère*.

La ſtatue que l'impératrice de Ruſſie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit : J'attends celle de *Catherine*. Mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.

Tous les philoſophes crurent la matière éternelle; mais les arts paraiſſent nouveaux. Il n'y a pas juſqu'à l'art de faire du pain qui

ne ſoit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie ; et ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité ſemble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il eſt, ou ſuppoſe de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus néceſſaires. Je ſuppoſe qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des ſauterelles, des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monoëmugi, les Noſſeguais, les Maracates ; qu'ils aient traverſé l'Abyſſinie, la Nubie, l'Egypte, la Syrie, l'Aſie mineure, toute notre Europe ; qu'ils aient tout renverſé, tout ſaccagé, il reſtera toujours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques charpentiers ; les arts néceſſaires ſubſiſteront ; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'eſt ce qu'on vit à la chute de l'empire romain ; l'art de l'écriture même devint très-rare ; preſque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-temps après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car ſuppoſons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement juſqu'à l'art d'écrire et

de faire le pain ; ſuppoſons encore plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre et du papier ; le pays qui a pu ſubſiſter dix ans ſans manger de pain et ſans écrire ſes penſées, aurait pu paſſer un ſiècle, et cent mille ſiècles ſans ces ſecours.

Il eſt très-clair que l'homme et les autres animaux peuvent très-bien ſubſiſter ſans boulangers, ſans romanciers et ſans théologiens, témoin toute l'Amérique, témoin les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait *Epicure*, l'un de nos prédéceſſeurs en rêveries, qui ſuppoſait que par haſard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* diſait : *Se il mondo non è eterno, per tutti ſanti è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux arts.

Ceux qui manient le plomb et le mercure ſont ſujets à des coliques dangereuſes, et à des tremblemens de nerfs très-fâcheux. Ceux qui ſe ſervent de plumes et d'encre, ſont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement ſecouer : cette vermine eſt celle de quelques ex-jéſuites qui ſont des libelles. Vous ne connaiſſez pas, Sire, cette race d'animaux ; elle

eſt chaſſée de vos Etats, auſſi-bien que de ceux de l'impératrice de Ruſſie, du roi de Suède, et du roi de Danemarck, mes autres protecteurs. L'ex-jéſuite *Paulian* et l'ex-jéſuite *Nonotte*, qui cultivent comme moi les beaux-arts, ne ceſſent de me perſécuter juſqu'au mont Crapak; ils m'accablent ſous le poids de leur crédit, et ſous celui de leur génie, qui eſt encore plus peſant. Si votre majeſté ne daigne pas me ſecourir contre ces grands hommes, je ſuis anéanti.

ASMODÉE.

AUCUN homme verſé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perſes et les Chaldéens, pendant la captivité. C'eſt là qu'ils apprirent, ſelon dom *Calmet*, qu'il y a ſept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils apprirent auſſi les noms des diables. Celui que nous nommons *Aſmodée* s'appelait *Hashmodaï* ou *Chammadaï*. „ On ſait, dit *Calmet* (*a*), qu'il y a des „ diables de pluſieurs ſortes ; les uns ſont „ princes et maîtres démons, les autres ſubalternes et ſujets. „

Comment cet *Hashmodaï* était-il aſſez puiſſant pour tordre le cou à ſept jeunes gens qui

(*a*) Dom *Calmet*, Diſſertation ſur *Tobie*, page 205.

épousèrent successivement la belle *Sara*, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, et voilà le mauvais principe, cet *Hashmodaï* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfesant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs? c'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadaï*, était juif aussi; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve;* qu'il aimait passionnément les femmes; que tantôt il les trompait, et tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour et de jalousie.

En effet le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara : oti daimonion philei autein.* C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, et les fées pour nos garçons. L'Ecriture même, se proportionnant à notre faiblesse, et daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, *que les enfans de* DIEU (*b*) *voyant que les filles des*

(*b*) Genèse, chap. VI.

hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raifon plus digne de fon miniftère, et plus capable d'éclairer celui dont il eft le guide. Il lui dit que les fept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Afmodée*, que parce qu'ils l'avaient époufée uniquement pour leur plaifir, comme des chevaux et des mulets. *Il faut*, dit-il (*c*), *garder la continence avec elle pendant trois jours, et prier* DIEU *tous deux enfemble.*

Il femble qu'avec une telle inftruction on n'ait plus befoin d'aucun autre fecours pour chaffer *Afmodée*; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poiffon grillé fur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce fecret infaillible pour chaffer le diable du corps des filles? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chaffer les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poiffon fur le gril? Pourquoi ne fe fervit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Broffier*, des religieufes de Loudun, des maîtreffes d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* et du frère *Girard*, et de mille autres poffédées dans le temps qu'il y avait des poffédés?

(*c*) Chap. VI, v. 16, 17 et 18.

Les Grecs et les Romains, qui connaiſſaient tant de philtres pour ſe faire aimer, en avaient auſſi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus caſtus* a été fort renommé; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuſes ſur leſquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'*Apollon* ſe plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de ſimple qui guérît de l'amour.

Hei mihi! quòd nullis amor eſt medicabilis herbis. (*d*)
D'un incurable amour remèdes impuiſſans.

On ſe ſervait de fumée de ſoufre; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette eſt inutile.

Nec fugiat vivo ſulphure victus amor. (*e*)
Le ſoufre, croyez-moi, ne chaſſe point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poiſſon fut plus efficace contre *Aſmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en eſt fort en peine, et ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir ſur un pur eſprit. Mais il pouvait ſe raſſurer en ſe ſouvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges et aux démons.

(*d*) *Ov. Met.* liv. I. (*e*) *De rem. amor.* liv. I.

C'étaient des corps très-déliés, des corps auſſi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poiſſon rôti. Ces corps reſſemblaient à une fumée ; et la fumée d'un poiſſon grillé agiſſait ſur eux par ſympathie.

Non-ſeulement *Aſmodée* s'enfuit, mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il eſt encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu, et lui a parlé. On coupe ce ſerpent par morceaux, et ſur le champ tous les tronçons ſe rejoignent : il n'y paraît pas. Dom *Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas ;* il faut bien que je le cite auſſi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

ASPHALTE.

Lac Aſphaltide, Sodome.

MOT chaldéen qui ſignifie une eſpèce de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arroſe l'Euphrate ; nos climats en produiſent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suiſſe ; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a

été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des baſſins d'eau, en le mêlant avec de la poix réſine : peut-être un jour en fera-t-on un uſage plus utile.

Le véritable aſphalte eſt celui qu'on tirait des environs de Babylone, et avec lequel on prétend que le feu grégeois fut compoſé.

Pluſieurs lacs ſont remplis d'aſphalte ou d'un bitume qui lui reſſemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le déſert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris juſqu'à l'entrée du Delta ; et il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Aſphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-temps renommé pour ſon bitume ; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'uſage ; ſoit que la mine qui eſt ſous les eaux ait diminué, ſoit que la qualité s'en ſoit altérée, ou bien qu'il ſoit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuſes, et même de groſſes maſſes qui ſurnagent ; on les ramaſſe, on les mêle, et on les vend pour du baume de la Mecque. Il eſt peut-être auſſi bon ; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures ſont auſſi efficaces les uns que les autres, c'eſt-à-dire, ne ſont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume

pour fournir du ſang et de la lymphe, et pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque, de Judée et du Pérou, ne ſervent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la bleſſure, et non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Joſephe, qui était du pays, dit (*a*) que de ſon temps le lac de Sodome n'avait aucun poiſſon, et que l'eau en était ſi légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *ſi peſante*, au lieu de *ſi légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il ſe peut, après tout, qu'une eau dormante imprégnée de ſels et de matières compactes, étant alors plus peſante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de ſurnager. L'erreur de *Joſephe* conſiſte à donner une cauſe très-fauſſe d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

Quant à la diſette de poiſſons, elle eſt

(*a*) Liv. IV, chap XXVII.

(1) Depuis l'impreſſion de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Aſphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la mer qu'en ce qu'elle eſt plus peſante, et qu'elle contient les mêmes ſels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce, ou même au fond de la mer, pourraient y nager; et c'en était aſſez pour faire crier au miracle un peuple auſſi ſuperſtitieux qu'ignorant.

croyable. L'aſphalte ne paraît pas propre à les nourrir ; cependant il eſt vraiſemblable que tout n'eſt pas aſphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, et qui, en recevant à ſa ſource les eaux du Jourdain, doit recevoir auſſi les poiſſons de cette rivière ; mais peut-être auſſi le Jourdain n'en fournit pas, et peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac ſupérieur de Tibériade.

Joſephe ajoute que les arbres qui croiſſent ſur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en pouſſière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'eſt pas ſi probable, et pourrait faire croire que *Joſephe* n'a pas été ſur le lieu même, ou qu'il a exagéré ſuivant ſa coutume et celle de ſes compatriotes. Rien ne ſemble devoir produire de plus beaux et de meilleurs fruits qu'un terrain ſulfureux et ſalé, tel que celui de Naples, de Catane et de Sodome.

La ſainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La phyſique en cette occaſion rend témoignage à l'ancien Teſtament, quoiqu'il n'ait pas beſoin d'elle, et qu'ils ne ſoient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus conſidérables que Sodome et Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant néceſſairement ſon embouchure dans ce lac ſans iſſue, cette mer Morte, ſemblable à la mer Caſpienne, doit avoir exiſté tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où eſt ce lac de Sodome. Auſſi l'Ecriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac; elle dit tout le contraire: DIEU *fit pleuvoir du ſoufre et du feu venant du ciel; et Abraham ſe levant matin regarda Sodome et Gomorrhe, et toute la terre d'alentour; et il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaiſe.* (*b*)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboïn, Adama et Segor, fuſſent ſituées ſur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un déſert auſſi inhabitable qu'il l'eſt aujourd'hui, et où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes aſſez opulentes pour être plongées dans les délices, et même dans des plaiſirs infames, qui ſont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richeſſe; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront: Comment cinq villes pouvaient-elles ſubſiſter à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant

(*b*) Genèſe, chap. XIX.

leur ruine? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était aſphalte avant l'embraſement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle (*c*), *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois; et les rois de Sodome et de Gomorrhe prirent la fuite, et tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Iſaïe* et *Jérémie* diſent (*d*) que Sodome et Gomorrhe ne ſeront jamais rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome et de Gomorrhe ſur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Hiſtoire des conciles* des évêques de Sodome et de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans? tous les puits ſont ſaumâtres; on trouve l'aſphalte et un ſel corroſif, dès qu'on creuſe la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, et qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaiſe eau; que Sodome et Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, et qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le

(*c*) Genèſe, chap. XIV, v. 10.
(*d*) *Iſaïe*, chap. XIII. *Jérémie*, chap. L.

diocèſe conſiſtait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'aſphalte, et en feſaient un commerce utile.

Ce déſert aride et brûlant, qui s'étend de Segor juſqu'au territoire de Jéruſalem, produit du baume et des aromates, par la même raiſon qu'il fournit du naphte, du ſel corroſif et du ſoufre.

On prétend que les pétrifications ſe font dans ce déſert avec une rapidité ſurprenante. C'eſt ce qui rend très-plauſible, ſelon quelques phyſiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il eſt dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en ſtatue de ſel*; ce n'eſt donc pas une pétrification naturelle, opérée par l'aſphalte et le ſel; c'eſt un miracle évident. *Flavien Joſephe* dit (*e*) qu'il a vu cette ſtatue. S[t] *Juſtin* et S[t] *Irénée* en parlent comme d'un prodige qui ſubſiſtait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il eſt très-naturel que quelques juifs ſe fuſſent amuſés à tailler un monceau d'aſphalte en une figure groſſière; et on aura dit: c'eſt la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'aſphalte très-bien faites qui pourront long-temps ſubſiſter. Mais il faut avouer

(*e*) Antiq. liv. I, chap. II.

que St *Irénée* va un peu loin quand il dit (*f*): La femme de *Loth* reſta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en ſtatue de ſel permanente, et montrant par ſes parties naturelles les effets ordinaires: *Uxor remanſit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, ſed ſtatua ſalis ſemper manens, et per naturalia ea quæ ſunt conſuetudinis hominis oſtendens.*

St *Irénée* ne ſemble pas s'exprimer avec toute la juſteſſe d'un bon naturaliſte, en diſant: La femme de *Loth* n'eſt plus de la chair corruptible, mais elle a ſes règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement:

Dicitur et vivens alio ſub corpore ſexus
Mirificè ſolito diſpungere ſanguine menſes.

C'eſt ce qu'un poëte du temps de *Henri II* a traduit ainſi dans ſon ſtyle gaulois:

La femme à Loth, quoique ſel devenue,
Eſt femme encor; car elle a ſa menſtrue.

Les pays des aromates furent auſſi le pays des fables. C'eſt vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'eſt dans ces déſerts, que les anciens mythologiſtes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une ſtatue, s'enfuit après avoir couché

(*e*) Liv. IV, chap. II.

avec

avec ſon père, comme les filles de *Loth* avec le leur, et qu'elle fut métamorphoſée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologiſtes aſſurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuſe ; et cette opinion eſt auſſi ſoutenable que l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, aucun de nos voyageurs ne s'eſt encore aviſé d'examiner le terrain de Sodome, ſon aſphalte, ſon ſel, ſes arbres et leurs fruits ; de peſer l'eau du lac, de l'analyſer, de voir ſi les matières ſpécifiquement plus peſantes que l'eau ordinaire y ſurnagent, et de nous rendre un compte fidelle de l'hiſtoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jéruſalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce déſert eſt devenu infeſté par des arabes vagabonds qui courent juſqu'à Damas, qui ſe retirent dans les cavernes des montagnes, et que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainſi les curieux ſont fort peu inſtruits de tout ce qui concerne le lac Aſphaltide.

Il eſt bien triſte pour les doctes que parmi tous les ſodomites que nous avons, il ne s'en ſoit pas trouvé un ſeul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

ASSASSIN, ASSASSINAT.

SECTION PREMIERE.

NOM corrompu du mot *Ehiſſeſſin*. Rien n'eſt plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue abſolument étrangère, et de tromper enſuite leurs compatriotes en ſe trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche, et de plume en plume : il faut des ſiècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croiſades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands éliſaient un chef qu'ils nommaient *chik elchaſſiſſin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, ſignifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *ſeigneur* vient de *ſenior* vieillard, et que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez preſque tous les peuples. Enſuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *ſeigneur*, de *comte*,

a été donné à des enfans ; et les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monſieur le comte*, c'eſt-à-dire *monſieur le vieux*.

Les croiſés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne*, et s'imaginèrent que c'était un très-grand prince, parce qu'il avait fait tuer et voler ſur le grand chemin un comte de *Montferrat*, et quelques autres ſeigneurs croiſés. On nomma ces peuples *les aſſaſſins*, et leur chik *le roi du vaſte pays des aſſaſſins*. Ce vaſte pays contient cinq à ſix lieues de long ſur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, ſemé de rochers, comme l'eſt preſque toute la Paleſtine, mais entrecoupé de prairies aſſez agréables, et qui nourriſſent de nombreux troupeaux, comme l'atteſtent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces aſſaſſins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puiſqu'il y avait alors un ſoudan de Damas qui était très-puiſſant.

Nos romanciers de ces temps-là, auſſi chimériques que les croiſés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des aſſaſſins, en 1236, craignant que le roi de France *Louis IX*, dont il n'avait jamais entendu parler, ne ſe mît à la tête d'une croiſade, et ne vînt lui ravir ſes Etats, envoya deux grands ſeigneurs de ſa

cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris, pour aſſaſſiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux et aimable, il envoya en pleine mer deux autres ſeigneurs pour contremander l'aſſaſſinat: je dis en pleine mer, car ces deux émirs envoyés pour tuer *Louis*, et les deux autres pour lui ſauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croiſés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entrepriſe. Il fallait que les deux premiers euſſent trouvé un vaiſſeau de croiſés tout prêt pour les tranſporter amicalement, et les deux autres encore un autre vaiſſeau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres, quoique *Joinville*, contemporain, qui alla ſur les lieux, n'en diſe mot.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Le jéſuite *Maimbourg*, le jéſuite *Daniel*, vingt autres jéſuites, *Mézeray*, quoiqu'il ne ſoit pas jéſuite, répètent cette abſurdité. L'abbé *Velli*, dans ſon Hiſtoire de France, la redit avec complaiſance, le tout ſans aucune diſcuſſion, ſans aucun examen, et ſur la foi d'un *Guillaume de Nangis*, qui écrivait environ ſoixante ans après cette belle aventure, dans un temps où

l'on ne compilait l'hiſtoire que ſur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choſes vraies et utiles, l'immenſité de nos livres d'hiſtoire ſe réduirait à bien peu de choſe; mais on ſaurait plus et mieux.

On a pendant ſix cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ſes jeunes élus dans ſes jardins délicieux, leur feſait accroire qu'ils étaient en paradis, et les envoyait enſuite aſſaſſiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau;
Craint n'était-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſéda, ni pour aucun monceau
D'or et d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimait des choſes
Qui de maints faits courageux étaient cauſes.
Il choiſiſſait entre eux les plus hardis,
Et leur feſait donner du paradis
Un avant-goût à leurs ſens perceptible,
(Du paradis de ſon légiſlateur.)
Rien n'en a dit ce prophete menteur
Qui ne devînt très-croyable et ſenſible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on?

On les fesait boire tous de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient sens et raison.
En cet état, privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés, et beaux par excellence;
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui, leur boisson cuvée,
S'émerveillaient de voir cette couvée,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des oiseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les fesait aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivait-il? ils croyaient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,

Sans redouter la mort ni les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occaſion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à ſa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'était empire
Plus redouté que le ſien ici-bas.

Tout cela eſt fort bon dans un conte de *la Fontaine*, aux vers faibles près; et il y a cent anecdotes hiſtoriques qui n'auraient été bonnes que là.

SECTION II.

L'ASSASSINAT étant, après l'empoiſonnement, le crime le plus lâche et le plus puniſſable, il n'eſt pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raiſon ſingulière n'a pas toujours été d'accord avec la raiſon des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il ſe donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'hiſtoire de ſon pays; il eſt bien éloigné de lui inſpirer l'amour

de ſon roi et de ſa patrie, il ſe borne à en faire un garçon menuiſier. Il veut que ce gentilhomme menuiſier, quand il a reçu un démenti ou un ſoufflet, au lieu de les rendre et de ſe battre, *aſſaſſine prudemment ſon homme.* Il eſt vrai que *Molière*, en plaiſantant dans l'Amour peintre, dit qu'*aſſaſſiner eſt le plus sûr;* mais l'auteur du roman prétend que c'eſt le plus raiſonnable et le plus honnête. Il le dit très-ſérieuſement; et dans l'immenſité de ſes paradoxes, c'eſt une des trois ou quatre choſes qu'il ait dites le premier. Le même eſprit de ſageſſe et de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit ſouvent accompagner ſon diſciple dans un lieu de proſtitution (*a*), le fait décider que ce diſciple doit être un aſſaſſin. Ainſi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, conſiſte à manier le rabot, et à mériter le grand remède et la corde.

Nous doutons que les pères de famille s'empreſſent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous ſemble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans Télémaque: mais auſſi il faut avouer que notre ſiècle s'eſt écarté en tout du grand ſiècle de *Louis XIV*.

Heureuſement vous ne trouverez point dans

(*a*) *Emile*, tome III, page 261.

le

le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs inſenſées. On y voit ſouvent une philoſophie qui ſemble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce et extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philoſophie*, et que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

ASSEMBLÉE.

TERME général qui convient également au profane, au ſacré, à la politique, à la ſociété, au jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occaſions où il ſe trouve pluſieurs perſonnes enſemble.

Cette expreſſion prévient toutes les diſputes de mots, et toutes les ſignifications injurieuſes par leſquelles les hommes ſont dans l'habitude de déſigner les ſociétés dont ils ne ſont pas.

L'aſſemblée légale des Athéniens s'appelait *Egliſe*. (*)

Ce mot ayant été conſacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*égliſe* à l'aſſemblée des proteſtans : on diſait *une troupe de huguenots* ; mais la politeſſe banniſſant tout terme odieux, on ſe ſervit du mot *aſſemblée*, qui ne choque perſonne.

(*) Voyez EGLISE.

En Angleterre l'Eglife dominante donne le nom d'affemblée, *Meeting*, aux églifes de tous les non-conformiftes.

Le mot d'*affemblée* eft celui qui convient le mieux, quand plufieurs perfonnes en affez grand nombre font priées de venir perdre leur temps dans une maifon dont on leur fait les honneurs, et dans laquelle on joue, on caufe, on foupe, on danfe, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *affemblée;* c'eft un rendez-vous d'amis; et les amis ne font jamais nombreux.

Les affemblées s'appellent en italien *converfatione ridotto.* Ce mot *ridotto* eft proprement ce que nous entendons par *réduit;* mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute.* On lifait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plufieurs feigneurs de la plus grande confidération étaient venus prendre du chocolat chez la princeffe *Borghèfe*, et qu'il y avait eu *redoute.* On avertiffait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi fuivant chez fon excellence la marquife de *Santa-fior.*

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui fignifient en effet *redoutables*, et d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici;*

on eſt revenu au mot *aſſemblée* qui eſt le ſeul convenable.

On s'eſt quelquefois ſervi de celui de *rendez-vous ;* mais il eſt plus fait pour une petite compagnie, et ſurtout pour deux perſonnes.

ASTROLOGIE.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer ſur de meilleurs fondemens que la magie. Car ſi perſonne n'a vu ni *farfadets*, ni *lémures*, ni *dives*, ni *peris*, ni *démons*, ni *cacodémons*, on a vu ſouvent des prédictions d'aſtrologues réuſſir. Que de deux aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant et ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non ; que l'un annonce la pluie, et l'autre le beau temps ; il eſt bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des aſtrologues, c'eſt que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le ſoleil, qui à l'équinoxe était dans le belier du temps des Argonautes, ſe trouve aujourd'hui dans le taureau ; et les aſtrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maiſon du ſoleil ce qui appartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas

encore une raiſon démonſtrative contre l'aſtrologie. Les maîtres de l'art ſe trompent ; mais il n'eſt pas démontré que l'art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire : Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile ; ſa conſtitution a été faible, et ſa vie malheureuſe et courte ; ce qui eſt le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire, celui-ci eſt né quand la lune eſt dans ſon plein, le ſoleil dans ſa force, le temps ſerein, au lever d'une telle étoile ; ſa conſtitution a été bonne, ſa vie longue et heureuſe. Si ces obſervations avaient été répétées, ſi elles s'étaient trouvées juſtes, l'expérience eût pu, au bout de quelques milliers de ſiècles, former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait penſé, avec quelque vraiſemblance, que les hommes ſont comme les arbres et les légumes, qu'il ne faut planter et ſemer que dans certaines ſaiſons. Il n'eût ſervi de rien contre les aſtrologues de dire : Mon fils eſt né dans un temps heureux, et cependant il eſt mort au berceau ; l'aſtrologue aurait répondu : Il arrive ſouvent que les arbres plantés dans la ſaiſon convenable, périſſent ; je vous ai répondu des aſtres, mais je ne vous ai pas répondu du

vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'aſtrologie n'opère que quand aucune cauſe ne s'oppoſe au bien que les aſtres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réuſſi à décréditer l'aſtrologie en diſant : De deux enfans qui ſont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de ſa paroiſſe ; car on aurait très-bien pu ſe défendre, en feſant voir que le payſan a fait ſa fortune lorſqu'il eſt devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et ſi on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même temps que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les aſtrologues diraient qu'on s'eſt trompé de quelques ſecondes, et qu'il eſt impoſſible, dans les règles, que la même étoile donne la tiare et la potence. Ce n'eſt donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes ſe ſont aperçus à la fin que l'art eſt illuſoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-temps crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui floriſſait aux quinzième et ſeizième ſiècles, et qui travailla long-temps à la réforme du calendrier propoſé au concile de Conſtance, prédit

un déluge univerſel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, et rien n'eſt plus plauſible ; car Saturne, Jupiter et Mars, ſe trouvèrent alors en conjonction dans le ſigne des poiſſons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Aſie et de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent conſternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Pluſieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empreſſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, et qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe muniſſait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouſe, nommé *Auriol*, fit faire ſurtout une grande arche pour lui, ſa famille et ſes amis : on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, et il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus ſec, et jamais les aſtrologues ne furent plus embarraſſés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous ; preſque tous les princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, et un italien nommé *Colonne*, qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent

l'un et l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années (*), de quoi je leur demande humblement pardon.

ASTRONOMIE,

Et encore quelques réflexions ſur l'aſtrologie.

M. *Duval*, qui a été, ſi je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur inſtinct dans ſon enfance lui donna les premières idées d'aſtronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaiſſant vers le couchant, ſemblait toucher aux derniers arbres d'un bois ; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres ; il y courut, et fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours ſuivans la curioſité le força de ſuivre le cours de cet aſtre, et il fut encore plus ſurpris de le voir ſe lever et ſe coucher à des heures différentes.

Les formes diverſes qu'il prenait de ſemaine en ſemaine, ſa diſparition totale durant quelques nuits, augmentèrent ſon attention. Tout

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

ce que pouvait faire un enfant était d'obſerver et d'admirer ; c'était beaucoup ; il n'y en a pas un ſur dix mille qui ait cette curioſité et cette perſévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, ſans autre livre que le ciel, et ſans autre maître que ſes yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de poſition. Mais le brillant de l'étoile de Vénus fixant ſes regards, elle lui parut avoir un cours particulier à peu-près comme la lune ; il l'obſerva toutes les nuits, elle diſparut long-temps à ſes yeux, et il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du ſoir.

La route du ſoleil, qui de mois en mois ſe levait et ſe couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa point ; il marqua les ſolſtices avec deux piquets, ſans ſavoir ce que c'était que les ſolſtices. (1)

Il me ſemble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enſeigner l'aſtronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

(1) Il n'eſt peut-être pas inutile de faire obſerver ici que cet enfant, qui devint un homme de lettres très-inſtruit et d'un eſprit original et piquant, n'eut jamais que des connaiſſances très-médiocres en aſtronomie.

C'eſt d'abord un ſpectacle très-attachant pour un eſprit bien diſpoſé par la nature, de voir que les différentes phaſes de la lune ne ſont autre choſe que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau, qui tantôt en laiſſe voir un quart, tantôt une moitié, et qui la laiſſe inviſible quand on met un corps opaque entre elle et le flambeau. C'eſt ainſi qu'en uſa *Galilée* lorſqu'il expliqua les véritables principes de l'aſtronomie devant le doge et les ſénateurs de Veniſe ſur la tour de Saint-Marc ; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-ſeulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les conſtellations que ſur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de temps les cauſes de la courſe apparente du ſoleil et de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra ſurtout les conſtellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un aſtronome il y a environ cinquante ans, et qui ne ſont pas aſſez connus :

Delta aries, Perſeum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plauſtrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert ſcorpius, Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida piſces.

Les ſyſtêmes de *Ptolomée* et de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puiſqu'ils ſont faux ; ils ne peuvent jamais ſervir qu'à expliquer quelques paſſages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité ; par exemple, dans le ſecond livre des Métamorphoſes d'*Ovide*, le ſoleil dit à *Phaëton :*

Adde quod aſſiduâ rapitur vertigine cœlum,
Nitor in adverſum, nec me, qui cætera vincit
Impetus, et rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empyrée,
Je réſiſte moi ſeul, moi ſeul je ſuis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma courſe aſſurée.

Cette idée d'un premier mobile qui feſait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impoſſible, et du ſoleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant inſenſiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a aucune cauſe, ne ferait qu'embarraſſer un jeune commençant.

Il ſuffit qu'il ſache que, ſoit que la terre tourne ſur elle-même et autour du ſoleil, ſoit que le ſoleil achève ſa révolution en une année, les apparences ſont à peu-près les mêmes, et qu'en aſtronomie on eſt obligé de juger par

ſes yeux avant que d'examiner les choſes en phyſicien.

Il connaîtra bien vîte la cauſe des éclipſes de lune et de ſoleil, et pourquoi il n'y en a pas tous les mois. Il lui ſemblera d'abord que le ſoleil ſe trouvant chaque mois en oppoſition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipſe de lune et une de ſoleil. Mais dès qu'il ſaura que ces deux aſtres ne ſe meuvent point dans un même plan, et ſont rarement ſur la même ligne avec la terre, il ne ſera plus ſurpris.

On lui fera aiſément comprendre comment on a pu prédire les éclipſes en connaiſſant la ligne circulaire dans laquelle s'accompliſſent le mouvement apparent du ſoleil et le mouvement réel de la lune. On lui dira que les obſervateurs ont ſu, par l'expérience et par le calcul, combien de fois ces deux aſtres ſe ſont rencontrés préciſément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années et quelques heures ; après quoi ces aſtres paraiſſent recommencer le même cours ; de ſorte qu'en feſant les corrections néceſſaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédiſait au juſte quel jour, quelle heure et quelle minute il y aurait une éclipſe de lune ou de ſoleil. Ces premiers élémens entrent aiſément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La préceſſion des équinoxes même ne l'effrayera pas. On ſe contentera de lui dire que le ſoleil a paru avancer continuellement dans ſa courſe annuelle d'un degré en ſoixante et douze ans vers l'Orient, et que c'eſt ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

. . . . . *Contrarius evehor orbi.*

Ma carrière eſt contraire au mouvement des cieux.

Ainſi le belier, dans lequel le ſoleil entrait autrefois au commencement du printemps, eſt aujourd'hui à la place où était le taureau ; et tous les almanachs ont tort de continuer, par un reſpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du ſoleil dans le belier au premier jour du printemps.

Quand on commence à poſſéder quelques principes d'aſtronomie, on ne peut mieux faire que de lire les Inſtitutions de M. *le Monnier*, et tous les articles de M. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette ſcience. Si on les raſſemblait, ils feraient le traité le plus complet et le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, et de l'entrée du ſoleil dans d'autres conſtellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de

l'aſtrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre ſiècle pour détruire cette extravagance univerſelle, qui a ſi long-temps infecté le genre-humain, et qui eſt encore fort en vogue dans la Perſe.

Un homme né, ſelon l'almanach, quand le ſoleil était dans le ſigne du lion, devait être néceſſairement courageux; mais malheureuſement il était né en effet ſous le ſigne de la vierge; ainſi il aurait fallu que *Gauric* et *Michel Morin* euſſent changé toutes les règles de leur art.

Une choſe aſſez plaiſante, c'eſt que toutes les lois de l'aſtrologie étaient contraires à celles de l'aſtronomie. Les miſérables charlatans de l'antiquité et leurs ſots diſciples, qui ont été ſi bien reçus et ſi bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de Mars et de Vénus ſtationnaires et rétrogrades. Ceux qui avaient Mars ſtationnaire devaient être toujours vainqueurs. Vénus ſtationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand Vénus était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait eſt que les aſtres n'ont jamais été ni rétrogrades ni ſtationnaires : et il ſuffirait d'une légère connaiſſance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'eſt-il pu faire que, malgré

la phyſique et la géométrie, cette ridicule chimère de l'aſtrologie ait dominé juſqu'à nos jours, au point que nous avons vu des hommes diſtingués par leurs connaiſſances, et ſurtout très-profonds dans l'hiſtoire, entêtés toute leur vie d'une erreur ſi mépriſable? Mais cette erreur était ancienne, et cela ſuffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs, avaient prédit l'avenir; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les ſerpens, on évoquait des ombres; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres et enchanter des ſerpens. Il n'y a qu'à ſavoir bien préciſément la formule dont on ſe ſervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eſt pas la faute de l'art, c'eſt la faute des artiſtes. *Michel Morin* eſt mort avec ſon ſecret. C'eſt ainſi que les alchimiſtes parlent de la pierre philoſophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, diſent-ils, c'eſt que nous ne ſommes pas encore aſſez au fait; mais il eſt certain qu'elle eſt dans la clavicule de *Salomon*; et avec cette belle certitude, plus de deux cents familles ſe ſont ruinées en Allemagne et en France.

Ne vous étonnez donc point ſi la terre entière a été la dupe de l'aſtrologie. Ce pauvre raiſonnement, *il y a de faux prodiges*, *donc il y en a de vrais*, n'eſt ni d'un philoſophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela eſt faux et abſurde, donc cela ſera cru par la multitude ; voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très-élevés au-deſſus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés ſur le moindre de leurs intérêts, aient été ſi ridiculement ſéduits par cette impertinence de l'aſtrologie. Ils étaient très-orgueilleux et très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reſte de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne ſe mêlaient pas. Ils reſſemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, et qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aiſe, vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valſtein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il ſe diſait prince, et par conſéquent penſait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'aſſiégeait une ville, il ne livrait une bataille, qu'après avoir tenu ſon conſeil avec le ciel. Mais comme ce grand homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conſeil un fripon d'italien, nommé *Jean-Baptiſte Séni*, auquel il entretenait un caroſſe à ſix chevaux, et donnait la valeur de vingt mille de nos livres de penſion. *Jean-Baptiſte Séni* ne put jamais prévoir que *Valſtein* ſerait aſſaſſiné par les ordres de ſon gracieux ſouverain

Ferdinand II, et que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il eſt évident qu'on ne peut rien ſavoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être ſi fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon ; vous pourriez parier dix mille contre un qu'il ſera mangé : mais vous n'en êtes pas abſolument sûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas* et de *Roland le fou*, qui reſtèrent ſi long-temps dans le ventre d'un poiſſon.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* et le cardinal d'*Alli* ont fait tous deux l'horoſcope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les aſtres combien de diables il chaſſerait du corps des poſſédés, et par quel genre de mort il devait finir ; mais malheureuſement ces deux ſavans aſtrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que dans une ſecte qui paſſe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il ſoit poſſible à l'intelligence ſuprême de voir l'avenir autrement que par une *ſuprême conjecture ;* car l'avenir n'exiſtant point, c'eſt, ſelon eux, une contradiction dans les termes de voir préſent ce qui n'eſt pas.

ATHÉE.

ATHÉE.

SECTION PREMIERE.

Il y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens, il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, et qui à l'examen paraîtra une vérité, c'eſt que la théologie avait ſouvent jeté les eſprits dans l'athéiſme, et qu'enfin la philoſophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les ſeuls qui la leur annonçaient diſputaient ſur ſa nature. Les premiers pères de l'Egliſe feſaient preſque tous DIEU corporel. Les autres enſuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel; il avait ſelon les uns créé le monde dans le temps, et ſelon les autres il avait créé le temps; ceux-là lui donnaient un fils ſemblable à lui, ceux-ci n'accordaient point que le fils fût ſemblable au père. On diſputait ſur la manière dont une troiſième perſonne dérivait des deux autres.

On agitait ſi le fils avait été compoſé de deux perſonnes ſur la terre. Ainſi la queſtion était, ſans qu'on s'en aperçut, s'il y avait dans la Divinité cinq perſonnes, en comptant deux

pour JESUS-CHRIST ſur la terre et trois dans le ciel ; ou quatre perſonnes, en ne comptant le CHRIST en terre que pour une ; ou trois perſonnes, en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On diſputait ſur ſa mère, ſur la deſcente dans l'enfer et dans les limbes, ſur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-Dieu, et dont on buvait le ſang de l'homme-Dieu ; et ſur ſa grâce, et ſur ſes ſaints, et ſur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité ſi peu d'accord entre eux, et prononçant anathème les uns contre les autres de ſiècle en ſiècle, mais tous d'accord dans la ſoif immodérée des richeſſes et de la grandeur ; lorſque d'un autre côté on arrêtait la vue ſur ce nombre prodigieux de crimes et de malheurs dont la terre était infectée, et dont pluſieurs étaient cauſés par les diſputes mêmes de ces maîtres des ames ; il faut l'avouer, il ſemblait permis à l'homme raiſonnable de douter de l'exiſtence d'un être ſi étrangement annoncé, et à l'homme ſenſible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux n'exiſtait pas.

Suppoſons, par exemple, un phyſicien du quinzième ſiècle qui lit dans la Somme de St *Thomas* ces paroles : *Virtus cæli, loco ſpermatis, ſufficit cum elementis et putrefactione ad*

generationem animalium imperfectorum. La vertu du ciel, au lieu de ſperme, ſuffit avec les élémens et la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits. Voici comme ce phyſicien aura raiſonné : Si la pourriture ſuffit avec les élémens pour faire des animaux informes, apparemment qu'un peu plus de pourriture et un peu plus de chaleur fait auſſi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'eſt ici que la vertu de la nature. Je penſerai donc, avec *Epicure* et St *Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre et des rayons du ſoleil ; c'eſt encore une origine aſſez noble pour des êtres ſi malheureux et ſi méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me préſente que ſous tant d'idées contradictoires et révoltantes ? Mais enfin la phyſique eſt née, et la philoſophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un ſeul inſecte ni un ſeul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître partout des germes, des rapports, des moyens, et une correſpondance étonnante entre tous les êtres. On a ſuivi les traits de lumière qui partent du ſoleil pour aller éclairer les globes et l'anneau de Saturne à trois cents millions de lieues, et pour venir ſur la terre former deux angles oppoſés au ſommet dans l'œil d'un ciron, et peindre la nature ſur ſa rétine.

Un philoſophe a été donné au monde, qui a découvert par quelles ſimples et ſublimes lois tous les globes céleſtes marchent dans l'abyme de l'eſpace. Ainſi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, et tant de lois toujours conſtantes ont prouvé un légiſlateur. La ſaine philoſophie a donc détruit l'athéiſme à qui l'obſcure théologie prêtait des armes.

Il n'eſt reſté qu'une ſeule reſſource au petit nombre d'eſprits difficiles qui, plus frappés des injuſtices prétendues (*) d'un être ſuprême que de ſa ſageſſe, ſe ſont obſtinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : La nature exiſte de toute éternité ; tout eſt en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or ſi tout change à jamais, il faut que toutes les combinaiſons poſſibles arrivent ; donc la combinaiſon préſente de toutes les choſes a pu être le ſeul effet de ce mouvement et de ce changement éternel. Prenez ſix dés, il y a, à la vérité, 46655 à parier contre un que vous n'amenerez pas une chance de ſix fois ſix ; mais auſſi en 46655 le pari eſt égal. Ainſi, dans l'infinité des ſiècles, une des combinaiſons infinies, telle que l'arrangement préſent de l'univers, n'eſt pas impoſſible.

On a vu des eſprits, d'ailleurs raiſonnables,

(*) Voyez l'article DU BIEN ET DU MAL.

ſéduits par cet argument ; mais ils ne conſidèrent pas qu'il y a l'infini contre eux, et qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'exiſtence de DIEU. Ils doivent encore conſidérer que ſi tout change ; les moindres eſpèces des choſes ne devraient pas être immuables comme elles le ſont depuis ſi long-temps. Ils n'ont du moins aucune raiſon pour laquelle de nouvelles eſpèces ne ſe formeraient pas tous les jours. Il eſt au contraire très-probable qu'une main puiſſante, ſupérieure à ces changemens continuels, arrête toutes les eſpèces dans les bornes qu'elle leur a preſcrites. Ainſi le philoſophe qui reconnaît un Dieu, a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, et l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruiſent l'athéiſme dans la philoſophie.

Il eſt évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'eſt certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui puniſſe ce que la juſtice humaine ne peut réprimer ; mais auſſi il eſt clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu, que d'en adorer un barbare, auquel on ſacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité ſera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, ſous *Moïſe*, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie. Leur légiſlateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenſes et des peines purement temporelles ; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïſe* commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occaſion, on en maſſacre vingt-quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays ; et douze mille ſont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu ſoutenir l'arche qui était près de tomber. On peut, en reſpectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes, qui ne croyaient pas une autre vie, être abſolument athées et vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaiſſaient.

Il eſt très-certain qu'on n'enſeigne point l'athéiſme dans les écoles des lettrés à la Chine ; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne ſont que médiocrement philoſophes. Or il eſt ſûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en jouiſſant de la douceur de leurs mœurs et de leurs lois, que d'être expoſé dans Goa à gémir chargé de fers

dans les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert d'une robe ensoufrée, parsemée de diables, et pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister ont donc eu raison; car ce sont les lois qui forment la société, et ces athées, étant d'ailleurs philosophes, peuvent mener une vie très-sage et très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures*, de *Simonides*, de *Prothagoras*, de *Des-Barreaux*, de *Spinosa*; peuplez une autre ville de jansénistes et de molinistes, dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles et de querelles? L'athéisme, à ne le considérer que par rapport à cette vie, serait très-dangereux chez un peuple farouche: des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées: quiconque a vécu et a vu, sait que la connaissance d'un Dieu, sa présence, sa justice, n'ont pas la plus légère influence sur les guerres, sur les traités, sur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaisirs, qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable

de paſſer ſa vie auprès d'eux qu'avec des ſuperſtitieux et des fanatiques. J'attendrai, il eſt vrai, plus de juſtice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume et perſécution du ſuperſtitieux. L'athéiſme et le fanatiſme ſont deux monſtres qui peuvent dévorer et déchirer la ſociété ; mais l'athée, dans ſon erreur, conſerve ſa raiſon qui lui coupe les griffes, et le fanatique eſt atteint d'une folie continuelle qui aiguiſe les ſiennes. (*)

SECTION II.

En Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu et il y a encore beaucoup d'athées par principes ; car il n'y a que de jeunes prédicateurs ſans expérience et très-mal informés de ce qui ſe paſſe au monde, qui aſſurent qu'il ne peut y avoir d'athées ; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons phyſiciens ; et j'avoue que j'ai été bien ſurpris que des hommes qui démêlent ſi bien les reſſorts de la nature, s'obſtinaſſent à méconnaître la main qui préſide ſi viſiblement au jeu de ces reſſorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduiſent au matérialiſme, c'eſt qu'ils croient le

(*) Voyez RELIGION.

monde

monde infini et plein, et la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les newtoniens que j'ai vus, admettant le vide et la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes, et *Descartes* même, l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'Etre suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessairement; si elle existe nécessairement, elle existe de toute éternité; donc dans ces principes on peut se passer d'un Dieu créateur, fabricateur et conservateur de la matière.

Je sais bien que *Descartes*, et la plupart des écoles qui ont cru le plein et la matière indéfinie, ont cependant admis un Dieu; mais c'est que les hommes ne raisonnent et ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, *Epicure* et son apôtre *Lucrèce* auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient; car en admettant le vide et la matière finie, vérité qu'ils ne fesaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie; ils avaient donc dans

leur propre philofophie, malgré eux-mêmes, une démonftration qu'il y a un autre être fuprême, néceffaire, infini, et qui a fabriqué l'univers. La philofophie de *Newton*, qui admet et qui prouve la matière finie et le vide, prouve auffi démonftrativement un Dieu.

Auffi je regarde les vrais philofophes comme les apôtres de la Divinité ; il en faut pour chaque efpèce d'hommes ; un catéchifte de paroiffe dit à des enfans qu'il y a un Dieu, mais *Newton* le prouve à des fages.

A Londres, après les guerres de *Cromwell* fous *Charles II*, comme à Paris après les guerres des *Guifes* fous *Henri IV*, on fe piquait beaucoup d'athéifme ; les hommes ayant paffé de l'excès de la cruauté à celui des plaifirs, et ayant corrompu leur efprit fucceffivement dans la guerre et dans la molleffe, ne raifonnaient que très-médiocrement : plus on a depuis étudié la nature, plus on a connu fon auteur.

J'ofe croire une chofe, c'eft que de toutes les religions le théifme eft la plus répandue dans l'univers : elle eft la religion dominante à la Chine ; c'eft la fecte des fages chez les mahométans ; et de dix philofophes chrétiens il y en a huit de cette opinion ; elle a pénétré jufque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres et dans le conclave ; c'eft une efpèce de fecte, fans affociation, fans culte, fans

cérémonies, ſans diſpute et ſans zèle, répandue dans l'univers ſans avoir été prêchée. Le théiſme ſe rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïſme; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'un étant le comble de la ſuperſtition, abhorré des peuples et mépriſé des ſages, eſt toléré par-tout à prix d'argent; et l'autre étant l'oppoſé de la ſuperſtition, inconnu au peuple, et embraſſé par les ſeuls philoſophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théiſtes qu'en Angleterre. Pluſieurs perſonnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux ſortes de théiſtes; ceux qui penſent que DIEU a fait le monde ſans donner à l'homme des règles du bien et du mal. Il eſt clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philoſophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle, et il eſt certain que ceux-là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce ſont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques qu'elle porte dans ſon ſein, et qui renoncent à elle ſans ſonger à la détruire; toutes les autres ſectes veulent dominer; chacune eſt comme les corps politiques qui veulent ſe

nourrir de la ſubſtance des autres, et s'élever ſur leur ruine : le théiſme ſeul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théiſtes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une ſociété de théiſtes qui s'aſſemblèrent pendant quelque temps auprès du temple Voër ; ils avaient un petit livre de leurs lois ; la religion ſur laquelle on a compoſé ailleurs tant de gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiome était ce principe : La morale eſt la même chez tous les hommes, donc elle vient de DIEU ; le culte eſt différent, donc il eſt l'ouvrage des hommes.

Le ſecond axiome était ; Que les hommes étant tous frères et reconnaiſſant le même Dieu, il eſt exécrable que des frères perſécutent leurs frères parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. En effet, diſaient-ils, quel eſt l'honnête homme qui ira tuer ſon frère aîné ou ſon frère cadet, parce que l'un aura ſalué leur père commun à la chinoiſe et l'autre à la hollandaiſe, ſurtout dès qu'il ne ſera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui faſſe la révérence ? il paraît que celui qui en uſerait ainſi, ſerait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je ſais bien que ces maximes mènent tout droit

au *dogme abominable et exécrable de la tolérance ;* auſſi je ne fais que rapporter ſimplement les choſes. Je me donne bien de garde d'être controverſiſte. Il faut convenir cependant que ſi les différentes ſectes qui ont déchiré les chrétiens, avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de déſordres, ſaccagée par moins de révolutions, et inondée par moins de ſang.

Plaignons les théiſtes de combattre notre ſainte révélation (*). Mais d'où vient que tant de calviniſtes, de luthériens, d'anabaptiſtes, de neſtoriens, d'ariens, de partiſans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été ſi ſanguinaires, ſi barbares et ſi malheureux, perſécutans et perſécutés ? c'eſt qu'ils étaient *peuple*. D'où vient que les théiſtes, même en ſe trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'eſt qu'ils ſont *philoſophes*. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-ſept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par ſiècle, tant ceux qui ont péri par la main des bourreaux de la juſtice, que ceux qui ſont morts par la main des autres bourreaux ſoudoyés et rangés en bataille, le tout pour le ſalut du prochain et la plus grande gloire de DIEU.

(*) Voyez l'avertiſſement des éditeurs, *Philoſophie*, tome I.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion auſſi modérée que le théiſme, et qui paraît ſi conforme à la raiſon, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire, grand et petit, on trouve de pieuſes herbières, de dévotes revendeuſes, de moliniſtes ducheſſes, de ſcrupuleuſes couturières, qui ſe feraient brûler pour l'anabaptiſme, de ſaints cochers de fiacre qui ſont tout à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius;* mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théiſtes. C'eſt que le théiſme doit encore moins s'appeler une religion qu'un ſyſtême de philoſophie, et que le vulgaire des grands et le vulgaire des petits n'eſt point philoſophe.

Locke était un théiſte déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des *Idées innées* de ce grand philoſophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la juſtice. Si cela était, la morale ne ſerait plus la même, la voix de DIEU ne ſe ferait plus entendre aux hommes; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange ſon père, et où l'on rend un ſervice d'ami en couchant avec la femme de ſon voiſin; mais ſi cela eſt vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne ſoit une loi

générale. Car ſi on mange ſon père, c'eſt quand il eſt vieux, qu'il ne peut plus ſe traîner, et qu'il ſerait mangé par les ennemis; or quel eſt le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à ſon fils qu'à l'ennemi de ſa nation ? De plus, celui qui mange ſon père, eſpère qu'il ſera mangé à ſon tour par ſes enfans.

Si l'on rend ſervice à ſon voiſin en couchant avec ſa femme, c'eſt lorſque ce voiſin ne peut avoir un fils, et en veut avoir un; car autrement il en ſerait fort fâché. Dans l'un et dans l'autre de ces cas, et dans tous les autres, la loi naturelle, *ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fît*, ſubſiſte. Toutes les autres règles ſi diverſes et ſi variées ſe rapportent à celle-là. Lors donc que le ſage métaphyſicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, et qu'ils ont des idées différentes du juſte et de l'injuſte, il ne prétend pas aſſurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet inſtinct d'amour propre qui les conduit tous néceſſairement. (*)

(*) Voyez les articles AMOUR PROPRE, ATHEISME et THEISME; et l'ouvrage intitulé, *Profeſſion de foi des Théiſtes*, et les *Lettres de Memmius à Cicéron*, Philoſophie, tome I.

ATHEISME.

SECTION PREMIERE.

De la comparaiſon ſi ſouvent faite entre l'athéiſme et l'idolâtrie.

Il me ſemble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne refute pas auſſi fortement qu'on l'aurait pu le ſentiment du jéſuite *Richeome* ſur les athées et ſur les idolâtres; ſentiment ſoutenu autrefois par St *Thomas*, St *Grégoire* de Nazianze, St *Cyprien*, et *Tertullien*; ſentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il diſait aux païens : *Ne rougiſſez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux, et n'eſt-il pas beaucoup plus juſte de ne croire aucun Dieu que de leur imputer des actions infames?* ſentiment établi long-temps auparavant par *Plutarque*, qui dit *qu'il aime beaucoup mieux qu'on diſe qu'il n'y a point de Plutarque que ſi on diſait : Il y a un Plutarque inconſtant, colère et vindicatif*; ſentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la diſpute, mis dans un jour aſſez éblouiſſant par le jéſuite *Richeome*, et rendu encore plus ſpécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

„Il y a deux portiers à la porte d'une „maiſon, on leur demande : Peut-on parler „à votre maître? Il n'y eſt pas, répond l'un; „il y eſt, répond l'autre; mais il eſt occupé à „faire de la fauſſe monnaie, de faux contrats, „des poignards et des poiſons, pour perdre „ceux qui n'ont fait qu'accomplir ſes deſſeins. „L'athée reſſemble au premier de ces portiers, „le païen à l'autre. Il eſt donc viſible que le „païen offenſe plus grièvement la Divinité „que ne fait l'athée. „

Avec la permiſſion du P. *Richeome*, et même de *Bayle*, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Pour que le premier portier reſſemble aux athées, il ne faut pas qu'il diſe : Mon maître n'eſt point ici; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître; celui que vous prétendez mon maître n'exiſte point; mon camarade eſt un ſot, qui vous dit que Monſieur eſt occupé à compoſer des poiſons et à aiguiſer des poignards pour aſſaſſiner ceux qui ont exécuté ſes volontés. Un tel être n'exiſte point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raiſonné, et *Bayle*, dans ſes diſcours un peu diffus, s'eſt oublié juſqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal à propos.

Plutarque ſemble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui aſſurent qu'il n'y a point de *Plutarque*, à ceux qui prétendent que

Plutarque eſt un homme inſociable. Que lui importe en effet qu'on diſe qu'il n'eſt pas au monde? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétriſſe pas ſa réputation. Il n'en eſt pas ainſi de l'Etre ſuprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de ſavoir qui offenſe le plus l'Etre ſuprême, de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il eſt impoſſible de ſavoir autrement que par la révélation, ſi DIEU eſt offenſé des vains diſcours que les hommes tiennent de lui.

Les philoſophes, ſans y penſer, tombent preſque toujours dans les idées du vulgaire, en ſuppoſant que DIEU eſt jaloux de ſa gloire, qu'il eſt colère, qu'il aime la vengeance, et en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéreſſant pour l'univers entier, eſt de ſavoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur et vengeur, qui récompenſe les bonnes actions cachées, et qui punit les crimes ſecrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuiſe à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adverſaires lui répondent par des lieux communs qui ne ſignifient rien. Les partiſans de *Bayle* et ſes ennemis ont preſque toujours combattu ſans ſe rencontrer. Ils

conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il fallait conſidérer ; on devait diſtinguer les métamorphoſes d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il eſt très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus*, *maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*, ni *Céſar* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter très-bon et très-juſte*, et les dieux ſecondaires, puniſſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent-ils très-long-temps les plus religieux obſervateurs des ſermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc

long-temps difputé fur une chimère; et c'eft ce qui n'arrive que trop fouvent.

On demande enfuite fi un peuple d'athées peut fubfifter; il me femble qu'il faut diftinguer entre le peuple proprement dit, et une fociété de philofophes au-deffus du peuple. Il eft très-vrai que par tout pays la populace a befoin du plus grand frein, et que fi *Bayle* avait eu feulement cinq ou fix cents payfans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur et vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens, qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus fociales, et furtout l'amitié, fuyant l'embarras et le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode et innocente. Il me paraît qu'ainfi la difpute eft finie, quant à ce qui regarde la fociété et la politique.

Pour les peuples entièrement fauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théiftes. Leur demander leur croyance, ce ferait autant que leur demander s'ils font pour *Ariftote* ou pour *Démocrite;* ils ne connaiffent rien, ils ne font pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut infifter, on peut dire : Ils vivent en fociété, et ils font fans Dieu; donc on peut vivre en fociété fans religion.

En ce cas, je répondrai que les loups vivent ainſi, et que ce n'eſt pas une ſociété qu'un aſſemblage de barbares anthropophages tels que vous les ſuppoſez. Et je vous demanderai toujours ſi, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre ſociété, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne cruſſent en DIEU.

SECTION II.

Des athées modernes. Raiſons des adorateurs de DIEU.

NOUS ſommes des êtres intelligens; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible: il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* et des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, et que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle

ſoit. Cet argument eſt vieux, et n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de léviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler : et quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon*, qui ne connaiſſait pas une de ces lois, l'éloquent, mais le chimérique *Platon*, qui diſait que la terre était fondée ſur un triangle équilatère, et l'eau ſur un triangle rectangle; l'étrange *Platon*, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, *Platon*, qui ne ſavait pas ſeulement la trigonométrie ſphérique, a-t-il eu cependant un génie aſſez beau, un inſtinct aſſez heureux, pour appeler DIEU l'*éternel géomètre*, pour ſentir qu'il exiſte une intelligence formatrice? *Spinoſa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débattre contre cette vérité, qui nous environne et qui nous preſſe de tous côtés.

Raiſons des athées.

J'AI cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement ſeul a formé par lui-même tout ce que nous voyons et tout ce que nous ſommes. Ils vous diſent hardiment : La combinaiſon de cet univers était poſſible puiſqu'elle exiſte; donc il était poſſible que le mouvement ſeul l'arrangeât. Prenez quatre aſtres ſeulement, Mars, Vénus, Mercure et la Terre; ne ſongeons d'abord qu'à la place où ils ſont, en feſant abſtraction de tout le reſte, et voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaiſon ; c'eſt à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces aſtres ne ſe trouveront pas où ils ſont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure et notre globe, ne feront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cents vingt haſards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles, ſelon

leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept cents vingt jets, le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſecondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végettent, qui vivent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre, dans toute l'éternité, juſqu'au nombre que notre faibleſſe appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt, par le ſeul mouvement; donc il eſt poſſible que, dans toute l'éternité, le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Il eſt même néceſſaire que dans l'éternité cette combinaiſon arrive. Ainſi, diſent-ils, non ſeulement il eſt poſſible que le monde ſoit tel qu'il eſt par le ſeul mouvement; mais il était impoſſible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaiſons infinies.

Réponſe.

TOUTE cette ſuppoſition me paraît prodigieuſement chimérique, pour deux raiſons; la première, c'eſt que dans cet univers il y a

des

des êtres intelligens, et que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement : la ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu, il y a l'infini contre un à parier qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre.

Encore une fois, *Spinoſa* lui-même admet cette intelligence; c'eſt la baſe de ſon ſyſtême. Vous ne l'avez pas lu, et il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, et plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète eſt toujours au carré des révolutions des autres planètes, comme le cube de ſa diſtance eſt au cube des diſtances des autres au centre commun? Ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aſtres.

Mais où eſt l'éternel géomètre? eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper d'eſpace? je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes? je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité et ſans qualité? je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer et être juſte.

Nouvelle objection d'un athée moderne.

„Peut-on dire que les parties des ani-
„maux ſoient conformées ſelon leurs beſoins?
„quels ſont ces beſoins? la conſervation et
„la propagation. Or faut-il s'étonner que des
„combinaiſons infinies que le haſard a pro-
„duites, il n'ait pu ſubſiſter que celles qui
„avaient des organes propres à la nourriture
„et à la continuation de leur eſpèce? toutes
„les autres n'ont-elles pas dû néceſſairement
„périr?„

Réponſe.

Ce diſcours, rebattu d'après *Lucrèce*, eſt aſſez réfuté par la ſenſation donnée aux animaux, et par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaiſons *que le haſard a produites*, produiraient-elles cette ſenſation et cette intelligence (ainſi qu'on vient de le lire au paragraphe précédent)? Oui, ſans doute, les membres des animaux ſont faits pour tous leurs beſoins avec un art incompréhenſible, et vous n'avez pas même la hardieſſe de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous ſentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La diſpoſition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon ſuffiſent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

„LES phyſiciens modernes n'ont fait „qu'étendre ces prétendus argumens, ils „les ont ſouvent pouſſés juſqu'à la minutie „et à l'indécence. On a trouvé DIEU dans „les plis de la peau du rhinocéros : on pou- „vait, avec le même droit, nier ſon exiſ- „tence à cauſe de l'écaille de la tortue. „

Réponſe.

QUEL raiſonnement! la tortue et le rhinocéros, et toutes les différentes eſpèces, prouvent également dans leurs variétés infinies la même cauſe, le même deſſein, le même but, qui ſont la conſervation, la génération et la mort. L'unité ſe trouve dans cette infinie variété; l'écaille et la peau rendent également témoignage. Quoi! nier DIEU parce que l'écaille ne reſſemble pas à du cuir! Et des journaliſtes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* et à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaiſſance de cauſe!

Objection de Maupertuis.

„A quoi ſert la beauté et la convenance „dans la conſtruction du ſerpent? Il peut,

„ dit-on, avoir des uſages que nous ignorons.
„ Taiſons-nous donc au moins ; n'admirons
„ pas un animal que nous ne connaiſſons que
„ par le mal qu'il fait. „

Réponſe.

TAISEZ-VOUS donc auſſi, puiſque vous ne concevez pas ſon utilité plus que moi ; ou avouez que tout eſt admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux ; vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les ſerpens, les quadrupèdes, les oiſeaux, les poiſſons et les bipèdes. Cet art eſt aſſez manifeſte. Vous demandez pourquoi le ſerpent nuit ? Et vous, pourquoi avez-vous nui tant de fois ? Pourquoi avez-vous été perſécuteur, ce qui eſt le plus grand des crimes pour un philoſophe ? C'eſt une autre queſtion, c'eſt celle du mal moral et du mal phyſique. Il y a long-temps qu'on demande pourquoi il y a tant de ſerpens et tant de méchans hommes pires que les ſerpens. Si les mouches pouvaient raiſonner, elles ſe plaindraient à DIEU de l'exiſtence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Arachné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleuſement ſa toile.

Il faut donc abſolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinoſa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil inſecte comme dans les aſtres. Et à l'égard du mal moral et phyſique, que dire et que faire? ſe conſoler par la jouiſſance du bien phyſique et moral, en adorant l'Etre éternel qui a fait l'un et permis l'autre.

Encore un mot ſur cet article. L'athéiſme eſt le vice de quelques gens d'eſprit, et la ſuperſtition le vice des ſots. Mais les fripons! que ſont-ils? des fripons.

SECTION III.

Des injuſtes accuſations, et la juſtification de Vanini.

AUTREFOIS quiconque avait un ſecret dans un art, courait riſque de paſſer pour un ſorcier; toute nouvelle ſecte était accuſée d'égorger des enfans dans ſes myſtères; et tout philoſophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accuſé d'athéiſme par les fanatiques et par les fripons, et condamné par les ſots.

Anaxagore oſe-t-il prétendre que le ſoleil n'eſt point conduit par *Apollon*, monté ſur un

quadrige ; on l'appelle athée, et il eſt contraint de fuir.

Ariſtote eſt accuſé d'athéiſme par un prêtre; et ne pouvant faire punir ſon accuſateur, il ſe retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* eſt ce que l'hiſtoire de la Gréce a de plus odieux.

Ariſtophane, (cet homme que les commentateurs admirent parce qu'il était grec, ne ſongeant pas que *Socrate* était grec auſſi) *Ariſtophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire Saint-Laurent; il me paraît beaucoup plus bas et plus mépriſable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le ſage *Plutarque* dit de ce farceur : „ Le „ langage d'*Ariſtophane* ſent ſon miſérable „ charlatan; ce ſont les pointes les plus baſſes „ et les plus dégoûtantes ; il n'eſt pas même „ plaiſant pour le peuple, et il eſt inſupportable aux gens de jugement et d'honneur ; „ on ne peut ſouffrir ſon arrogance, et les „ gens de bien déteſtent ſa malignité. „

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le *Tabarin* que madame *Dacier*, admiratrice de

Socrate, ofe admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poifon dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Gréce.

Les tanneurs, les cordonniers et les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréfentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, et fe vantant d'avoir volé un manteau en enfeignant la philofophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorifait de fi infames licences, méritait bien ce qui lui eft arrivé, de devenir l'efclave des Romains, et de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Ruffes, que la Gréce aurait autrefois appelés *barbares*, et qui la protégent aujourd'hui, n'auraient ni empoifonné *Socrate*, ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchiffons tout l'efpace des temps entre la république romaine et nous. Les Romains, bien plus fages que les Grecs, n'ont jamais perfécuté aucun philofophe pour fes opinions. Il n'en eft pas ainfi chez les peuples barbares qui ont fuccédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les papes, on l'accufe d'être athée, et d'être l'auteur du livre des *trois Impofteurs*, conjointement avec fon chancelier *de Vineis*.

Notre grand chancelier de l'*Hofpital* fe

déclare-t-il contre les perſécutions ; on l'accuſe auſſitôt d'athéiſme. (*a*) *Homò doctus*, *ſed verus atheus*. Un jéſuite, autant au-deſſous d'*Ariſtophane* qu'*Ariſtophane* eſt au-deſſous d'*Homère*, un malheureux dont le nom eſt devenu ridicule parmi les fanatiques même, le jéſuite *Garaſſe*, en un mot, trouve par-tout des *athéiſtes;* c'eſt ainſi qu'il nomme tous ceux contre leſquels il ſe déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiſte ; c'eſt lui qui a induit le public en erreur ſur *Vanini*.

La fin malheureuſe de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation et de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger ſans mérite ; mais enfin *Vanini* n'était point athée, comme on l'a prétendu ; il était préciſément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur et théologien de ſon métier ; diſputeur à outrance ſur les quiddités et ſur les univerſaux, *et utrùm chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones*. Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéiſme. Sa notion de DIEU eſt de la théologie la plus ſaine et la plus approuvée : „ DIEU eſt ſon „ principe et ſa fin, père de l'un et de l'autre, „ et n'ayant beſoin ni de l'un ni de l'autre ;

(*a*) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

„ éternel

„ éternel ſans être dans le temps, préſent „ par-tout ſans être en aucun lieu. Il n'y a „ pour lui ni paſſé ni futur; il eſt par-tout et „ hors de tout; gouvernant tout, et ayant tout „ créé; immuable, infini ſans parties; ſon „ pouvoir eſt ſa volonté, &c. „ Cela n'eſt pas bien philoſophique, mais cela eſt de la théologie la plus approuvée.

Vanini ſe piquait de renouveler ce beau ſentiment de *Platon* embraſſé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon trône éternel; idée, à la vérité, plus ſublime que vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'athéiſme que l'Etre du néant.

Il voyagea pour faire fortune et pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavans ou de pédans contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de *Vanini*; ſa chaleur et ſa groſſièreté dans la diſpute lui valurent la haine de quelques théologiens; et ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être athée, enſeignant l'athéiſme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques

témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille : Il ſuffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau diſcours ſur la végétation et le mouvement, et ſur la néceſſité d'un Etre ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le préſident *Grammont*, qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon Hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée ; et ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* diſait tout cela *par vanité*, *ou par crainte*, *plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire et atroce du préſident *Grammont ?* Il eſt évident que ſur la réponſe de *Vanini*, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'athéiſme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait ; on donna un ſens impie à

plusieurs passages de ses livres, ce qui est très-aisé et très-commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort, il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime et très-minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer que *Vanini était parti de Naples avec douze de ses apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme.* Quelle pitié! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages? comment aurait-il pu persuader douze napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante, au péril de leur vie? Un roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme? Personne avant le père *Mersenne*, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques; et le monde, qui aime l'extraordinaire, a cru cette fable sans examen.

Bayle lui-même, dans ses Pensées diverses, parle de *Vanini* comme d'un athée: il se sert

de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'athées peut ſubſiſter* ; il aſſure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, et qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ſes dialogues, faits à l'imitation d'*Eraſme*, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée *Iſabelle*. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite ; mais il n'était point athée.

Un ſiècle après ſa mort, le ſavant *la Croze* et celui qui a pris le nom de *Philadète* ont voulu le juſtifier ; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux napolitain, très-mauvais auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le jéſuite *Hardouin*, plus ſavant que *Garaſſe*, et non moins téméraire, accuſe d'athéiſme, dans ſon livre intitulé *Athei detecti*, les *Deſcartes*, les *Arnauld*, les *Paſcal*, les *Mallebranche* ; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de *Vanini*.

SECTION IV.

DISONS un mot de la queſtion de morale agitée par *Bayle*, ſavoir *ſi une ſociété d'athées pourrait ſubſiſter* ? Remarquons d'abord ſur cet article quelle eſt l'énorme contradiction des

hommes dans la difpute ; ceux qui fe font élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la poffibilité d'une fociété d'athées, ont foutenu depuis avec la même intrépidité que l'athéifme eft la religion du gouvernement de la Chine.

Ils fe font affurément bien trompés fur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vafte pays, ils auraient vu que ces édits font des fermons, et que par-tout il y eft parlé de l'Etre fuprême, gouverneur, vengeur et rémunérateur.

Mais en même temps ils ne fe font pas moins trompés fur l'impoffibilité d'une fociété d'athées ; et je ne fais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant, qui aurait pu rendre fa caufe victorieufe.

En quoi une fociété d'athées paraît-elle impoffible ? C'eft qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein ne pourraient jamais vivre enfemble; que les lois ne peuvent rien contre les crimes fecrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui puniffe dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la juftice humaine.

Les lois de *Moïfe*, il eft vrai, n'enfeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort,

n'enſeignaient point aux premiers juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire ſe ſouſtraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-ſeulement ils croyaient l'exiſtence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours préſent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poſtérité juſqu'à la quatrième génération ; ce frein était très-puiſſant.

Mais, chez les Gentils, pluſieurs ſectes n'avaient aucun frein ; les ſceptiques doutaient de tout : les académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout ; les épicuriens étaient perſuadés que la Divinité ne pouvait ſe mêler des affaires des hommes ; et dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui naît et qui périt avec le corps ; par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale et de l'honneur. Les ſénateurs et les chevaliers romains étaient de véritables athées, car les dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le ſénat romain était donc réellement une aſſemblée d'athées du temps de *Céſar* et de *Cicéron*.

Ce grand orateur, dans ſa harangue pour

Cluentius, dit à tout le ſénat aſſemblé : *Quel mal lui fait la mort ? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers ; qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté ? rien que le ſentiment des douleurs.*

Céſar, l'ami de *Catilina*, voulant ſauver la vie de ſon ami contre ce même *Cicéron*, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal? *Cicéron* et tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons ? Les vainqueurs et les légiſlateurs de l'univers connu formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine enſuite ſi l'idolâtrie eſt plus dangereuſe que l'athéiſme ; ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il eſt en cela du ſentiment de *Plutarque* ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaiſe opinion : mais, n'en déplaiſe à *Plutarque*, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune* et *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout. Il eſt clair que la ſainteté des ſermens eſt néceſſaire, et qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux

ferment fera puni, qu'à ceux qui penfent qu'ils peuvent faire un faux ferment avec impunité. Il eft indubitable que, dans une ville policée, il eft infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaife, que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel eft le plus dangereux, du fanatifme, ou de l'athéifme. Le fanatifme eft certainement mille fois plus funefte ; car l'athéifme n'infpire point de paffion fanguinaire, mais le fanatifme en infpire : l'athéifme ne s'oppofe pas aux crimes, mais le fanatifme les fait commettre. Suppofons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hofpital* fût athée, il n'a fait que de fages lois, et n'a confeillé que la modération et la concorde : les fanatiques commirent les maffacres de la Saint-Barthelemi. *Hobbes* paffa pour un athée, il mena une vie tranquille et innocente : les fanatiques de fon temps inondèrent de fang l'Angleterre, l'Ecoffe et l'Irlande. *Spinofa* était non-feulement athée, mais il enfeigna l'athéifme ; ce ne fut pas lui affurément qui eut part à l'affaffinat juridique de *Barnevelt* ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *Wit* en morceaux, et qui les mangea fur le gril.

Les athées font pour la plupart des favans

hardis et égarés qui raiſonnent mal ; et qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèſe de l'éternité des choſes, et de la néceſſité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le temps de raiſonner et d'embraſſer un mauvais ſyſtême ; ils ont autre choſe à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'eſt ainſi que vont les choſes parmi nous.

Il n'en était pas ainſi du ſénat de Rome qui était preſque tout compoſé d'athées de théorie et de pratique, c'eſt-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future ; ce ſénat était une aſſemblée de philoſophes, de voluptueux et d'ambitieux, tous très-dangereux, et qui perdirent la république. L'épicuréiſme ſubſiſta ſous les empereurs : les athées du ſénat avaient été des factieux dans les temps de *Sylla* et de *Céſar* ; ils furent ſous *Auguſte* et *Tibère* des athées eſclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée qui trouverait ſon intérêt à me faire piler dans un mortier ; je ſuis bien sûr que je ſerais pilé. Je ne voudrais pas, ſi j'étais ſouverain, avoir à faire à des courtiſans athées dont l'intérêt ſerait de m'empoiſonner ; il me faudrait prendre au haſard du contre-poiſon tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſſaire

pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Etre fuprême créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, foit profondément gravée dans les efprits.

Il y a des peuples athées, dit *Bayle* dans fes Penfées fur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, et beaucoup d'autres petites nations n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aifément; dites-leur que tout fe fait par la nature des chofes, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils font athées eft la même imputation que fi l'on difait qu'ils font anti-cartéfiens, ils ne font ni pour ni contre *Defcartes*. Ce font de vrais enfans; un enfant n'eft ni athée ni déifte, il n'eft rien.

Quelle conclufion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéifme eft un monftre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'eft auffi dans les gens de cabinet, quoique leur vie foit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jufqu'à ceux qui font en place; que s'il n'eft pas fi funefte que le fanatifme, il eft prefque toujours fatal à la vertu. Ajoutons furtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philofophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant fans germe, aucun germe fans

deſſein, &c. et que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philoſophes ont rejeté les cauſes finales, mais les vrais philoſophes les admettent; et, comme on l'a dit déjà, (article *Athée*) un catéchiſte annonce DIEU aux enfans, et *Newton* le démontre aux ſages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, ſinon aux tyrans mercenaires des ames qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques eſprits faibles à nier le Dieu que ces monſtres déshonorent? Combien de fois les ſangſues du peuple ont-elles porté les citoyens accablés juſqu'à ſe révolter contre le roi! (*)

Des hommes engraiſſés de notre ſubſtance nous crient: Soyez perſuadés qu'une âneſſe a parlé; croyez qu'un poiſſon a avalé un homme et l'a rendu au bout de trois jours ſain et gaillard ſur le rivage; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif (*Ezéchiel*) de manger de la merde, et à un autre prophète (*Oſée*) d'acheter deux catins, et de leur faire des fils de p..... Ce ſont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité et de pureté; croyez cent choſes, ou viſiblement abominables, ou mathématiquement impoſſibles, ſinon le Dieu de miſéricorde

(*) Voyez FRAUDE.

vous brûlera non-ſeulement pendant des millions de milliars de ſiècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, ſoit que vous ayez un corps, ſoit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtiſes révoltent des eſprits faibles et téméraires, auſſi-bien que des eſprits fermes et ſages. Ils diſent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus inſenſé et comme le plus barbare de tous les êtres ; donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à DIEU leurs abſurdités et leurs fureurs ; donc DIEU eſt le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc DIEU eſt auſſi ſage et auſſi bon qu'ils le diſent fou et méchant. C'eſt ainſi que s'expliquent les ſages. Mais ſi un fanatique les entend, il les dénonce à un magiſtrat ſergent de prêtres ; et ce ſergent les fait brûler à petit feu, croyant venger et imiter la majeſté divine qu'il outrage.

ATOMES.

EPICURE, auſſi grand génie qu'homme reſpectable par ſes mœurs, qui a mérité que *Gaſſendi* prît ſa défenſe ; après *Epicure*, *Lucrèce* qui força la langue latine à exprimer les idées philoſophiques, et (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers ; *Epicure* et

Lucrèce, dis-je, admirent les atomes et le vide : *Gaſſendi* ſoutint cette doctrine, et *Newton* la démontra. En vain un reſte de cartéſianiſme combattait pour le plein : en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le ſyſtême raiſonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gaſſendi* et de *Newton*, changea d'avis ſur le vide, quand il fut brouillé avec *Newton* ſon maître. Le plein eſt aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*, qui était un homme de très-grand ſens, a dit avec beaucoup de raiſon :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir.

Le vide eſt reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; et ils ſont tels en effet. On admet des atomes, des principes inſécables, inaltérables, qui conſtituent l'immutabilité des élémens et des eſpèces ; qui font que le feu eſt toujours feu, ſoit qu'on l'aperçoive, ſoit qu'on ne l'aperçoive pas ; que l'eau eſt toujours eau, la terre toujours terre, et que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiſeau.

Epicure et *Lucrèce* avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atomes :

Sunt igitur ſolidâ pollentia ſimplicitate.

Le ſoutien de leur être eſt la ſimplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ſerait qu'un chaos ; et en cela *Epicure* et *Lucrèce* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermèdes, qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires ; ainſi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lorſqu'enſuite *Epicure* nous dit que ſes atomes ont décliné par haſard dans le vide ; que cette déclinaiſon a formé par haſard les hommes et les animaux ; que les yeux par haſard ſe trouvèrent au haut de la tête, et les pieds au bout des jambes ; que les oreilles n'ont point été données pour entendre, mais que la déclinaiſon des atomes ayant fortuitement compoſé des oreilles, alors les hommes s'en ſont ſervis fortuitement pour écouter : cette démence, qu'on appelait *phyſique*, a été traitée de ridicule à très-juſte titre.

Les vrais philoſophes ont donc diſtingué depuis long-temps ce qu'*Epicure* et *Lucrèce* ont de bon d'avec leurs chimères fondées ſur l'imagination et l'ignorance. Les eſprits les plus ſoumis ont adopté la création dans le temps, et les plus hardis ont admis la création

de tout temps ; les uns ont reçu avec ſoi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette phyſique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Etre, de l'Etre ſuprême et univerſel : mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes ; tous ont reconnu que le haſard eſt un mot vide de ſens. Ce que nous appelons *haſard* n'eſt et ne peut être que la cauſe ignorée d'un effet connu. Comment donc ſe peut-il faire qu'on accuſe encore les philoſophes de penſer que l'arrangement prodigieux et ineffable de cet univers ſoit une production du concours fortuit des atomes, un effet du haſard ? ni *Spinoſa*, ni perſonne n'a dit cette abſurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans ſon Poëme de la religion :

O toi qui follement fais ton Dieu du haſard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de ſon bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi ſon ciment ?

Ces vers ſont aſſurément en pure perte ; perſonne ne fait ſon Dieu du haſard, perſonne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondiſſant ſon ciment, ait élevé ſon hardi bâtiment par haſard*. On dit au contraire, qu'*elle fait ſon nid*

par les lois de la néceſſité , qui eſt l'oppoſé du haſard. Le poëte *Rouſſeau* tombe dans le même défaut dans une épître à ce même *Racine*.

De là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine et conduit le haſard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce verſificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux*, *qui dirigent ſur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que ce *grand univers eſt compoſé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentiſſent et qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces inſenſibles atomes qui forment des fantômes conduits par le haſard?* C'eſt ne connaître ni ſon ſiècle, ni la philoſophie, ni la poëſie, ni ſa langue, que de s'exprimer ainſi. Voilà un plaiſant philoſophe! l'auteur des *épigrammes ſur la ſodomie et la beſtialité* devait-il écrire ſi magiſtralement et ſi mal ſur des matières qu'il n'entendait point du tout,

tout, et accuſer des philoſophes d'un libertinage d'eſprit qu'ils n'avaient point ?

Je reviens aux atomes : la ſeule queſtion qu'on agite aujourd'hui conſiſte à ſavoir ſi l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être diviſées, pour ſervir d'élémens inaltérables ; ou ſi tout ſe diviſe continuellement et ſe change en d'autres élémens. Le premier ſyſtême ſemble rendre raiſon de tout, et le ſecond de rien ; du moins juſqu'à préſent.

Si les premiers élémens des choſes n'étaient pas indeſtructibles, il pourrait ſe trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, et les changeât en ſa propre ſubſtance. C'eſt probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, et que tout ſerait détruit par le feu.

On ſait que *Robert Boyle ;* à qui la phyſique eut tant d'obligations dans le ſiècle paſſé, fut trompé par la fauſſe expérience d'un chimiſte qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abuſé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par ſon chimiſte, avait déjà penſé que les élémens pouvaient ſe changer les uns dans les autres ; et c'eſt ce qui lui fit croire que le globe perdait

toujours un peu de ſon humidité, et feſait des progrès en ſéchereſſe ; qu'ainſi DIEU ſerait un jour obligé de remettre la main à ſon ouvrage, *manum emendatricem deſideraret.* (*)

Leibnitz ſe récria beaucoup contre cette idée, et probablement il eut raiſon cette fois contre *Newton. Mundum tradidit diſputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atomes inſécables, indeſtructibles, ainſi que *Gaſſendi* et *Boerhaave;* ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car ſi l'eau s'était changée en terre, ſes élémens ſe feraient diviſés et perdus.

Cette queſtion rentre dans cette autre queſtion fameuſe de la matière diviſible à l'infini. Le mot d'*atome* ſignifie *non partagé*, ſans parties. Vous le diviſez par la penſée, car ſi vous le diviſiez réellement, il ne ſerait plus atome.

Vous pouvez diviſer un grain d'or en dix-huit millions de parties viſibles ; un grain de cuivre diſſous dans l'eſprit de ſel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliars de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atome échappe au microſcope, vous ne diviſez plus que par imagination.

Il en eſt de l'atome diviſible à l'infini comme de quelques propoſitions de géométrie. Vous

(*) Voyez le ſecond volume de *Phyſique.*

pouvez faire paffer une infinité de courbes entre le cercle et fa tangente ; oui, dans la fuppofition que ce cercle et cette tangente font des lignes fans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établiffez de même que des afymptotes s'approcheront fans jamais fe toucher ; mais c'eft dans la fuppofition que ces lignes font des longueurs fans largeur, des êtres de raifon.

Ainfi vous repréfentez l'unité par une ligne, enfuite vous divifez cette unité et cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette infinité de fractions ne fera jamais que votre unité et votre ligne.

Il n'eft pas démontré en rigueur que l'atome foit indivifible ; mais il paraît prouvé qu'il eft indivifé par les lois de la nature.

AVARICE.

AVARITIES, *amor habendi*, défir d'avoir, avidité, convoitife.

A proprement parler, l'*avarice* eft le défir d'accumuler foit en grains, foit en meubles, ou en fonds, ou en curiofités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carroffe, et qui n'en prêtera pas deux à fon ami ; ou bien

qui, ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne deſtinées pour ſa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il ſaura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous aviſez pas d'exiger qu'il vous en préſente un de cinquante louis ; vous le regardez comme un homme fort magnifique, et point du tout comme un avare.

Celui qui, dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entrepriſes, gagna deux millions chaque année, et qui ſe trouvant enfin riche de quarante-trois millions, ſans compter ſes maiſons de Paris et ſon mobilier, dépenſa pour ſa table cinquante mille écus par année, et prêta quelquefois à des ſeigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne paſſa point dans l'eſprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute ſa vie de la ſoif d'avoir ; le démon de la convoitiſe l'avait perpétuellement tourmenté ; il accumula juſqu'au dernier jour de ſa vie. Cette paſſion toujours ſatisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépenſait pas la dixième partie de ſon revenu, et il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faſte.

Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépenſera que cinq ou ſix, et qui accumulera ſes épargnes pour établir

ſes enfans, eſt réputé par ſes voiſins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre vert*, *vilain*, *feſſe-Matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-ſou*, *cancre;* on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviſer.

Cependant ce bon bourgeois eſt beaucoup plus honorable que le Créſus dont je viens de parler; il dépenſe trois fois plus à proportion. Mais voici la raiſon qui établit entre leurs réputations une ſi grande différence.

Les hommes ne haïſſent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le ſellier, et quelques demoiſelles, gagnent beaucoup avec notre Créſus, qui eſt le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe et ſerré; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui ſe privent du néceſſaire ſont abandonnés à *Plaute* et à *Molière.*

Un gros avare mon voiſin diſait il n'y a pas long-temps : On en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière.*

AUGURE.

Ne faut-il pas être bien poſſédé du démon de l'étymologie pour dire, avec *Pezron* et d'autres, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* et *gur! Au*, ſelon ces

ſavans, devait ſignifier *le foie* chez les Baſques et les Bas-Bretons ; parce que *aſu*, qui, diſent-ils, ſignifiait *gauche*, devait auſſi déſigner le foie qui eſt à droite ; et que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge*, dans cette langue celtique dont il ne nous reſte aucun monument. C'eſt puiſſamment raiſonner.

On a pouſſé ſa curioſité abſurde (car il faut appeler les choſes par leur nom) juſqu'à faire venir du chaldéen et de l'hébreu certains mots teutons et celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que ſur les bords du Tibre on emprunta des expreſſions du patois des ſauvages de la Biſcaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reſte plus qu'à dire que les différens ramages des oiſeaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres eſpèces d'oiſeaux ont été produites.

La folie religieuſe des augures était originairement fondée ſur des obſervations très-naturelles et très-ſages. Les oiſeaux de paſſage ont toujours indiqué les ſaiſons ; on les voit venir par troupes au printemps, et s'en

retourner en automne. Le coucou ne ſe fait entendre que dans les beaux jours : il ſemble qu'il les appelle ; les hirondelles qui raſent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a ſon oiſeau qui eſt en effet ſon augure.

Parmi les obſervateurs il ſe trouva ſans doute des fripons qui perſuadèrent aux ſots qu'il y avait quelque choſe de divin dans ces animaux, et que leur vol préſageait nos deſtinées, qui étaient écrites ſous les ailes d'un moineau tout auſſi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'hiſtoire allégorique et intéreſſante de *Joſeph* vendu par ſes frères, et devenu premier miniſtre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ſes rêves, infèrent que *Joſeph* était ſavant dans la ſcience des augures, de ce que l'intendant de *Joſeph* eſt chargé de dire à ſes frères (*a*) : *Pourquoi avez-vous volé la taſſe d'argent de mon maître, dans laquelle il boit, et avec laquelle il a coutume de prendre les augures ? Joſeph* ayant fait revenir ſes frères devant lui, leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainſi ? ignorez-vous que perſonne n'eſt ſemblable à moi dans la ſcience des augures ?*

Juda convient au nom de ſes frères (*b*) que *Joſeph eſt un grand devin ; que c'eſt* DIEU *qui*

(*a*) Genèſe, chap. XLIV, v. 5 et ſuivans.

(*b*) *Ibid.* v. 16.

l'a inſpiré; DIEU *a trouvé l'iniquité de vos ſerviteurs.* Ils prenaient alors *Joſeph* pour un ſeigneur égyptien. Il eſt évident, par le texte, qu'ils croyaient que le Dieu des Egyptiens et des Juifs avait découvert à ce miniſtre le vol de ſa taſſe.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèſe, et ſi bien établie qu'elle eſt défendue enſuite dans le Lévitique, où il eſt dit (*c*) : *Vous ne mangerez rien où il y ait du ſang; vous n'obſerverez ni les augures ni les ſonges; vous ne couperez point votre chevelure en rond; vous ne vous raſerez point la barbe.*

A l'égard de la ſuperſtition de voir l'avenir dans une taſſe, elle dure encore; cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, ſe tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum noſtrum;* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choſes qu'on veut. On choiſit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux; une tête raſée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France ſous la régence du duc d'*Orléans*, et encore plus dans les temps précédens.

(*c*) Chap. XIX, v. 26 et 27.

Pour

Pour les augures, ils ont péri avec l'empire romain ; les évêques ont ſeulement conſervé le bâton augural, qu'on appelle *croſſe*, et qui était une marque diſtinctive de la dignité des augures ; et le ſymbole du menſonge eſt devenu celui de la vérité.

Les différentes ſortes de divinations étaient innombrables ; pluſieurs ſe ſont conſervées juſqu'à nos derniers temps. Cette curioſité de lire dans l'avenir eſt une maladie que la philoſophie ſeule peut guérir ; car les ames faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination, les fous même qui ſe donnent au diable, font tous ſervir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'eſt une remarque digne des ſages, que *Cicéron*, qui était du collége des augures, ait fait un livre exprès pour ſe moquer des augures ; mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron*, à la fin de ſon livre, dit qu'il faut *détruire la ſuperſtition et non pas la religion. Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers et l'ordre des choſes céleſtes nous forcent de reconnaître une nature éternelle et puiſſante. Il faut maintenir la religion qui eſt jointe à la connaiſſance de cette nature, en extirpant toutes les racines de la ſuperſtition ; car c'eſt un monſtre qui vous pourſuit, qui vous preſſe de quelque côté que vous vous tourniez La rencontre d'un devin prétendu, un préſage, une victime*

immolée, un oiſeau, un chaldéen, un aruſpice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par haſard à ce qui a été prédit; tout enfin vous trouble et vous inquiéte. Le ſommeil même, qui devrait faire oublier tant de peines et de frayeurs, ne ſert qu'à les redoubler par des images funeſtes.

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains; il parlait à tous les hommes et à tous les ſiècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* et *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, et au ſang de St *Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* ſurnommé *Auguſte* eut la faibleſſe de croire qu'un poiſſon, qui ſortait hors de la mer ſur le rivage d'Actium, lui préſageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant enſuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de ſon âne, et que l'ânier lui ayant répondu que ſon âne s'appelait *Nicolas*, qui ſignifie *vainqueur des peuples*, *Octave* ne douta plus de la victoire; et qu'enſuite il fit ériger des ſtatues d'airain à l'ânier, à l'âne et au poiſſon ſautant. Il aſſure même que ces ſtatues furent placées dans le capitole.

Il eſt fort vraiſemblable que ce tyran habile ſe moquait des ſuperſtitions des Romains,

et que ſon âne, ſon ânier et ſon poiſſon n'étaient qu'une plaiſanterie. Cependant il ſe peut très-bien qu'en mépriſant toutes les ſottiſes du vulgaire, il en eût conſervé quelques-unes pour lui. Le barbare et diſſimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de Saint Lo. Preſque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire, et de bien lire, ont un petit coin de ſuperſtition.

AUGUSTE OCTAVE.

Des mœurs d'Auguſte. (*)

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, et il faut que ces faits ſoient inconteſtables. Il eſt avéré que cet homme, ſi immodérément loué d'avoir été le reſtaurateur des mœurs et des lois, fut long-temps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme ſur *Fulvie*, faite après l'horreur des proſcriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienſéances dans les expreſſions, que de barbarie dans la conduite.

Quòd futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia conſtituit, ſe quoque uti futuam.

(*) Voyez l'article VELETRI.

Aut futue, aut pugnemus, ait; quid quod mihi vitâ
Carior eſt ipsâ mentula? ſigna canant.

Cette abominable épigramme eſt un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguſte*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faibleſſes infames : *effeminatum inſectatus eſt*. *Antoine* avant le triumvirat déclara que *Céſar*, grand oncle d'*Auguſte*, ne l'avait adopté pour ſon fils que parce qu'il avait ſervi à ſes plaiſirs; *adoptionem avunculi ſtupro meritum.*

Lucius Céſar lui fit le même reproche et prétendit même qu'il avait pouſſé la baſſeſſe juſqu'à vendre ſon corps à *Hirtius* pour une ſomme très-conſidérable. Son impudence alla depuis juſqu'à arracher une femme conſulaire à ſon mari au milieu d'un ſouper; il paſſa quelque temps avec elle dans un cabinet voiſin, et la ramena enſuite à table, ſans que lui, ni elle, ni ſon mari, en rougiſſent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguſte* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epiſtolam cùm leges, non inieris Teſtullam, aut Terentillam, aut Ruſſillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas?* On n'oſe traduire cette lettre licencieuſe.

Rien n'eſt plus connu que ce ſcandaleux feſtin de cinq compagnons de ſes plaiſirs avec ſix des principales femmes de Rome. Ils

étaient habillés en dieux et en déeſſes, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables.

Dùm nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le déſigna publiquement ſur le théâtre par ce fameux vers :

Videſne ut cinædus orbem digito temperet?
Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Preſque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguſte* n'eut l'inſolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été ſurpris par lui dans un inceſte avec ſa propre fille *Julie*, et qu'il ne relégua même ſa fille que par jalouſie. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que *Caligula* publiait hautement que ſa mère était née de l'inceſte d'*Auguſte* et de *Julie*; c'eſt ce que dit *Suétone* dans la Vie de *Caligula*.

On ſait qu'*Auguſte* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle ; et il enleva le même jour *Livie* à ſon mari, groſſe de *Tibère*, autre monſtre qui lui ſuccéda : voilà l'homme à qui *Horace* diſait :

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Il eſt difficile de n'être pas ſaiſi d'indignation en liſant à la tête des *Géorgiques* qu'*Auguſte* eſt un des plus grands dieux, et qu'on ne ſait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel, s'il régnera dans les airs, ou s'il ſera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire de mers.

An deus immenſi venias maris, ac tua nautæ
Numina ſola colant, tibi ſerviat ultima Thule.

L'*Arioſte* parle bien plus ſenſément, comme auſſi avec plus de grâce, quand il dit dans ſon admirable trente-cinquième chant :

Non fu ſi ſanto ne benigno Auguſto,
Come la tromba di Virgilio ſuona ;
L'aver avuto in poëſia buon guſto,
La proſcriptione iniqua gli perdona, &c.

Tyran de ſon pays, et ſcélérat habile,
Il mit Pérouſe en cendre et Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût, il ſe connut en vers ;
Auguſte au rang des dieux eſt placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguſte.

AUTANT qu'*Auguſte* ſe livra long-temps à la diſſolution la plus effrénée, autant ſon énorme cruauté fut tranquille et réfléchie. Ce

fut au milieu des feſtins et des fêtes qu'il ordonna des profcriptions ; il y eut près de trois cents ſénateurs de proſcrits, deux mille chevaliers, et plus de cent pères de famille obſcurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* et *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, et en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin, qu'on fait expirer ſur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouſe, donna à ſes ſoldats vétérans toutes les terres des citoyens de Mantoue et de Crémone. Ainſi il récompenſait le meurtre par la déprédation.

Il n'eſt que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate juſqu'au fond de l'Eſpagne, par un homme ſans pudeur, ſans foi, ſans honneur, ſans probité, fourbe, ingrat, avare, ſanguinaire, tranquille dans le crime, et qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier ſupplice au premier de ſes crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguſte*, parce que Rome goûta ſous lui la paix, les plaiſirs et l'abondance. *Sénèque* dit de lui : *Clementiam non voco laſſam crudelitatem* ; je n'appelle point clémence la laſſitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguſte* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus néceſſaire, et qu'il vit qu'étant maître abſolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juſte. Mais il me ſemble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la ſtatue de *Céſar*, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Céſarion*, fils de *Céſar* et de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour ſoupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard ſous ſa robe, il le fit appliquer en ſa préſence à la torture; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce ſénateur, il lui arracha lui-même les yeux, ſi on en croit *Suétone*.

On ſait que *Céſar*, ſon père adoptif, fut aſſez grand pour pardonner à preſque tous ſes ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguſte* ait pardonné à un ſeul. Je doute fort de ſa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne diſent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conſpirations faites contre *Auguſte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La ſingularité d'un conſulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les

hiſtoriens contemporains. *Dion Caſſius* n'en parle qu'après *Sénèque;* et ce morceau de *Sénèque* reſſemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiſtorique. De plus, *Sénèque* met la ſcène en Gaule, et *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraiſemblance à cette aventure. Aucune de nos hiſtoires romaines, compilées à la hâte et ſans choix, n'a diſcuté ce fait intéreſſant. L'hiſtoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés auſſi fautive que tronquée; l'eſprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il ſe peut que *Cinna* ait été ſoupçonné ou convaincu par *Auguſte* de quelque infidélité, et qu'après l'éclairciſſement *Auguſte* lui ait accordé le vain honneur du conſulat; mais il n'eſt nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conſpiration s'emparer de la puiſſance ſuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme conſidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un ſimple courtiſan ſubalterne ait eu la folie de vouloir ſuccéder à un ſouverain affermi depuis vingt années, et qui avait des héritiers; et il n'eſt nullement probable qu'*Auguſte* l'eût fait conſul immédiatement après la conſpiration..

Si l'aventure de *Cinna* eſt vraie, *Auguſte* ne

pardonna que malgré lui, vaincu par les raiſons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris ſur lui un grand aſcendant, et qui lui perſuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ſerait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par généroſité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi et affermi, de jouir en paix du fruit de ſes rapines, et de ne pas aſſaſſiner tous les jours les fils et les petits-fils des proſcrits, quand ils ſont à genoux devant lui et qu'ils l'adorent? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare; mais il eſt à remarquer que la poſtérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduiſit même une coutume dans les complimens qu'on feſait aux empereurs à leur avénement, c'était de leur ſouhaiter d'être plus heureux qu'*Auguſte*, et meilleurs que *Trajan*.

Il eſt donc permis aujourd'hui de regarder *Auguſte* comme un monſtre adroit et heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, et héritier d'une partie de ſes talens, ſemble s'oublier un peu quand il dit, dans ſes réflexions ſur la poëſie, qu'*Horace et Virgile gâtèrent Auguſte*, qu'*ils épuisèrent leur art pour empoiſonner Auguſte par leurs louanges*. Ces expreſſions pourraient

faire croire que les éloges ſi baſſement prodigués par ces deux grands poëtes corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* ſavait très-bien qu'*Auguſte* était un fort méchant homme, indifférent au crime et à la veitu, ſe ſervant également des horreurs de l'un et des apparences de l'autre, uniquement attentif à ſon ſeul intérêt, n'enſanglantant la terre et ne la pacifiant, n'employant les armes et les lois, la religion et les plaiſirs, que pour être le maître, et ſacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir ſeulement que *Virgile* et *Horace* eurent des ames ſerviles.

Il a malheureuſement trop raiſon quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié Cinna au financier *Montauron* et d'avoir dit à ce receveur: *Ce que vous avez de commun avec Auguſte, c'eſt ſurtout cette généroſité avec laquelle*..... car enfin, quoique *Auguſte* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le légiſlateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis abſolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant juſtement l'abaiſſement de *Corneille* et la lâcheté du ſiècle d'*Horace* et de *Virgile*, relève merveilleuſement un paſſage du petit Carême

de *Maſſillon. On eſt auſſi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, et on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Maſſillon*, je vous demande pardon; mais ce trait eſt bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue et la fronde ont fait, ſi je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Maſſillon*, *eſt modus in rebus;* et c'eſt ce qui manque net à tous les feſeurs de ſermons.

AUGUSTIN.

CE n'eſt pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Egliſe, que je conſidère ici St *Auguſtin*, natif de Tagaſte, c'eſt en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de phyſique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me ſemble que St *Auguſtin* avait environ quatorze ans lorſque ſon père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'uſage et la bienſéance qu'un père ſe baignât avec ſon fils (*);

(*) *Valère Maxime*, lib. II. *de Inſtit. antiq.*

et *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains, ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienséances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire et d'argent sur des tapis de pourpre, sans draps, avec sa concubine; sa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec son amant. Les enfans, les précepteurs, les domestiques, avaient leurs chambres séparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne fesait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le père d'*Augustin* menait son fils au bain des pauvres.

Ce saint raconte que son père le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle, et qui lui fit espérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo;* comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à S[te] *Monique* sa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération? S[t] *Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait, et

dont elle conçut un fils (épître *ad Vitalem*, tome III).

St *Auguſtin*, qui était un enfant très-libertin, avait l'eſprit auſſi prompt que la chair. Il dit (*a*) qu'ayant à peine vingt ans il apprit ſans maître la géométrie, l'arithmétique et la muſique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choſes, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps et les eſprits ſont plus avancés que chez nous ?

Ces avantages précieux de St *Auguſtin* conduiſent à croire qu'*Empédocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il eſt aidé, mais par des ſubalternes. C'eſt un roi qui fait agir tous ſes ſujets. Il eſt vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de ſon peuple. Ce n'eſt pas ſans raiſon que *Siphax* dit à *Juba*, dans le Caton d'*Addiſſon*, que le ſoleil qui roule ſon char ſur les têtes africaines, met plus de couleur ſur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, et que les dames de Zama ſont très-ſupérieures aux pâles beautés de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries.

Où ſont, à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne, les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la

(*a*) *Confeſſions*, liv. IV, chap. XVI.

muſique, ſans aucun ſecours, et qui ſoient pères à quatorze ans?

Ce n'eſt point ſans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célèbre aſtronome, qu'il ait fait conſtruire une ſphère céleſte comme il en eſt à la Chine depuis tant de ſiècles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte ſon nom, parce qu'elle élève ſon ſommet dans les nues, et les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choſes que ſur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les ſciences avec ſuccès, et enſeignèrent l'Eſpagne et l'Italie pendant plus de cinq ſiècles. Les choſes ſont bien changées. Le pays de St *Auguſtin* n'eſt plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France, qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde eſt un tableau changeant. *Auguſtin* débauché devient orateur et philoſophe. Il ſe pouſſe dans le monde, il eſt profeſſeur de rhétorique; il ſe fait manichéen; du manichéiſme il paſſe au chriſtianiſme. Il ſe fait baptiſer avec un de ſes bâtards nommé *Deodatus*: il devient évêque; il devient père

de l'Eglife. Son *fyftême fur la grâce* eft refpecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans, des jéfuites trouvent moyen de faire anathématifer le fyftême de St *Auguftin* mot pour mot, fous le nom de *Janfénius*, de *Saint-Cyran*, d'*Arnaud*, de *Quefnel* (*). Nous demandons fi cette révolution dans fon genre n'eft pas auffi grande que celle de l'Afrique, et s'il y a rien de permanent fur la terre?

AVIGNON.

AVIGNON et fon comtat font des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie et le fanatifme. Ce petit pays, après mille viciffitudes, avait paffé au douzième fiècle dans la maifon des comtes de Touloufe, defcendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI, comte de Touloufe, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croifades, fut dépouillé de fes Etats par une croifade que les papes fufcitèrent contre lui. La caufe de la croifade était l'envie d'avoir fes dépouilles : le prétexte était que dans plufieurs de fes villes les citoyens penfaient à peu-près comme on penfe depuis plus de deux

(*) Voyez GRACE.

cents

cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck; dans les trois quarts de la Suiſſe, en Hollande, et dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raiſon pour donner au nom de DIEU les Etats du comte de Toulouſe au premier occupant, et pour aller égorger et brûler ſes ſujets, un crucifix à la main, et une croix blanche ſur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus ſauvages n'approche pas des barbaries commiſes dans cette guerre, appelée *ſainte.* L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuſes accompagna toujours les excès de ces horreurs. On ſait que *Raimond VI* fut traîné à une égliſe de Saint-Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu juſqu'à la ceinture, ſans bas et ſans ſandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un ſecond diacre le fouettait, qu'un troiſième diacre chantait un *miſerere* avec des moines, et que le légat était à dîner.

Telle eſt la première origine du droit des papes ſur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était ſoumis à être fouetté pour conſerver ſes Etats, ſubit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conſerver par une poignée de verges : il vit ſes villes en cendres, et mourut en 1213 dans les viciſſitudes de la plus ſanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas ſoupçonné d'héréſie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique, il devait être dépouillé de tous ſes biens en vertu des décrétales ; c'était la loi. La croiſade ſubſiſta donc contre lui. On l'excommuniait dans les égliſes, les dimanches et les jours de fêtes, au ſon des cloches et à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de S[t] *Louis*, y levait des décimes pour ſoutenir cette guerre en Languedoc et en Provence. *Raimond* ſe défendait avec courage ; mais les têtes de l'hydre du fanatiſme renaiſſaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parce que tout ſon argent ſe dépenſait à la guerre.

Raimond VII vint ſigner le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Citeaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belle-perche, le tout pour le ſalut de ſon ame, comme il eſt ſpécifié dans le traité. C'était ainſi que l'Egliſe négociait toujours.

Il eſt très-remarquable que, dans l'inſtrument de cette paix, le comte de Toulouſe met toujours le légat avant le roi. „Je jure et „promets au légat et au roi d'obſerver de

„ bonne foi toutes ces chofes, et de les faire „ obferver par mes vaffaux et fujets. „

Ce n'était pas tout; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaiffin au-delà du Rhône, et la fuzeraineté de foixante et treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un inftrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner fans le confentement de l'empereur *Frédéric II*. Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. *Frédéric II* ne ratifia jamais cette extorfion.

Alfonfe, frère de S[t] *Louis*, ayant époufé la fille de ce malheureux prince, et n'en ayant point eu d'enfans, tous les Etats de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainfi qu'il avait été ftipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaiffin, qui eft dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Frédéric II* au comte de Touloufe. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait difpofé par fon teftament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence et roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de S[t] *Louis*, preffé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaiffin à

l'Eglise romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette cession était absolument nulle, et que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France*, reine de Naples, descendante du frère de St *Louis*, accusée avec trop de vraisemblance d'avoir fait étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 12 juin 1348; on y stipula, pour prix de la vente, la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc Avignon et le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence, il

l'acquit avec tous ſes droits, et voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les rois de France condeſcendirent à la laiſſer jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une poſſeſſion légitime, mais une ſimple jouiſſance.

Dans le traité de Piſe, fait par *Louis XIV* en 1664 avec *Alexandre VII*, il eſt dit qu'*on lèvera tous les obſtacles, afin que le pape puiſſe jouir d'Avignon comme auparavant.* Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des penſions du roi, et ces penſions ſont amovibles.

Avignon et le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers et de tous les contrebandiers. Par là il cauſait de grandes pertes; et le pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ſes droits, mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon et le comtat à ſa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait juſtice à ſa dignité et à ſes ſujets. La conduite indécente et groſſière du pape *Rezzonico*, *Clément XIII*, l'a forcé de faire revivre les droits de ſa couronne en

1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième fiècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudiffement de l'Europe entière.

Lorfque l'officier général chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat fans fe faire annoncer, et lui dit : *Monfieur, le roi prend poffeffion de fa ville.*

Il y a loin de là à un comte de Touloufe fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les chofes, comme on voit, changent avec le temps. (1)

AVOCATS.

On fait que *Cicéron* ne fut conful, c'eft-à-dire le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *Céfar* fut avocat. Il n'en eft pas ainfi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré fon difcours *du côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait

(1) *Clément XIII* étant mort, fon fucceffeur *Ganganelli* répara fes fautes, promit de détruire les jéfuites, et on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il eft bon de laiffer Avignon au pape, pour fe conferver un moyen de le punir s'il abufe de fes clefs : mais qu'on laiffe le peuple s'éclairer, et l'on n'aura plus befoin d'Avignon ni pour faire entendre raifon au fucceffeur de faint *Pierre*, ni pour n'en avoir rien à craindre.

défendu les comédiens *par le ſecours d'une littérature agréable et intéreſſante. Céſar* plaida des cauſes à Rome dans un autre goût que maître *le Dain*, avant qu'il daignât venir nous ſubjuguer, et faire pendre *Arioviſte.*

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainſi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé *Parallèle des anciens Romains et des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageaſſions en pluſieurs petites portions les talens que les Romains uniſſaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, ſénateur et guerrier. Chez nous, un ſénateur eſt un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conſeiller, ſoit aux enquêtes, ſoit en cour des aides, ſoit au grenier à ſel, ſelon ſes facultés ; le voilà placé pour le reſte de ſa vie, ſe carrant dans ſon cercle dont il ne ſort jamais, et croyant jouer un grand rôle ſur le globe.

Un avocat eſt un homme qui, n'ayant pas aſſez de fortune pour acheter un de ces brillans offices ſur leſquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodoſe* et de *Juſtinien* pour connaître la coutume de Paris, et qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cauſe, la ſomme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat et pour la cauſe ; tous les avocats alors allèrent dépoſer leur bonnet au greffe, *du côté* duquel maître *le Dain* a ſi bien parlé depuis ; et cette aventure cauſa une conſternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Preſque tous les Français étaient velches, excepté un de *Thou*, un *Sully*, un *Malherbe*, et ces braves capitaines qui ſecondèrent le grand *Henri*, et qui ne purent le garantir de la main d'un velche endiablé du fanatiſme des Velches.

Mais lorſque avec le temps la raiſon a repris ſes droits, l'honneur a repris les ſiens ; pluſieurs avocats français ſont devenus dignes d'être des ſénateurs romains. Pourquoi ſont-ils devenus déſintéreſſés et patriotes en devenant éloquens ? c'eſt qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame, la culture de l'eſprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en eſt un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'aſſemblent pluſieurs jours, ſans aucun intérêt,

intérêt, pour examiner ſi un homme roué à deux cents lieues de là eſt mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux, au nom de tous, protégent la mémoire du mort et les larmes de la famille. L'un des deux conſume deux années entières à combattre pour elle, à la ſecourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont !* les ſiècles à venir ſauront que le fanatiſme en robe ayant aſſaſſiné juridiquement un père de famille, la philoſophie et l'éloquence ont vengé et honoré ſa mémoire.

AUSTERITÉS,

Mortifications, flagellations.

Que des hommes choiſis, amateurs de l'étude, ſe ſoient unis après mille cataſtrophes arrivées au monde; qu'ils ſe ſoient occupés d'adorer DIEU, et de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes et des mages, il n'eſt rien là que de bon et d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reſte de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abſtenir de toute liqueur enivrante, et du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modeſtie et décence. S'ils furent ſavans,

les autres hommes les confultèrent ; s'ils furent juftes, on les refpecta et on les aima. Mais la fuperftition, la gueuferie, la vanité, ne fe mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui fe fouetta publiquement pour apaifer les dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déeffe de Syrie, qui fe fouettaient en fon honneur ; des prêtres d'*Ifis*, qui en fefaient autant à certains jours ; des prêtres de Dodône, nommés *Saliens*, qui fe fefaient des bleffures ; des prêtres de *Bellone*, qui fe donnaient des coups de fabre ; des prêtres de *Diane*, qui s'enfanglantaient à coups de verges ; des prêtres de *Cybèle*, qui fe fefaient eunuques ; des fakirs des Indes, qui fe chargèrent de chaînes ? l'efpérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs auftérités?

Les gueux qui fe font enfler les jambes avec du tithymale, et qui fe couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux paffans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les feffes, et qui vendaient ces faints clous aux dévots du pays?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette, mais c'eft pour expier vos fautes ; je marche

tout nu, mais c'eſt pour vous reprocher le faſte de vos vêtemens; je me nourris d'herbe et de colimaçons, mais c'eſt pour corriger en vous le vice de la gourmandiſe ; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre laſciveté. Reſpectez-moi comme un homme cher aux dieux, qui attirera leurs faveurs ſur vous. Quand vous ſerez accoutumés à me reſpecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir ; je ſerai votre maître au nom des dieux ; et ſi quelqu'un de vous alors tranſgreſſe la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour apaiſer la colère céleſte.

Si les premiers fakirs ne prononcèrent pas ces paroles, il eſt bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces auſtérités affreuſes furent peut-être les origines des ſacrifices de ſang humain. Des gens qui répandaient leur ſang en public à coups de verges, et qui ſe tailladaient les bras et les cuiſſes pour ſe donner de la conſidération, firent aiſément croire à des ſauvages imbécilles qu'on devait ſacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il fallait immoler ſa fille pour avoir un bon vent, précipiter ſon fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peſte, jeter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces ſuperſtitions aſiatiques ont produit parmi nous les flagellations, que nous avons imitées des Juifs (*). Leurs dévots ſe fouettaient et ſe fouettent encore les uns les autres, comme ſeſaient autrefois les prêtres de Syrie et d'Egypte. (**)

Parmi nous, les abbés fouettèrent leurs moines, les confeſſeurs fouettèrent leurs pénitens des deux ſexes. S[t] *Auguſtin* écrit à *Marcellin* le tribun, qu'*il faut fouetter les donatiſtes comme les maîtres d'école en uſent avec les écoliers*.

On prétend que ce n'eſt qu'au dixième ſiècle que les moines et les religieuſes commencèrent à ſe fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence s'établit ſi bien, que le confeſſeur de S[t] *Louis* lui donnait très-ſouvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri (*a*). *Raimond*, comte de Toulouſe, fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'égliſe de Saint-Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (*b*) furent condamnés par le légat du pape

(*) Voyez CONFESSION.

(**) Voyez APULÉE.

(*a*) En 1209.

(*b*) En 1223.

Innocent III à venir, aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, préſenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre, que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donnée en vertu de ſa pleine puiſſance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne feſant pas fouetter le roi lui-même, et en ſe contentant de lui ordonner, ſous peine de damnation, de payer à la chambre apoſtolique deux années de ſon revenu.

C'eſt de cet ancien uſage que vient la coutume d'armer encore dans Saint-Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens proſternés de leur long. C'eſt ainſi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet ſur les feſſes des cardinaux d'*Oſſat* et *Duperron* : tant il eſt vrai que nous ſortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée juſqu'au genou.

Au commencement du treizième ſiècle il ſe forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouſe et à Bologne. Les jeunes gens, preſque nus, une poignée de verges dans une main, et un petit crucifix dans l'autre, ſe fouettaient dans les rues. Les femmes les

regardaient à travers les jaloufies des fenêtres, et fe fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Efpagne (*c*), et en France même, à Perpignan. Il était affez commun au commencement du feizième fiècle que les confeffeurs fouettaffent leurs pénitens fur les feffes. Une hiftoire des Pays-Bas, compofée par *Meteren* (*d*), rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait fes pénitentes toutes nues.

Le jéfuite *Edmond Auger*, confeffeur de *Henri III* (*e*), engagea ce malheureux prince à fe mettre à la tête des flagellans.

Dans plufieurs couvens de moines et de religieufes on fe fouette fur les feffes. Il en a réfulté quelquefois d'étranges impudicités, fur lefquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile facré, et dont le fexe et la profeffion méritent les plus grands égards. (*)

(*c*) *Hiftoire des flagellans*, page 198.

(*d*) Meteren, *Hiftoria belgica*, *anno 1570*.

(*e*) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez EXPIATION.

AUTELS,

Temples, rites, ſacrifices, &c.

IL eſt univerſellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des paſteurs inſtitua depuis, ſelon les temps et les lieux, et ſurtout ſelon le beſoin des fidelles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Juſtin*, de *Tertullien*, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples et les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples, mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui ſemblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix*, qui vivait au troiſième ſiècle. *Vous penſez*, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU, *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU? *quel temple lui bâtirons-nous*

quand le monde, qui eſt ſon ouvrage, ne peut le contenir? comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle majeſté dans une ſeule maiſon? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit et dans notre cœur?

„ Putatis autem nos occultare quod coli-
„ mus, ſi delubra et aras non habemus. Quod
„ enim ſimulacrum DEO fingam, quùm, ſi
„ rectè exiſtimes, ſit DEI homo ipſe ſimu-
„ lacrum? templum quod ei extruam, quùm
„ totus hic mundus ejus opere fabricatus eum
„ capere non poſſit; et quùm homo latiùs
„ maneam, intra unam ædiculam vim tantæ
„ majeſtatis includam? nonne meliùs in noſtrâ
„ dedicandus eſt mente, in noſtro imo conſe-
„ crandus eſt pectore? „

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Egliſe était alors très-nombreuſe. On avait beſoin de décorations et de rites, qui auraient été juſque-là inutiles et même dangereux à un troupeau faible, long-temps méconnu, et pris ſeulement pour une petite ſecte de juifs diſſidens.

Il eſt manifeſte que, dans le temps où ils étaient confondus avec les juifs, ils ne pouvaient obtenir la permiſſion d'avoir des temples. Les juifs, qui payaient très-chèrement leurs ſynagogues, s'y feraient oppoſés; ils

étaient mortels ennemis des chrétiens, et ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland* qu'alors les chrétiens ne fesaient semblant de mépriser les temples et les autels, que comme le renard disait que les raisins étaient trop verts.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples et d'autels au vrai Dieu.

La Providence, en fesant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes; mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu à peu sous *Constantin* et sous ses successeurs; et ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui, dans notre Occident les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe basse en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout temps, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, et que

la coutume de s'aſſembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun eſt diabolique et toute récente. Une meſſe baſſe eſt ſans contredit quelque choſe de très-reſpectable, puiſqu'elle a été autoriſée par l'Egliſe. Elle n'eſt point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une ſeule cérémonie qui ait été en uſage du temps des apôtres. Le Saint-Eſprit s'eſt toujours conformé aux temps. Il inſpirait les premiers diſciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ſes inſpirations dans Saint-Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions; également divin dans le galetas et dans le ſuperbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III* et de *Sixte V*. (*)

AUTEURS.

AUTEUR eſt un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres profeſſions, ſignifier du bon et du mauvais, du reſpectable ou du ridicule, de l'utile et de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom eſt tellement commun à des choſes différentes, qu'on dit également *l'auteur de la*

(*) Voyez EGLISE PRIMITIVE.

nature, et *l'auteur des chanſons du pont-neuf* ou *l'auteur de l'Année littéraire*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit ſe garder de trois choſes, du titre, de l'épître dédicatoire et de la préface. Les autres doivent ſe garder d'une quatrième, c'eſt d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre ſon nom, ce qui eſt ſouvent très-dangereux, il faut du moins que ce ſoit ſous une forme modeſte; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Meſſire ou Monſeigneur un tel*, *conſeiller du roi en ſes conſeils*, *évêque et comte d'une telle ville*. Le lecteur, qui eſt toujours malin, et qui ſouvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faſte. On ſe ſouvient alors que l'auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST n'y a pas mis ſon nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'eſt pas vrai, ils étaient trop modeſtes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula ſon livre, *Evangile de ſaint Matthieu*; c'eſt un hommage qu'on lui rendit depuis. St *Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, et qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que St *Jean* qui ſe nomme dans l'Apocalypſe; et c'eſt ce qui fit ſoupçonner que ce

livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi qu'il en puiſſe être des ſiècles paſſés, il me paraît bien hardi dans ce ſiècle de mettre ſon nom et ſes titres à la tête de ſes œuvres. Les évêques n'y manquent pas; et dans les gros in-4° qu'ils nous donnent ſous le titre de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrétienne, et ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ſes Penſées, par *Monſeigneur le duc de la Rochefoucauld, pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très-beaux morceaux, ſoit annoncée par *Monſieur*, &c. ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de .... membre d'une académie, et même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On ſouhaiterait qu'il fût plus court, plus philoſophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres et qualités, perſonne ne s'en ſoucie.

L'épître dédicatoire n'a été ſouvent préſentée que par la baſſeſſe intéreſſée à la vanité dédaigneuſe :

De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, ſonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros paſſe pour ſans pareil,
Et, fût-il louche et borgne, eſt réputé ſoleil.

Qui croirait que *Rohaut*, ſoi-diſant phyſicien, dans ſa dédicace au duc de *Guiſe*, lui dit que *ſes ancêtres ont maintenu, aux dépens de leur ſang, les vérités politiques, les lois fondamentales de l'Etat et les droits des ſouverains?* Le *Balafré* et le duc de *Mayenne* feraient un peu ſurpris ſi on leur liſait cette épître. Et que dirait *Henri IV?*

On ne ſait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent préſenter des ſalades, à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux aviliſſement ; et jamais ils n'ont eu tant de nobleſſe dans l'eſprit, excepté quelques malheureux qui ſe diſent *gens de lettres*, dans le même ſens que des barbouilleurs ſe vantent d'être de la profeſſion de *Raphaël*, et que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces ſont un autre écueil ; le *moi* eſt haïſſable, diſait *Paſcal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez ; car vous devez ſavoir que l'amour propre du lecteur eſt auſſi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous eſtimer. C'eſt à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illuſtres ſuffrages dont ma pièce a été honorée, devraient me diſpenſer de répondre à mes adverſaires. Les applaudiſſemens du public .... Rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de ſuffrages illuſtres, votre pièce eſt oubliée pour jamais.

Quelques cenſeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troiſième acte, et que la princeſſe découvre trop tard dans le quatrième les tendres ſentimens de ſon cœur pour ſon amant ; à cela je réponds que .... Ne réponds point, mon ami, car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta pièce eſt tombée parce qu'elle eſt ennuyeuſe et écrite en vers plats et barbares ; ta préface eſt une prière pour les morts ; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur ſyſtême ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires, ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens et les hérétiques valentiniens. Mais

vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras et de ces continuelles répétitions, et des inſipides romans qui copient de vieux romans, et de nouveaux ſyſtêmes fondés ſur d'anciennes rêveries, et de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre; ſongez qu'il doit être neuf et utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un in-4° pour m'apprendre qu'un roi doit être juſte, et que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula!* vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une hiſtoire de votre temps, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relèvera ſur une date, ſur un nom de baptême, ſur un eſcadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet poſté. Alors corrigez-vous vîte.

Si un ignorant, un folliculaire, ſe mêle de critiquer à tort et à travers, vous pouvez le

confondre ; mais nommez-le rarement, de peur de fouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on fur le ftyle ; ne répondez jamais, c'eft à votre ouvrage feul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade ; contentez-vous de vous bien porter, fans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite fanté. Et furtout fouvenez-vous que le public s'embarraffe fort peu fi vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, et vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la fatire de ces compilations, dans l'idée d'avoir auffi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permiffion de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie qui ne les regardent pas, parce qu'elles favent bien que ce font de mauvaifes pratiques. (1)

(1) En France il exifte ce qu'on appelle l'infpection de la librairie : le chancelier en eft chargé en chef; c'eft lui feul qui décide fi les Français doivent lire ou croire telle propofition. Les parlemens ont auffi une juridiction fur les livres ; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaifent : mais la mode de brûler les auteurs avec les livres commence à paffer. Les cours fouveraines brûlent auffi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec affez de refpect. Le clergé de fon côté tâche, autant qu'il peut, de s'établir une petite juridiction fur les penfées. Comment

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de ſaire vendre et débiter par tout le royaume leurs *hiſtoriettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes ſur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *ſyſtême ſur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus ; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, et dit de leurs *opuſcules* tout le mal qu'il peut. Les léſés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on ſe bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre ;* la ſcène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou

la vérité s'échappera-t-elle des mains des cenſeurs, des exempts de police, des bourreaux et des docteurs? Elle ira chercher une terre étrangère; et comme il eſt impoſſible que cette tyrannie exercée ſur les eſprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonſpection et plus de violence.

Dans le temps où M. de *Voltaire* a écrit, c'était le lieutenant de police de Paris qui avait, ſous le chancelier, l'inſpection des livres : depuis on lui a ôté une partie de ce département. Il n'a conſervé que l'inſpection des pièces de théâtre et des ouvrages au-deſſous d'une feuille d'impreſſion. Le détail de cette partie eſt immenſe. Il n'eſt point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu ſon chien, ſans que la police ſe ſoit aſſurée qu'il n'y a dans le ſignalement de cette pauvre bête aucune propoſition contraire aux bonnes mœurs et à la religion.

trois bandes, et vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur ſociété ne dure que peu de jours; ils ſe trahiſſent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à eſpérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profeſſion. C'eſt un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever ſon fils dans un art utile, et ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre ſe fait jéſuite à dix-ſept ans. Il eſt chaſſé de la ſociété à vingt-quatre, parce que le déſordre de ſes mœurs a trop éclaté. Le voilà ſans pain; il devient folliculaire; il infecte la baſſe littérature, et devient le mépris et l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Les auteurs véritables ſont ceux qui ont réuſſi dans un art véritable, ſoit dans l'épopée, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie, ſoit dans l'hiſtoire, ou dans la philoſophie, qui ont enſeigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé ſont parmi les gens de lettres ce que les frelons ſont parmi les oiſeaux.

On cite, on commente, on critique, on

néglige, on oublie, mais ſurtout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſingulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la Philoſophie de l'hiſtoire de ce bon abbé *Bazin* que *jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut et mourut du temps de l'empereur Aurélien.* Auſſitôt le zèle de St *François* s'allume : *Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïſe;* que *Joſephe* même en a parlé fort au long, et que l'abbé *Bazin* eſt un impie qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur et citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'eſt dire : Il a vécu, il a écrit en tel temps. Le citer, c'eſt rapporter un de ſes paſſages : *Comme Moïſe le dit dans ſon Exode, comme Moïſe a écrit dans ſa Genèſe.* Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs, n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité, vous êtes un auteur bien malin; mais on ſaura du moins,

par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* ſeulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propoſitions erronées, des contradictions. Mais où ſont les bons auteurs qui n'aient pas été cenſurés ?

AUTORITÉ.

MISERABLES humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire ou en ſurplis, ſoit en manteau et en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon, ou conſentez à être bafoués dans tous les ſiècles comme les plus impertinens de tous les hommes, et à ſubir la haine publique comme les plus injuſtes.

On vous a parlé cent fois de l'inſolente abſurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée*, et moi je vous en parle pour la cent et unième, et je veux que vous en faſſiez à jamais l'anniverſaire, je veux qu'on grave à la porte de votre ſaint-office :

Ici ſept cardinaux, aſſiſtés de frères mineurs, firent jeter en priſon le maître à penſer de l'Italie, âgé de ſoixante et dix ans, le firent jeûner au pain et à l'eau, parce qu'il inſtruiſait le genre-humain, et qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des catégories d'*Ariſtote*, et on ſtatua ſavamment et équitablement la peine des galères contre quiconque ſerait aſſez oſé pour être d'un autre avis que le ſtagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, et fit enſuite un décret pour les idées innées, ſans que ladite faculté fût ſeulement informée par ſes bedeaux de ce que c'eſt qu'une idée.

Dans des écoles voiſines on a procédé juridiquement contre la circulation du ſang.

On a intenté procès contre l'inoculation, et parties ont été aſſignées par exploit.

On a ſaiſi à la douane des penſées vingt et un volumes *in-folio*, dans leſquels il était dit méchamment et proditoirement que les triangles ont toujours trois angles, qu'un père eſt plus âgé que ſon fils, que *Rhea Silvia* perdit ſon pucelage avant d'accoucher, et que de la farine n'eſt pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrùm*

chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones, et on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*; et on se pavana dans le quartier de l'université.

AXE.

D'OU vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, et s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, et qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, et que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, et qu'*Hérodote* l'ait rapporté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années; ce n'est point cela qui effraie, car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la

préceſſion des équinoxes, et il eſt auſſi aiſé à la nature de produire une rotation de vingt mille ſiècles, qu'une rotation de deux cents ſoixante ſiècles.

On s'eſt trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, ſelon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale et de l'écliptique; c'eſt tout autre choſe.

Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, et levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur et l'écliptique auraient coïncidé enſemble, quand toute la terre aurait eu la ſphère droite, et que par-tout les jours euſſent été égaux aux nuits, le ſoleil ne changerait pas pour cela ſon coucher et ſon lever. La terre aurait toujours tourné ſur ſon axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le ſoleil à l'orient, n'eſt qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, et montre la profonde ignorance de ces jongleurs, qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les ſatyres qui chantaient et danſaient à la ſuite d'*Oſiris*; avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger

qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain , et qui par là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé ; avec le roi *Psamméticus* qui donna sa fille à un voleur , pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitement , &c. &c. &c.

Ancienne histoire , ancienne astronomie , ancienne physique , ancienne. médecine , (à *Hippocrate* près) ancienne géographie , ancienne métaphysique : tout cela n'est qu'ancienne absurdité , qui doit faire sentir le bonheur d'être né tard.

Il y a , sans doute , plus de vérités dans deux pages de l'Encyclopédie , concernant la physique, que dans toute la bibliothéque d'Alexandrie , dont pourtant on regrette la perte.

B.

BABEL.

SECTION PREMIERE.

BABEL ſignifiait chez les Orientaux DIEU *le père*, *la puiſſance de* DIEU, *la porte de* DIEU, ſelon que l'on prononçait ce nom. C'eſt de là que Babylone fut la ville de DIEU, la ville ſainte. Chaque capitale d'un Etat était la ville de DIEU, la ville ſacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hiérapolis*, et il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel ſignifiait donc *la tour de* DIEU.

Joſephe à la vérité dit que Babel ſignifiait *confuſion*. *Calmet* dit, après d'autres, que *Bilba* en chaldéen ſignifie *confondue;* mais tous les Orientaux ont été d'un ſentiment contraire. Le mot de *confuſion* ſerait une étrange origine de la capitale d'un vaſte empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce* à cauſe des blanches cuiſſes des dames.

Quoi qu'il en ſoit, les commentateurs ſe ſont fort tourmentés pour ſavoir juſqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuſe

tour de Babel. S[t] *Jérôme* lui donne vingt mille pieds ; l'ancien livre juif intitulé *Jacult* lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en a vu les reſtes, et c'eſt bien voir à lui ; mais ces dimenſions ne ſont pas la ſeule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu ſavoir comment les enfans de *Noé* (*a*), *ayant partagé entre eux les îles des nations*, *s'établiſſant en divers pays*, *dont chacun eut ſa langue*, *ſes familles et ſon peuple particulier*, tous les hommes ſe trouvèrent enſuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour*, *en diſant* (*b*) : *Rendons notre nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre.*

La Genèſe parle des Etats que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Aſie, vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage et une même volonté.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, et on place la conſtruction de la tour de Babel en 1771 ; c'eſt-à-dire, cent quinze ans après la deſtruction du genre-humain, et pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuſe célérité ; tous les arts renaquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit

(*a*) Genèſe, chap. X, v. 5.

(*b*) Chap. XI, v. 2 et 4.

au grand nombre de métiers différens qu'il ſaut employer pour élever une tour ſi haute, on eſt effrayé d'un ſi prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, ſelon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge ; et déjà on voyait une ſuite de rois puiſſans en Egypte et en Aſie. *Bochard* et les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de ſyſtêmes et de mots phéniciens et chaldéens qu'ils n'entendent point, ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Gréce pour la Crète, et l'île de Chypre pour Tyr ; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné après pluſieurs ſiècles les livres ſacrés pour nous rendre plus gens de bien, et non pour faire de nous des géographes, et des chronologiſtes, et des étymologiſtes.

Babel eſt Babylone ; elle fut fondée, ſelon les hiſtoriens perſans (*c*), par un prince nommé *Tâmurath*. La ſeule connaiſſance qu'on ait de ſes antiquités conſiſte dans les obſervations aſtronomiques de dix-neuf cents trois années, envoyées par *Calliſthène*, par ordre d'*Alexandre*, à ſon précepteur *Ariſtote*. A cette certitude ſe joint une probabilité extrême, qui lui eſt preſque égale : c'eſt qu'une nation

(*c*) Voyez la *Bibliothéque orientale*.

qui avait une ſuite d'obſervations céleſtes depuis près de deux mille ans, était raſſemblée en corps de peuple, et formait une puiſſance conſidérable pluſieurs ſiècles avant la première obſervation.

Il eſt triſte qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs ſacrés, et que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques aſſignées au déluge, n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'eſt pas moins triſte qu'il ne ſoit reſté ſur la terre, chez les auteurs profanes, aucun veſtige de la tour de Babel : rien de cette hiſtoire de la confuſion des langues ne ſe trouve dans aucun livre : cette aventure ſi mémorable fut auſſi inconnue de l'univers entier que les noms de *Noé*, de *Mathuſalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam* et d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curioſité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* eſt inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques arabes et quelques perſans modernes, qui aient fait mention de *Nembrod*, en falſifiant les livres des Juifs. Il ne nous reſte, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la

Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de ſiècles; mais heureuſement c'eſt un guide infaillible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de ſon temps, qui était celui de la plus grande puiſſance des Perſes, ſouverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immenſe étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déeſſe qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour ſe proſtituer aux étrangers; et que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut ſacré qu'on payait à la déeſſe.

Ce conte des Mille et une nuits reſſemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page ſuivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents ſoixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caſpienne. Que diriez-vous de *Mézeray*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents ſoixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, et que toutes les dames de ſa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie ſe préſenter à l'égliſe de Sainte-Geneviève, et de ſe proſtituer à tous les paſſans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable eſt encore plus abſurde dans le ſiècle de *Xerxès*,

où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le ferait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs et les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de temps immémorial. On voit même dans l'histoire juive que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi (*d*), *Samuel*, pour les en détourner et pour conserver son autorité, dit qu'*un roi les tyrannisera*, qu'*il prendra la dixme des vignes et des blés pour donner à ses eunuques*. Les rois accomplirent cette prédiction; car il est dit dans le troisième livre des Rois que le roi *Achab* avait des eunuques; et dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim* et *Sédékias* en avaient aussi.

Il est parlé long-temps auparavant dans la Genèse des eunuques du pharaon (*e*) : et il est dit que *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur fesait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU,

(*d*) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. IX, v. 52; chap. XXIV, v. 12; et chap. XXV, v. 19.

(*e*) Chap. XXXVII, v. 36.

n'était donc pas un vaſte b...... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainſi que tous les autres contes dans ce goût, ſont aujourd'hui ſi décriés par tous les honnêtes gens, la raiſon a fait de ſi grands progrès, que les vieilles et les enfans même ne croient plus ces ſottiſes : *Non eſt vetula quæ credat, nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur.*

Il ne s'eſt trouvé de nos jours qu'un ſeul homme qui, n'étant pas de ſon ſiècle, a voulu juſtifier la ſable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute ſimple. Il veut prouver que les princeſſes babyloniennes ſe proſtituaient par piété au premier venu, parce qu'il eſt dit, dans la ſainte Ecriture, que les Ammonites feſaient paſſer leurs enfans par le feu, en les préſentant à *Moloc*. Mais cet uſage de quelques hordes barbares, cette ſuperſtition de faire paſſer ſes enfans par les flammes, ou même de les brûler ſur des bûchers en l'honneur de je ne ſais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoiſes d'un petit peuple infame, ont-elles quelque rapport avec une proſtitution ſi incroyable chez la nation la plus jalouſe et la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui ſe paſſe chez les Iroquois ſera-t-il parmi nous une preuve des uſages de la cour d'Eſpagne ou de celle de France ?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, *pendant laquelle*, dit-il, *des jeunes gens de qualité et des magiſtrats reſpectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, et frappaient de ce fouet des femmes de qualité, qui ſe préſentaient à eux ſans rougir, dans l'eſpérance d'obtenir par-là une plus heureuſe délivrance.*

Premièrement, il n'eſt point dit que ces romains de qualité couruſſent tout nus; *Plutarque*, au contraire, dit expreſſément dans ſes Demandes ſur les Romains, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

Secondement, il ſemble, à la manière dont s'exprime le défenſeur des *coutumes infames*, que les dames romaines ſe trouſſaient pour recevoir des coups de fouet ſur leur ventre nu; ce qui eſt abſolument faux.

Troiſièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone qui ordonne aux femmes et aux filles du roi, des ſatrapes et des mages, de ſe vendre et de ſe proſtituer par dévotion aux paſſans.

Quand on ne connaît ni l'eſprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des paſſages de vieux auteurs, qui preſque tous ſe contrediſent, il faut alors propoſer ſon ſentiment avec modeſtie; il faut ſavoir douter, ſecouer

la pouſſière du collége, et ne jamais s'exprimer avec une inſolence outrageuſe.

Hérodote, ou *Ctéſias*, ou *Diodore* de Sicile, rapportent un fait ; vous l'avez lu en grec, donc ce fait eſt vrai. Cette manière de raiſonner n'eſt pas celle d'*Euclide ;* elle eſt aſſez ſurprenante dans le ſiècle où nous vivons : mais tous les eſprits ne ſe corrigeront pas ſitôt ; et il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui penſent.

Nous ne dirons rien ici de la confuſion des langues arrivée tout d'un coup pendant la conſtruction de la tour de Babel. C'eſt un miracle rapporté dans la ſainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle, nous les croyons d'une foi vive et ſincère, comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons ſeulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confuſion et plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguſte* juſque vers le temps des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant ſix ſiècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une ſeule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois ſous leſquelles vivaient cent nations étaient écrites en latin, et le grec ſervait d'amuſement ; le jargon barbare

de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouailles partait pour l'Afie mineure, sûr d'être entendu par-tout fur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On fe trouvait citoyen de toutes les villes, fur le Danube comme fur le Guadalquivir. Aujourd'hui un bergamafque, qui voyage dans les petits cantons fuiffes, dont il n'eft féparé que par une montagne, a befoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'eft un des plus grands fléaux de la vie.

SECTION II.

La vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel : Allons, élevons une tour dont le fommet touche au ciel, et rendons notre nom célèbre avant que nous foyons difperfés dans toute la terre. L'entreprife fut faite du temps d'un nommé *Phaleg*, qui comptait le bon homme *Noé* pour fon cinquième aïeul. L'architecture et tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. St *Jérôme*, le même qui a vu des faunes et des fatyres, n'avait pas vu plus que

moi la tour de Babel ; mais il aſſure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'eſt bien peu de choſe. L'ancien livre *Jacult*, écrit par un des plus doctes juifs, démontre que ſa hauteur était de quatre-vingts et un mille pieds juifs. Et il n'y a perſonne qui ne ſache que le pied juif était à peu-près de la longueur du pied grec. Cette dimenſion eſt bien plus vraiſemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour ſubſiſte encore, mais elle n'eſt plus tout-à-fait ſi haute. Pluſieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converſer ; mais conſultez le révérend père dom *Calmet*. C'eſt un homme d'un eſprit fin et d'une profonde philoſophie ; il vous expliquera la choſe. Je ne ſais pas pourquoi il eſt dit dans la Genèſe que Babel ſignifie confuſion, car *Ba* ſignifie père dans les langues orientales, et *Bel* ſignifie DIEU ; Babel ſignifie la ville de DIEU, la ville ſainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il eſt inconteſtable que Babel veut dire confuſion, ſoit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage juſqu'à quatre-vingts et un mille pieds juifs, ſoit parce que les langues ſe confondirent ; et c'eſt évidemment depuis ce temps-là que les

Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il eſt clair, ſelon le ſavant *Bochard*, que le chinois eſt originairement la même langue que le haut allemand.

BACCHUS.

De tous les perſonnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane, *Bacchus* eſt le plus important pour nous, je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuſe reſſemblance de ſon hiſtoire fabuleuſe avec les aventures véritables de *Moïſe*.

Les anciens poëtes ſont naître *Bacchus* en Egypte ; il eſt expoſé ſur le Nil ; et c'eſt de là qu'il eſt nommé *Miſes* par le premier *Orphée* ; ce qui veut dire en ancien égyptien *ſauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il eſt élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Niſa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déeſſe lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il paſſa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte ſuſpendit ſes eaux à droite et à gauche pour le laiſſer paſſer ; l'Hidaſpe en fit autant.

Il commanda au ſoleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui ſortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de ſon thyrſe ; il grava ſes lois ſur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïſe*.

Voſſius eſt, je penſe, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranches *Huet* l'a pouſſé tout auſſi loin ; mais il ajoute, dans ſa Démonſtration évangélique, que non-ſeulement *Moïſe* eſt *Bacchus*, mais qu'il eſt encore *Oſiris* et *Typhon*. Il ne s'arrête pas en ſi beau chemin ; *Moïſe*, ſelon lui, eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Appollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il eſt aſſez plaiſant que *Huet*, pour prouver que *Moïſe* eſt *Adonis*, ſe fonde ſur ce que l'un et l'autre ont gardé des moutons :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Adonis et Moïſe ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il eſt *Priape* eſt qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, et que les Juifs paſsèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'eſt pas canonique, c'eſt que la verge de *Moïſe* pouvait être comparée au ſceptre de *Priape* (*a*) :

(*a*) *Demonſt. evangel.* pag. 79, 87 et 110.

Sceptrum tribuitur Priapo, *virga Moſi*. Ces démonſtrations ne ſont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troye, et que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans ſa cuiſſe.

Nous nous arrêtons à celui qui paſſa pour être né ſur les confins de l'Egypte, et pour avoir fait tant de prodiges. Notre reſpect pour les livres ſacrés juifs ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, et enſuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'hiſtoire de *Moïſe*. La difficulté conſiſtera ſeulement à ſavoir comment ils auront pu être inſtruits de cette hiſtoire inconteſtable.

A l'égard des Egyptiens, il eſt très-vraiſemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïſe*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'hiſtorien *Joſephe* et *Philon* n'auraient pas manqué de ſe prévaloir de ce mot. *Joſephe*, dans ſa réponſe à *Appion*, ſe fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïſe*; et il n'en trouve aucun qui rapporte un ſeul de ces miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du paſſage miraculeux de la mer Rouge, &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait

trouvé de quoi faire ce parallèle ſcandaleux du divin *Moïſe* avec le profane *Bacchus*.

Il eſt de la plus grande évidence que ſi un ſeul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïſe*, toute la ſynagogue d'Alexandrie, toute l'Egliſe diſputante de cette fameuſe ville aurait cité ce mot, et en aurait triomphé, chacune à ſa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui diſent tant de choſes inutiles, auraient rapporté mille fois ce paſſage néceſſaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond ſilence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais auſſi comment s'eſt-il pu faire qu'aucun égyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui enſanglanta le Nil, et qui noya dans la mer le roi et toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos hiſtoriens avouent qu'un *Clodvic*, un ſicambre, ſubjugua la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais ſont les premiers à dire que les Saxons, les Danois et les Normands vinrent tour à tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïſe*, de *Joſué*, de *Gédéon*, de *Samſon* et de tant de prophètes ;

l'univers s'eſt tu cependant. O profondeur ! D'un côté il eſt palpable que tout cela eſt vrai, puiſque tout cela ſe trouve dans la ſainte Ecriture approuvée par l'Egliſe ; de l'autre il eſt inconteſtable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence, et ſoumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, ſont probablement les premiers auteurs des fables inventées ſur *Bacchus*, adoptées bientôt et embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes et les Grecs auraient-ils puiſé chez les Juifs ? On ſait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à perſonne juſqu'au temps des *Ptolomées ;* ils regardaient cette communication comme un ſacrilége ; et *Joſephe* même, pour juſtifier cette obſtination à cacher le Pentateuque au reſte de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient oſé parler des hiſtoires juives. Si on l'en croit, l'hiſtorien *Théopompe*, ayant eu ſeulement deſſein de faire mention d'eux dans ſon ouvrage, devint fou pendant trente jours ; et le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ſes tragédies. Voilà les excuſes que *Flavien Joſephe* donne dans ſa Réponſe à *Appion* de ce que l'hiſtoire juive a été ſi long-temps inconnue.

Ces

Ces livres étaient d'une ſi prodigieuſe rareté qu'on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire ſous le roi *Joſias* ; et cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* ſcribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, ſelon le livre IV des Rois, ſix cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, et dans les temps les plus floriſſans de la Gréce. Les Grecs ſavaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Eſdras* les reſtaurât au bout de ſoixante et dix ans ; et il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Gréce.

Si les Grecs avaient puiſé leurs fables dans l'hiſtoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéreſſans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathuſalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Caïn*, d'*Eve*, de ſon funeſte ſerpent, de l'arbre de la ſcience, tous ces noms leur ont été de tous temps inconnus : et ils n'eurent une faible connaiſſance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit *Alexandre* en Aſie et en Europe. L'hiſtorien *Joſephe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le

commencement de sa Réponse à *Appion* (qui, par parenthèse, était mort quand il lui répondit; car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude*, et *Josephe* écrivit sous *Vespasien*).

(*b*) „ Comme le pays que nous habitons „ est éloigné de la mer, nous ne nous appli„ quons point au commerce, et n'avons point „ de communication avec les autres nations „ Nous nous contentons de cultiver nos „ terres, qui sont très-fertiles, et travaillons „ principalement à bien élever nos enfans, „ parce que rien ne nous paraît si nécessaire „ que de les instruire dans la connaissance de „ nos saintes lois, et dans une véritable piété „ qui leur inspire le désir de les observer. „ Ces raisons, ajoutées à ce que j'ai dit, et à „ cette manière de vie qui nous est particu„ lière, font voir que dans les siècles passés „ nous n'avons point eu de communication „ avec les Grecs, comme ont eu les Egyptiens „ et les Phéniciens..... Y a-t-il donc sujet de „ s'étonner que notre nation n'étant point „ voisine de la mer, n'affectant point de rien „ écrire, et vivant en la manière que je l'ai „ dit, elle ait été peu connue? „

Après un aveu aussi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait

(*b*) Réponse de *Josephe*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli*, chapitre V.

jamais écrit, on voit affez qu'il eft impoffible que les anciens Grecs euffent pris la fable de *Bacchus* dans les livres facrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le facrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idomenée*, les travaux d'*Hercule*, l'aventure d'*Eurydice*, &c. : la quantité d'anciens récits qui fe reffemblent eft prodigieufe. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en hiftoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux efprits fe rencontrent ? Enfin, DIEU l'a permis ; cela doit fuffire. Qu'importe que les Arabes et les Grecs aient dit les mêmes chofes que les Juifs ? Ne lifons l'ancien Teftament que pour nous préparer au nouveau, et ne cherchons dans l'un et dans l'autre que des leçons de bienfefance, de modération, d'indulgence et d'une véritable charité.

ROGER BACON.

VOUS croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième fiècle, était un très-grand homme, et qu'il avait la vraie fcience, parce qu'il fut perfecuté et condamné dans Rome à la prifon par des ignorans. C'eft un grand préjugé en fa faveur, je l'avoue ; mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans

condamnent gravement d'autres charlatans, et que des fous font payer l'amende à d'autres fous? Ce monde-ci a été long-temps semblable aux petites-maisons, dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le St Esprit; et ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter sa prison, ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler : et cela dans un temps où les scolastiques respectaient *Aristote* beaucoup plus que les jansénistes ne respectent saint *Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la Poëtique, la Rhétorique et la Logique d'*Aristote?* Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'*Aristote* était un très-grand et très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique; et qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon, dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière et de la vision, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit : *La lumière fait par voie de multi-*

plication ſon eſpèce lumineuſe , et cette action eſt appelée univoque et conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque , par laquelle la lumière engendre la chaleur , *et la chaleur la putréfaction ?*

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger la vie avec du ſperma ceti , et de l'aloès , et de la chair de dragon , mais qu'on peut ſe rendre immortel avec la pierre philoſophale. Vous penſez bien qu'avec ces beaux ſecrets il poſſédait encore tous ceux de l'aſtrologie judiciaire, ſans exception : auſſi aſſure-t-il bien poſitivement , dans ſon *Opus majus* , que la tête de l'homme eſt ſoumiſe aux influences du belier , ſon cou à celles du taureau , et ſes bras au pouvoir des gémeaux , &c. Il prouve même ces belles choſes par l'expérience , et il loue beaucoup un grand aſtrologue de Paris , qui empêcha , dit-il , un médecin de mettre un emplâtre ſur la jambe d'un malade , parce que le ſoleil était alors dans le ſigne du verſeau , et que le verſeau eſt mortel pour les jambes ſur leſquelles on applique des emplâtres.

C'eſt une opinion aſſez généralement répandue , que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il eſt certain que de ſon temps on était ſur la voie de cette horrible découverte ; car je remarque toujours que l'eſprit d'invention eſt de tous les temps , et que les docteurs , les

gens qui gouvernent les efprits et les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus infenfés préjugés, ont beau n'avoir pas le fens commun, il fe trouve toujours des hommes obfcurs, des artiftes animés d'un inftinct fupérieur, qui inventent des chofes admirables, fur lefquelles enfuite les favans raifonnent.

Voici mot à mot ce fameux paffage de *Roger Bacon* touchant la poudre à canon ; il fe trouve dans fon *Opus majus*, page 474, édit. de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explofion fait tant de bruit, que fi on les allumait fubitement et de nuit, une ville et une armée ne pourraient le foutenir : les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'eft par de tels artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On enfonce du falpêtre avec force dans une petite balle de la groffeur d'un pouce ; on la fait crever avec un bruit fi violent qu'il furpaffe le rugiffement du tonnerre ; et il en fort une plus grande exhalaifon de feu que celle de la foudre.* Il paraît évidemment que *Roger Bacon* ne connaiffait que cette expérience commune d'une

petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de là à la poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son temps commençait à être connue en Italie; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, et beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa Dignité de l'art expérimental.

Cependant, malgré ce nombre effroyable d'absurdités et de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle? me direz-vous; c'était celui du gouvernement féodal et des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes et les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* et *Avicenne*; voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie et d'optique, et c'est ce qui le fit passer à Rome et à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'arabe *Alhazen*; car dans ces temps là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins et les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation; mais le docteur était arabe ou juif.

Tranſportez ce *Bacon* au temps où nous vivons, il ſerait ſans doute un très-grand homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait : cet or aujourd'hui ſerait épuré.

Pauvres humains que nous ſommes ! que de ſiècles il a fallu pour acquérir un peu de raiſon !

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'attraction.

SECTION PREMIERE.

Le plus grand ſervice peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philoſophie a été de deviner l'attraction.

Il diſait ſur la fin du ſeizième ſiècle, dans ſon livre de la nouvelle Méthode de ſavoir :

» Il faut chercher s'il n'y aurait point une
» eſpèce de force magnétique qui opère entre
» la terre et les choſes peſantes, entre la lune
» et l'océan, entre les planètes.... Il faut, ou
» que les corps graves ſoient pouſſés vers le
» centre de la terre, ou qu'ils en ſoient
» mutuellement attirés ; et, en ce dernier
» cas, il eſt évident que plus les corps en

» tombant s'approchent de la terre, plus for-
» tement ils s'attirent. Il faut expérimenter
» si la même horloge à poids ira plus vîte sur
» le haut d'une montagne, ou au fond d'une
» mine. Si la force des poids diminue sur la
» montagne et augmente dans la mine, il y
» a apparence que la terre a une vraie
» attraction. »

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété universelle de la matière, cette cause qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le soleil, et qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée et démontrée par le grand *Newton*. Mais quelle sagacité dans *Bacon de Verulam*, de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensait !

Ce n'est pas là de la matière subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois sur eux-mêmes, quoique tout fût plein ; ce n'est pas de la matière globuleuse formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces grotesques furent reçus pendant quelque temps chez les curieux : c'était un très-mauvais roman ; non-seulement il réussit comme *Cyrus* et *Pharamond*, mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Torricelli* et un très-petit nombre de

ſages, il n'y avait alors que des aveugles en phyſique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons et de la matière cannelée ; et lorſqu'enfin on eut découvert et démontré l'attraction, la gravitation et ſes lois, on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers reſſorts de la nature ne ſont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les cauſes du mouvement, du reſſort, de la génération, de l'immutabilité des eſpèces, du ſentiment, de la mémoire, de la penſée, ne ſont-elles pas très-occultes ?

Bacon ſoupçonna, *Newton* démontra l'exiſtence d'un principe juſqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, juſqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut aſſez ſage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cauſe ; il ajouta que c'était peut-être une impulſion, peut-être une ſubſtance légère prodigieuſement élaſtique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiſer par ces *peut-être* les eſprits effarouchés du mot d'*attraction*, et d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers ſans toucher à rien.

Le premier qui oſa dire (du moins en France) qu'il eſt impoſſible que l'impulſion ſoit la cauſe de ce grand et univerſel phéno-

mène, s'expliqua ainſi, lors même que les tourbillons et la matière ſubtile étaient encore fort à la mode :

„ On voit l'or, le plomb, le papier, la „ plume, tomber également vîte, et arriver „ au fond du récipient, et en même temps, „ dans la machine pneumatique.

„ Ceux qui tiennent encore pour le plein „ de *Deſcartes*, pour les prétendus effets de „ la matière ſubtile, ne peuvent rendre „ aucune bonne raiſon de ce fait ; car les „ faits ſont leurs écueils. Si tout était plein, „ quand on leur accorderait qu'il pût y avoir „ alors du mouvement (ce qui eſt abſolu- „ ment impoſſible), au moins cette prétendue „ matière ſubtile remplirait exactement le „ récipient, elle y ſerait en auſſi grande quan- „ tité que de l'eau ou du mercure qu'on y „ aurait mis : elle s'oppoſerait au moins à cette „ deſcente ſi rapide des corps : elle réſiſterait „ à ce large morceau de papier ſelon la ſurface „ de ce papier, et laiſſerait tomber la balle „ d'or ou de plomb beaucoup plus vîte. Mais „ ces chutes ſe font au même inſtant ; donc „ il n'y a rien dans le récipient qui réſiſte ; „ donc cette prétendue matière ſubtile ne „ peut faire aucun effet ſenſible dans ce réci- „ pient ; donc il y a une autre force qui fait „ la peſanteur.

„ En vain dirait-on qu'il reſte une matière „ ſubtile dans ce récipient, puiſque la lumière „ le pénètre. Il y a bien de la différence : la „ lumière qui eſt dans ce vaſe de verre n'en „ occupe certainement pas la cent millième „ partie ; mais, ſelon les cartéſiens, il faut „ que leur matière imaginaire rempliſſe bien „ plus exactement le récipient, que ſi je le „ ſuppoſais rempli d'or ; car il y a beaucoup „ de vide dans l'or, et ils n'en admettent „ point dans leur matière ſubtile.

„ Or, par cette expérience, la pièce d'or „ qui pèſe cent mille fois plus que le morceau „ de papier, eſt deſcendue auſſi vîte que le „ papier ; donc la force qui l'a fait deſcendre „ a agi cent mille fois plus ſur lui que ſur le „ papier ; de même qu'il faudra cent fois plus „ de force à mon bras pour remuer cent „ livres que pour remuer une livre ; donc „ cette puiſſance qui opère la gravitation agit „ en raiſon directe de la maſſe des corps. „ Elle agit en effet tellement ſur la maſſe des „ corps, non ſelon les ſurfaces, qu'un mor- „ ceau d'or, réduit en poudre, deſcend dans „ la machine pneumatique auſſi vîte que la „ même quantité d'or étendue en feuille. „ La figure du corps ne change ici en rien „ ſa gravité ; ce pouvoir de gravitation agit „ donc ſur la nature interne des corps, et „ non en raiſon des ſuperficies.

„ On n'a jamais pu répondre à ces vérités „ preſſantes que par une ſuppoſition auſſi „ chimérique que les tourbillons. On ſup- „ poſe que la matière ſubtile prétendue, qui „ remplit tout le récipient, ne pèſe point. „ Etrange idée, qui devient abſurde ici; car „ il ne s'agit pas dans le cas préſent d'une „ matière qui ne pèſe pas, mais d'une matière „ qui ne réſiſte pas. Toute matière réſiſte „ par ſa force d'inertie. Donc ſi le récipient „ était plein, la matière quelconque qui le „ remplirait, réſiſterait infiniment; cela paraît „ démontré en rigueur.

„ Ce pouvoir ne réſiſte point dans la pré- „ tendue matière ſubtile. Cette matière ſerait „ un fluide; tout fluide agit ſur les ſolides „ en raiſon de leurs ſuperficies; ainſi le vaiſ- „ ſeau préſentant moins de ſurface par ſa „ proue, fend la mer qui réſiſterait à ſes flancs. „ Or ſi la ſuperficie d'un corps eſt comme le „ carré de ſon diamètre, la ſolidité de ce „ corps eſt comme le cube de ce même dia- „ mètre; le même pouvoir ne peut agir à la „ fois en raiſon du cube et du carré; donc „ la peſanteur, la gravitation, n'eſt point „ l'effet de ce fluide. De plus, il eſt impoſ- „ ſible que cette prétendue matière ſubtile „ ait d'un côté aſſez de force pour précipiter „ un corps de cinquante-quatre mille pieds

„ de haut en une minute (car telle eſt la „ chute des corps), et que de l'autre elle ſoit „ aſſez impuiſſante pour ne pouvoir empêcher „ le pendule du bois le plus léger, de remonter „ de vibration en vibration dans la machine „ pneumatique, dont cette matière imagi- „ naire eſt ſuppoſée remplir exactement tout „ l'eſpace. Je ne craindrai donc point d'affir- „ mer que ſi l'on découvrait jamais une impul- „ ſion qui fût la cauſe de la peſanteur des „ corps vers un centre, en un mot, la cauſe „ de la gravitation, de l'attraction univer- „ ſelle, cette impulſion ſerait d'une toute „ autre nature que celle qui nous eſt con- „ nue. „ (*)

Cette philoſophie fut d'abord très-mal reçue; mais il y a des gens dont le premier aſpect choque et auxquels on s'accoutume.

La contradiction eſt utile : mais l'auteur du Spectacle de la nature n'a-t-il pas un peu outré ce ſervice rendu à l'eſprit humain, lorſqu'à la fin de ſon Hiſtoire du ciel il a voulu donner des ridicules à *Newton*, et ramener les tourbillons ſur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières*?

(*a*) *Il vaudrait mieux*, dit-il, *ſe tenir en repos*

(*) *Elémens de la Philoſophie de Newton*, troiſième partie, chapitre I, *Phyſique*, tome I.

(*a*) Tome II, page 299.

que d'exercer laborieuſement ſa géométrie à calculer et à meſurer des actions imaginaires, et qui ne nous apprennent rien, &c.

Il eſt pourtant aſſez reconnu que *Gàlilée*, *Kepler* et *Newton* nous ont appris quelque choſe. Ce diſcours de M. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que M. *Algarotti* rapporte dans le *Newtonianiſmo per le dame*, d'un brave italien qui diſait : *Souffrirons-nous qu'un anglais nous inſtruiſe?*

Pluche va plus loin (*b*), il raille ; il demande comment un homme dans une encoignure de l'égliſe Notre-Dame n'eſt pas attiré et collé à la muraille.

Huyghens et *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges et centripètes, que la terre eſt un peu aplatie vers les pôles ? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (*c*) que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, et que les Nègres de l'Afrique ne ſoient pas brûlés de l'ardeur du ſoleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaiſante raiſon. Il s'agiſſait alors de ſavoir ſi, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terreſtre ſurpaſſe le cercle du méridien d'un cent

(*b*) Page 300. (*c*) Page 319.

ſoixante et dix-huitième ; et on veut nous perſuader que ſi la choſe eſt ainſi, ce n'eſt point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent ſoixante-dix-huit gouttes de vapeurs ſur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent ſoixante-dix-ſept.

Le même *Pluche*, continuant ſes railleries de collége, dit ces propres paroles : „ Si l'at- „ traction a pu élargir l'équateur... qui empê- „ chera de demander ſi ce n'eſt pas l'attraction „ qui a mis en ſaillie le devant du globe de „ l'œil, ou qui a élancé au milieu du viſage „ de l'homme ce morceau de cartilage qu'on „ appelle *le nez?* (*d*) „

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'Hiſtoire du ciel et le Spectacle de la nature contiennent de très-bonnes choſes pour les commençans ; et que les erreurs ridicules, prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aiſément égarer des eſprits qui ne ſont pas encore formés.

(*d*) En effet *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé la Vénus phyſique, avança cette étrange opinion.

SECTION II.

Il n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette queſtion uſée et frivole : Quel était le plus grand homme de *Céſar*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwell*? Quelqu'un répondit que c'était ſans contredit *Iſaac Newton*. Cet homme avait raiſon ; car ſi la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du ciel un puiſſant génie, et à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même et les autres ; un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix ſiècles, eſt véritablement le grand homme : et ces politiques et ces conquérans, dont aucun ſiècle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres méchans. C'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui ſont des eſclaves par violence ; c'eſt à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos reſpects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe ſous le nom de *Bacon*, était fils d'un garde des ſceaux, et fut long-temps chancelier ſous le roi *Jacques I*. Cependant au milieu des intrigues de la cour et des occupations de ſa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philoſophe, bon hiſtorien, écrivain élégant ;

et ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt qu'il vivait dans un ſiècle où l'on ne connaiſſait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé après ſa mort que de ſon vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ſes admirateurs étaient les étrangers. Lorſque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princeſſe *Marie*, fille de *Henri le grand*, qui devait épouſer le roi *Charles*, ce miniſtre alla viſiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. „ Vous reſſemblez aux anges (lui dit d'*Effiat*); „ on entend toujours parler „ d'eux, on les croit bien ſupérieurs aux „ hommes, et on n'a jamais la conſolation „ de les voir. „

On ſait comment *Bacon* fut accuſé d'un crime qui n'eſt guère d'un philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent. On ſait comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie, à perdre ſa dignité de chancelier et de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent ſa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en penſe, je me ſervirai, pour répondre, d'un mot que j'ai ouï dire à milord *Bolingbroke*. On parlait

en ſa préſence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accuſé, et on en citait des traits, ſur leſquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienſéance dire ce qui en était. C'était un ſi grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices. Je me bornerai donc à parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier et le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lu et le plus utile ; je veux parler de ſon *Novum ſcientiarum organum*. C'eſt l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philoſophie ; et quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun uſage. Le chancelier *Bacon* ne connaiſſait pas encore la nature ; mais il ſavait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait mépriſé de bonne heure ce que des fous en bonnet carré enſeignaient ſous le nom de philoſophie, dans les petites-maiſons appelées *colléges* : et il feſait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies, inſtituées pour la perfection de la raiſon humaine, ne continuaſſent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vide*, leurs *formes ſubſtantielles*, et tous ces mots, que non-ſeulement

l'ignorance rendait reſpectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendus ſacrés.

Il eſt le père de la philoſophie expérimentale. Il eſt bien vrai qu'avant lui on avait découvert des ſecrets étonnans : on avait inventé la bouſſole, l'imprimerie, la gravure des eſtampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre, en quelque façon, la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *beſicles*, la poudre à canon, &c. ; on avait cherché, trouvé et conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces ſublimes découvertes euſſent été faites par les grands philoſophes, et dans des temps bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout, c'eſt dans le temps de la barbarie ſcolaſtique que ces grands changemens ont été faits ſur la terre. Le haſard a produit preſque toutes ces inventions ; on a même prétendu que ce qu'on appelle *haſard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique : du moins a-t-on cru que *Chriſtophe Colomb* n'entreprit ſon voyage que ſur la foi d'un capitaine de vaiſſeau, qu'une tempête avait jeté juſqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en ſoit, les hommes ſavaient aller au bout du monde ; ils ſavaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne

connaiſſaient pas la circulation du ſang, la peſanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui ſoutenait une thèſe ſur les cathégories d'*Ariſtote*, ſur l'univerſel *à parte rei*, ou telle autre ſottiſe, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes et les plus utiles ne ſont pas celles qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain. C'eſt à un inſtinct mécanique, qui eſt chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, et nullement à la ſaine philoſophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre et de préparer les métaux, de bâtir des maiſons, l'invention de la navette, ſont d'une toute autre néceſſité que l'imprimerie et la bouſſole; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore ſauvages. Quel prodigieux uſage les Grecs et les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques! Cependant on croyait de leur temps, qu'il y avait des cieux de criſtal, et que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer; et un de leurs plus grands philoſophes, après bien des recherches, avait trouvé que les aſtres étaient des cailloux qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, perſonne avant le chancelier

Bacon n'avait connu la philoſophie expérimentale; et de toutes les épreuves phyſiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit indiquée dans ſon livre. Il en avait fait lui-même pluſieurs. Il fit des eſpèces de machines pneumatiques, par leſquelles il devina l'élaſticité de l'air; il a tourné tout autour de la découverte de ſa peſanteur; il y touchait : cette vérité fut ſaiſie par *Torricelli*. Peu de temps après, la phyſique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'était un tréſor caché dont *Bacon* s'était douté, et que tous les philoſophes, encouragés par ſa promeſſe, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans ſon livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* paſſe pour l'inventeur.

Ce précurſeur de la philoſophie a été auſſi un écrivain élégant, un hiſtorien, un bel eſprit. Ses Eſſais de morale ſont très-eſtimés, mais ils ſont faits pour inſtruire plutôt que pour plaire; et n'étant ni la ſatire de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucauld*, ni l'école du ſcepticiſme, comme *Montagne*, ils ſont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a paſſé pour un chef-d'œuvre; mais comment ſe

peut-il faire, que quelques perſonnes oſent comparer un ſi petit ouvrage avec l'hiſtoire de notre illuſtre de *Thou ?* En parlant de ce fameux impoſteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit ſi hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la ducheſſe de Bourgogne, et qui diſputa la couronne à *Henri VII;* voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : „ Environ ce temps „ le roi *Henri* fut obſédé d'eſprits malins „ par la magie de la ducheſſe de Bourgogne, „ qui évoqua des enfers l'ombre d'*Edouard IV*, „ pour venir tourmenter le roi *Henri*. Quand „ la ducheſſe de Bourgogne eut inſtruit „ *Perkins*, elle commença à délibérer par „ quelle région du ciel elle ferait paraître „ cette comète, et elle réſolut qu'elle éclaterait d'abord ſur l'horizon de l'Irlande? Il me ſemble que notre ſage de *Thou* ne donne guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour du ſublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon *galimatias*.

BADAUD.

QUAND on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon temps*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux, que *badaud* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, et qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris, plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs ; et par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui ſe diſent des injures, ou un charretier dont la charrette ſera renverſée, et qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds par-tout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

BAISER.

J'EN demande pardon aux jeunes gens et aux jeunes demoiſelles ; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'eſt que pour les ſavans et les gens ſérieux auxquels il ne convient guère.

Il n'eſt que trop queſtion de baiſer dans les comédies du temps de *Molière. Champagne*, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baiſers à *Laurette* : elle lui dit :

Tu n'es donc pas content ? vraiment c'eſt une honte ;
Je t'ai baiſé deux fois.

Champagne lui répond :

Quoi, tu baiſes par compte ?

Les valets demandaient toujours des baiſers aux ſoubrettes ; on ſe baiſait ſur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade et très-inſupportable, ſurtout dans des acteurs aſſez vilains, qui feſaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baiſers, qu'il en aille chercher dans le *Paſtor fido ;* il y a un chœur entier où il n'eſt parlé que de baiſers (*a*) ; et la pièce n'eſt fondée que ſur un baiſer que

(*a*) *Sacci pura bocca curioſa e ſcaltra*
O ſeno, ô fronte, ô mano : unqua non ſia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice ſia
Se non la bocca ; ove l'una alma e l'altra
Corre, e ſi baccia anche ella, e con vivaçi
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel' teſore,
Di baccianti rubini, &c.

Mirtillo donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin-Maillard, *un baccio molto ſaporito.*

On connaît le chapitre ſur les baiſers, dans lequel *Jean de la Caza*, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut ſe baiſer de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; et il conſeille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiſer était une manière de ſaluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *Céſar*, lui baisèrent le viſage, la main et la poitrine. *Tacite* dit, que lorſque ſon beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiſer, ne lui dit rien, et le laiſſa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à ſaluer ſon ſupérieur en le baiſant, appliquait ſa bouche à ſa propre main, et lui envoyait ce baiſer qu'on lui rendait de même ſi on voulait.

Il y a quelque choſe de ſemblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur :

De cent baiſers, dans votre ardente flamme,
Si vous preſſez belle gorge et beaux bras,
C'eſt vainement; ils ne les rendent pas.
Baiſez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame ſe colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuſe;
Ame contre ame alors eſt fort heureuſe,
Deux n'en font qu'une; et c'eſt un paradis.

On employait même ce ſigne pour adorer les dieux. *Job*, dans ſa *parabole* (*b*), qui eſt peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit „ qu'il n'a point adoré le ſoleil et „ la lune comme les autres arabes, qu'il n'a „ point porté ſa main à ſa bouche en regar„ dant ces aſtres. „

Il ne nous eſt reſté, dans nòtre occident, de cet uſage ſi antique, que la civilité *puérile et honnête*, qu'on enſeigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie.

C'était une choſe horrible de trahir en baiſant; c'eſt ce qui rend l'aſſaſſinat de *Céſar* encore plus odieux. Nous connaiſſons aſſez les baiſers de *Judas* : ils ſont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit (*c*) : *Bonjour, mon frère; et il prit de ſa main le menton d'Amaza pour le baiſer, et de l'autre main il tira ſa grande épée et l'aſſaſſina d'un ſeul coup ſi terrible, que toutes ſes entrailles lui ſortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiſer dans les autres aſſaſſinats aſſez fréquens qui ſe commirent chez les Juifs, ſi ce n'eſt peut-être les baiſers que donna *Judith* au capitaine *Holoferne*,

(*b*) *Job*, chap. XXXI. (*c*) Liv. II des Rois, chap. II.

avant de lui couper la tête dans ſon lit lorſqu'il fut endormi ; mais il n'en eſt pas fait mention, et la choſe n'eſt que vraiſemblable.

Dans une tragédie de *Shakeſpeare*, nommée *Othello*, cet *Othello* qui eſt un nègre, donne deux baiſers à ſa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens ; mais des partiſans de *Shakeſpeare* diſent que c'eſt la belle nature, ſurtout dans un nègre.

Lorſqu'on aſſaſſina *Jean Galeas Sforza*, dans la cathédrale de Milan, le jour de S[t] Etienne ; les deux *Médicis*, dans l'égliſe de la Reparata ; l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères *Wit* et tant d'autres ; du moins on ne les baiſa pas.

Il y avait chez les anciens je ne ſais quoi de ſymbolique et de ſacré attaché au baiſer, puiſqu'on baiſait les ſtatues des dieux et leurs barbes quand les ſculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés ſe baiſaient aux myſtères de *Cérès*, en ſigne de concorde.

Les premiers chrétiens et les premières chrétiennes ſe baiſaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot ſignifiait *repas d'amour*. Ils ſe donnaient le ſaint baiſer, le baiſer de paix, le baiſer de frère et de ſœur, *agion philema*. Cet uſage dura plus de quatre ſiècles, et fut enfin aboli à cauſe des conſéquences. Ce furent ces baiſers de paix, ces agapes d'amour, ces noms

de *frère* et de *ſœur*, qui attirèrent long-temps aux chrétiens peu connus ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* et les prêtreſſes de *Veſta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone* et dans d'autres auteurs profanes, que les diſſolus ſe nommaient *frère* et *ſœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms ſignifiaient les mêmes infamies. Ils ſervirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accuſations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-ſept ſociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux eſpèces de ſamaritains. Les ſociétés qui ſe flattaient d'être les plus orthodoxes accuſaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnoſtique* qui fut d'abord ſi honorable, et qui ſignifiait *ſavant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur et de mépris, un reproche d'héréſie. S[t] *Epiphane* au troiſième ſiècle prétendait qu'ils ſe chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes et femmes, qu'enſuite ils ſe donnaient des baiſers fort impudiques, et qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baiſers, que le mari diſait à ſa femme, en lui préſentant un jeune initié : *Fais l'agape avec mon frère ;* et qu'ils feſaient l'agape.

Nous n'oſons répéter ici dans la chaſte

langue françaiſe ce que S[t] *Epiphane* ajoute en grec (*d*). Nous dirons ſeulement que peut-être on en impoſa un peu à ce ſaint, qu'il ſe laiſſa trop emporter à ſon zèle, et que tous les hérétiques ne ſont pas de vilains débauchés.

La ſecte des piétiſtes, en voulant imiter les premiers chrétiens, ſe donne aujourd'hui des baiſers de paix en ſortant de l'aſſemblée, et en s'appelant *mon frère*, *ma ſœur;* c'eſt ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiſte fort

(*d*) En voici la traduction littérale en latin (*) *: Poſtquàm enim inter ſe permixti fuerunt per ſcortationis affectum; inſuper blaſphemiam ſuam in cælum extendunt. Et ſuſcipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum à maſculo in proprias ſuas manus; et ſtant ad cælum intuentes; et immunditiam in manibus habentes, precantur nimirùm ſtratiotici quidem et gnoſtici appellati, ad patrem, ut aiunt, univerſorum, offerentes ipſum hoc quod in manibus habent, et dicunt: Offerimus tibi hoc donum, corpus* CHRISTI. *Et ſic ipſum edunt, aſſumentes ſuam ipſorum immunditiam, et dicunt: Hoc eſt corpus* CHRISTI, *et hoc eſt paſcha. Ideò patiuntur corpora noſtra, et coguntur confiteri paſſionem* CHRISTI. *Eodem verò modo etiam de feminâ, ubi contigerit ipſam in ſanguinis fluxu eſſe, menſtruum collectum ab ipsâ immunditiâ ſanguinem acceptum in communi edunt; et hic eſt* (*inquiunt*) *ſanguis* CHRISTI.

Comment ſaint *Epiphane* eût-il reproché des turpitudes ſi exécrables à la plus ſavante des premières ſociétés chrétiennes, ſi elle n'avait pas donné lieu à ces accuſations? comment oſa-t-il les accuſer s'ils étaient innocens? Ou ſaint *Epiphane* était le plus grand extravagant des calomniateurs, ou ces gnoſtiques étaient les diſſolus les plus infames, et en même temps les plus déteſtables hypocrites qui fuſſent ſur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment ſauver le berceau de notre Egliſe triomphante des horreurs d'un tel ſcandale? Certes rien n'eſt plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire ſentir notre extrême miſère.

(*) *Epiphane contrà hæreſ.* liv. I, tome II.

jolie et fort humaine. L'ancienne coutume était de baiſer ſur la bouche ; les piétiſtes l'ont ſoigneuſement conſervée.

Il n'y avait point d'autre manière de ſaluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre; c'était le droit des cardinaux de baiſer les reines ſur la bouche, et même en Eſpagne. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs ; mais *chaque pays a ſes cérémonies*, et il n'y a point d'uſage ſi général, que le haſard et l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première viſite d'un ſeigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ſes mouſtaches. *C'eſt une déplaiſante coutume*, dit Montagne (*e*), *et injurieuſe à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à ſa ſuite, pour mal plaiſant qu'il ſoit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il eſt déſagréable à une jeune et jolie bouche de ſe coller par politeſſe à une bouche vieille et laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches et vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; et c'eſt ce qui fit abolir

(*e*) Liv. III, chap. V.

enfin la cérémonie du baiſer dans les myſtères et dans les agapes. C'eſt ce qui fit enfermer les femmes chez les orientaux, afin qu'elles ne baiſaſſent que leurs pères et leurs frères; coutume long-temps introduite en Eſpagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, et de là plus bas; tant la nature a tout préparé avec l'induſtrie la plus délicate; les petites glandes des lèvres, leur tiſſu ſpongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuſe, leur donnent un ſentiment exquis et voluptueux, lequel n'eſt pas ſans analogie avec une partie plus cachée et plus ſenſible encore. La pudeur peut ſouffrir d'un baiſer long-temps ſavouré entre deux piétiſtes de dix-huit ans.

Il eſt à remarquer que l'eſpèce humaine, les tourterelles et les pigeons, ſont les ſeuls qui connaiſſent les baiſers; de là eſt venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abuſé. Le baiſer, deſtiné par la nature à la bouche, a été proſtitué ſouvent à des membranes qui ne ſemblaient pas faites pour cet uſage. On ſait de quoi les templiers furent accuſés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus

au

au long ce ſujet intéreſſant, quoique *Montagne* diſe : *Il en faut parler ſans vergogne ; nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir ; et de cela nous n'oſérions parler qu'entre les dents.*

BALA, BATARDS.

BALA, ſervante de *Rachel*, et *Zelpha*, ſervante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob* ; et vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes ; auſſi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux ſœurs *Lia* et *Rachel*. Il eſt vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierri, bâtard de *Clovis*, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par ſon père.

Pluſieurs rois d'Eſpagne et de Naples ont été bâtards.

En Eſpagne les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Tranſtamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime, et cette race de bâtards, fondue dans la maiſon d'Autriche, a régné en Eſpagne juſqu'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon*, qui régnait à Naples du temps de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de *Dunois* ſignait, *le bâtard d'Orléans* ;

et l'on a conſervé long-temps des lettres du duc de Normandie, roi d'Angleterre, ſignées, *Guillaume le bâtard.*

En Allemagne il n'en eſt pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, et n'ont point d'état. En France, depuis long-temps, le bâtard d'un roi ne peut être prêtre ſans une diſpenſe de Rome; mais il eſt prince ſans difficulté, dès que le roi le reconnaît pour le fils de ſon péché, fût-il bâtard adultérin de père et de mère. Il en eſt de même en Eſpagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres; et la raiſon eſt que leur père n'en avait point; mais on les appela depuis *patriarches*, comme qui dirait archipères.

On a demandé ſi les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il eſt vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du page *Sergius III* et de la fameuſe *Marozie;* mais un exemple n'eſt pas une loi. (Voyez à l'article *Loi*, comme toutes les lois et tous les uſages ſe contrediſent.)

BANNISSEMENT.

BANNISSEMENT, à temps ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire paſſer pour tels.

On banniſſait, il n'y a pas bien long-temps, du reſſort de la juridiction un petit voleur, un petit fauſſaire, un coupable de voie de fait. Le réſultat était qu'il devenait grand voleur, grand fauſſaire et meurtrier dans une autre juridiction. C'eſt comme ſi nous jetions dans les champs de nos voiſins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

Ceux qui ont écrit ſur le droit des gens, ſe ſont fort tourmentés pour ſavoir au juſte ſi un homme qu'on a banni de ſa patrie, eſt encore de ſa patrie. C'eſt à peu-près comme ſi on demandait ſi un joueur qu'on a chaſſé de la table du jeu eſt encore un des joueurs.

S'il eſt permis à tout homme par le droit naturel de ſe choiſir ſa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen, peut à plus forte raiſon ſe choiſir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ſes anciens concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien

(1) Cet abus ſubſiſte encore. S'il eſt contre le bon ſens de bannir d'une juridiction, on peut regarder le banniſſement hors de l'Etat comme une infraction au droit des gens.

de proteſtans français naturaliſés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont ſervi contre la France et contre des armées où étaient leurs parens et leurs propres frères ! Les grecs qui étaient dans les armées du roi de Perſe, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les ſuiſſes au ſervice de la Hollande tirer ſur les ſuiſſes au ſervice de la France. C'eſt encore pis que de ſe battre contre ceux qui vous ont banni ; car, après tout, il ſemble moins mal-honnête de tirer l'épée pour ſe venger que de la tirer pour de l'argent.

BANQUE.

La banque eſt un trafic d'eſpèces contre du papier, &c.

Il y a des banques particulières et des banques publiques.

Les banques particulières conſiſtent en lettres de change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend un demi pour cent, et ſon correſpondant chez qui vous allez prend auſſi un demi pour cent quand il vous paye. Ce premier gain eſt convenu entre eux ſans en avertir le porteur. (1)

(1) Ce profit eſt ſouvent beaucoup moindre ; la manière dont on le fait conſiſte à donner à celui qui vous remet ſon

Le ſecond gain, beaucoup plus conſidérable, ſe fait ſur la valeur des eſpèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier et de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimiſtes; et le paſſant qui n'eſt pas initié à ces myſtères en eſt toujours la dupe. Ils vous diſent, par exemple : Nous remettons de Berlin à Amſterdam l'*incertain* pour le *certain*; le change eſt haut, il eſt à trente-quatre, trente-cinq; et avec ce jargon il ſe trouve qu'un homme qui croit les entendre perd ſix ou ſept pour cent; de ſorte que s'il fait environ quinze voyages à Amſterdam, en remettant toujours ſon argent par lettres de change, il ſe trouvera que ſes deux banquiers auront eu à la fin tout ſon bien. C'eſt ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'eſt que l'*incertain* pour le *certain*; le voici :

Les écus d'Amſterdam ont un prix fixe en Hollande, et leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou patagons de Hollande, argent de banque, font cent écus de ſoixante ſous chacun : il faut partir de là, et voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

argent comptant des lettres qui ne ſont payables qu'après quelques ſemaines, en proteſtant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131, ou 132 rifdales, &c.; et c'eft-là l'incertain. Pourquoi 131 rifdales ou 132? parce que l'argent d'Allemagne paffe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes cenfé recevoir poids pour poids et titre pour titre ; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puifque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136? C'eft que l'Allemagne a plus tiré de marchandifes qu'à l'ordinaire de la Hollande : l'Allemagne eft débitrice, et alors les banquiers d'Amfterdam exigent un plus grand profit, ils abufent de la néceffité où l'on eft ; et quand on tire fur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amfterdam difent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : Vous nous devez, et vous tirez encore de l'argent fur nous : donnez-nous donc cent trente-fix écus pour cent patagons.

Ce n'eft-là encore que la moitié du myftère. J'ai donné à Berlin treize cents foixante écus, et je vais à Amfterdam avec une lettre de change de mille écus, ou patagons. Le Banquier d'Amfterdam me dit : Voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque?

Je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, et que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je penſe recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin; je crois, par exemple, que ſi je rapportais ſur le champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien; point du tout, je perds encore ſur cet article, et voici comment : Ce qu'on appelle argent de banque en Hollande, eſt ſuppoſé l'argent dépoſé en 1609 à la caiſſe publique, à la banque générale. Les patagons dépoſés y furent reçus pour ſoixante ſous de Hollande, et en valaient ſoixante-trois (2). Tous les gros payemens ſe font en billets ſur la banque d'Amſterdam; ainſi je devais recevoir ſoixante-trois ſous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais, ou bien je négocie mon billet, et je ne reçois que ſoixante-deux ſous et demi, ou ſoixante-deux ſous, pour mon patagon de banque; c'eſt pour la peine de ces meſſieurs, ou pour ceux qui m'eſcomptent mon billet; cela s'appelle l'*agio*, du mot italien *aider :* on m'aide donc à perdre un ſou par écu, et mon banquier

(2) Ils ne valent réellement que 60 ſous, mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 ſous ne les vaut pas, à cauſe du faiblage dans la fabrique, et du déchet qu'elle éprouve par l'uſage.

m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs : il me fait perdre deux ſous, en me diſant que l'*agio* eſt fort haut, que l'argent eſt fort cher ; il me vole, et je le remercie. (3)

Voilà comme ſe fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat eſt d'un autre genre : ou c'eſt un argent que les particuliers dépoſent pour leur ſeule ſureté, ſans en tirer de profit, comme on fit à Amſterdam en 1609, et à Roterdam en 1636 ; ou c'eſt une compagnie autoriſée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à ſon avantage, et qui paye aux dépoſans un intérêt : c'eſt ce qui ſe pratique en Angleterre, où la banque autoriſée par le parlement donne quatre pour cent aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat ſur ce modèle, en 1717. L'objet était

(3) J'ai vu un banquier très-connu à Paris prendre deux pour cent, pour faire paſſer à Berlin une ſomme d'argent au pair : c'eſt 40 ſous par livre peſant ; un chariot de poſte tranſporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 ſous par livre. Un des principaux objets que ſe propoſait le miniſtère de France, en 1775, dans l'établiſſement des meſſageries royales, était de diminuer ces profits énormes des banquiers, et de les tenir toujours au-deſſous du prix du tranſport de l'argent : auſſi les banquiers ſe mirent à crier que ce miniſtère n'entendait rien aux finances ; et ceux des financiers qui font un commerce de banque entre les caiſſes des provinces et le tréſor royal, ne manquèrent point d'être de l'avis des banquiers.

de payer avec les billets de cette banque toutes les dépenſes courantes de l'Etat, de recevoir les impoſitions en même payement et d'acquitter tous les billets, de donner ſans aucun décompte tout l'argent qui ſerait tiré ſur la banque, ſoit par les regnicoles, ſoit par l'étranger, et par là de lui aſſurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les eſpèces en ne fabriquant de billets de banque qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, et les triplait, ſi en feſant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait ſoin de faire les payemens à point nommé; car la caiſſe ayant pris faveur, chacun y eût laiſſé ſon argent, et non-ſeulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût pouſſé encore plus loin, comme en Angleterre. Pluſieurs gens de finance, pluſieurs gros banquiers jaloux du ſieur *Law*, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans ſa naiſſance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, et tirèrent ſur elle tout ſon fonds en huit jours. Le gouvernement, au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les payemens, ce qui était le ſeul moyen de ſoutenir la banque, imagina de punir la mauvaiſe volonté de ſes ennemis, en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de ſa valeur: de ſorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les

derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change ; mais ils n'avaient plus que peu de chofe à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés ; la banque était épuifée ; ce hauffement de la valeur numéraire des efpèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleverfement du fameux fyftême de *Law*. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique ; et ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Venife, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les temps les plus défaftreux, arriva à la France au milieu de la paix et de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens fentent les avantages d'une banque d'Etat, cependant la France et l'Efpagne n'en ont point : c'eft à ceux qui font à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raifon.

BANQUEROUTE.

On connaiffait peu de banqueroutes en France avant le feizième fiècle. La grande raifon, c'eft qu'il n'y avait point de banquiers. Des lombards, des juifs prêtaient fur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remifes en pays

étranger, étaient un ſecret ignoré de tous les juges.

Ce n'eſt pas que beaucoup de gens ne ſe ruinaſſent ; mais cela ne s'appelait point *banqueroute ;* on diſait *déconfiture ;* ce mot eſt plus doux à l'oreille. On ſe ſervait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne ſonne pas ſi bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancorotto*, *bancarotta*, *gambarotta e la giuſtizia non impicar*. Chaque négociant avait ſon banc dans la place du change; et quand il avait mal fait ſes affaires, qu'il ſe déclarait *fallito*, et qu'il abandonnait ſon bien à ſes créanciers, moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre et réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire, ſon banc était caſſé, *banco rotto*, *banca rotta ;* il pouvait même dans certaines villes garder tous ſes biens et fruſtrer ſes créanciers, pourvu qu'il s'aſsît le derrière nu ſur une pierre en préſence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *ſolvere aut in œre aut in cute*, payer de ſon argent ou de ſa peau. Mais cette coutume n'exiſte plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre et dans d'autres pays, on ſe déclare banqueroutier dans les gazettes.

Les aſſociés et les créançiers s'aſſemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, et ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a ſouvent de frauduleuſes, il a fallu les punir. Si elles ſont portées en juſtice, elles ſont par-tout regardées comme un vol, et les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuſes.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait ſtatué en France peine de mort contre les banqueroutiers ſans diſtinction. Les ſimples faillites n'emportent aucune peine; les banqueroutiers frauduleux furent ſoumis à la peine de mort aux états d'Orléans ſous *Charles IX*, et aux états de Blois en 1686; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il eſt trop difficile de prouver qu'un homme s'eſt déshonoré exprès, et a cédé volontairement tous ſes biens à ſes créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'eſt contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banqueroutier ſoit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*, et pendant la régence. Le triſte état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient

ou qui ne voulaient pas payer la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement, en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 et 1726, à faire ſuſpendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les diſcuſſions de ces procès furent renvoyées aux juges conſuls; c'eſt une juridiction de marchands très-experts dans ces cas, et plus faite pour entrer dans ces détails de commerce, que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'Etat feſait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes conſidérables banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaiſſance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un magiſtrat *important*, qui avait eu pluſieurs millions net en partage de la ſucceſſion de monſieur ſon père, et qui, outre l'*importance* de ſa charge et de ſa perſonne, poſſédait encore une dignité aſſez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela; et monſieur ſon fils, qui avait acheté auſſi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de ſa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres, s'enfuit, et ne paya rien.

BAPTEME,

Mot grec qui ſignifie immerſion.

SECTION PREMIERE.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens ; nous ne ſommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrerons jamais dans le ſanctuaire.

Les Indiens, de temps immémorial, ſe plongeaient et ſe plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres et pour les initiés.

O nimiùm faciles qui triſtia crimina cædis
Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ!

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduiſit comiquement ces deux vers.

C'eſt une drôle de maxime
Qu'une leſſive efface un crime.

Comme tout ſigne eſt indifférent par lui-même, DIEU daigna conſacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptiſait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Paleſtine ; ils étaient appelés *proſélytes de domicile.* Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circonciſion, mais ſeulement à embraſſer les ſept préceptes des noachides, et à ne ſacrifier à aucun dieu des étrangers. Les proſélytes de juſtice étaient circoncis et baptiſés ; on baptiſait auſſi les femmes proſélytes, toutes nues, en préſence de trois hommes.

Les juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'eſt pourquoi on courut à S[t] *Jean*, qui baptiſait dans le Jourdain. JESUS-CHRIST même, qui ne baptiſa jamais perſonne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet uſage, ayant été long-temps un acceſſoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix, de notre Sauveur même ; il devint le principal rite et le ſceau du chriſtianiſme. Cependant les quinze premiers évêques de Jéruſalem furent tous juifs.

Les chrétiens de la Paleſtine conſervèrent très-long-temps la circonciſion. Les chrétiens de S[t] *Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Pluſieurs autres ſociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptiſé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de S[t] *Jean-Baptiſte*, rapportées par S[t] *Luc : Je baptiſe par l'eau, mais celui qui vient après moi baptiſera par le feu.*

Les ſeleuciens, les herminiens et quelques autres en uſaient ainſi. Ces paroles, *il baptiſera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a pluſieurs opinions ſur le baptême de feu dont S[t] *Luc* et S[t] *Matthieu* parlent. La plus vraiſemblable, peut-être, eſt que c'était une alluſion à l'ancienne coutume des dévots à la déeſſe de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient ſur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était ſuperſtition chez les miſérables hommes ; et JESUS ſubſtitua une cérémonie ſacrée, un ſymbole efficace et divin, à ces ſuperſtitions ridicules. (*a*)

(*a*) On s'imprimait ces ſtigmates principalement au cou et au poignet, afin de mieux faire ſavoir par ces marques apparentes, qu'on était initié et qu'on appartenait à la déeſſe. Voyez le chapitre de la déeſſe de Syrie, écrit par un initié et inſéré dans *Lucien*. *Plutarque*, dans ſon Traité de la ſuperſtition, dit que cette déeſſe donnait des ulcères au gras

Dans

Dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Conſtantin* en eſt une aſſez forte preuve. St *Ambroiſe* n'était pas encore baptiſé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré.

Du baptême des morts.

On baptiſa auſſi les morts. Ce baptême eſt conſtaté par ce paſſage de St *Paul* dans ſa lettre aux Corinthiens, *Si on ne reſſuſcite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême*

des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui, après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille, &c. dit (*) : *Si vous n'obſervez pas ces commandemens, vous ſerez maudits*, &c... *Le Seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux et dans le gras des jambes.* C'eſt ainſi que le menſonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuſe.

Le baptême par le feu, c'eſt-à-dire ces ſtigmates, était preſque par-tout en uſage. Vous liſez dans *Ezéchiel* (**) : *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui ſeront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypſe (***) : *Ne frappez point la terre, la mer et les arbres, juſqu'à ce que nous ayons marqué les ſerviteurs de* DIEU *ſur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 35.
(**) Chap. IX, v. 9.
(***) Chap. VII, v. 4 et 5.

pour les morts ? C'eſt ici un point de fait. Ou l'on baptiſait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ſes amis et de ſes parens.

S[t] *Epiphane* et S[t] *Chryſoſtôme* nous apprennent que dans quelques ſociétés chrétiennes, et principalement chez les marcionites, on mettait un vivant ſous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptiſé; le vivant répondait, oui; alors on prenait le mort, et on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : S[t] *Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas; au contraire, il s'en ſert comme d'un argument invincible qui prouve la réſurrection.

Du baptême d'aſperſion.

LES Grecs conſervèrent toujours le baptême par immerſion. Les Latins, vers la fin du huitième ſiècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules et la Germanie, et voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituèrent la ſimple aſperſion; ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'Egliſe grecque.

On demanda à S[t] *Cyprien*, évêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés

qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps? Il répond dans ſa ſoixante et ſeizième lettre, „ que pluſieurs Egliſes ne croyaient „ pas que ces arroſés fuſſent chrétiens; que „ pour lui il penſe qu'ils ſont chrétiens, mais „ qu'ils ont une grâce infiniment moindre „ que ceux qui ont été plongés trois fois „ ſelon l'uſage. „

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Egliſe s'aſſurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, et que les myſtères ne fuſſent point divulgués. C'eſt pourquoi, dans les premiers ſiècles, les gentils furent généralement auſſi mal inſtruits des myſtères des chrétiens que ceux-ci l'étaient des myſtères *d'Iſis* et de *Cérès Eleuſine.*

Cyrille d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainſi: *Je parlerais du baptême ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvînt à ceux qui ne ſont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ſes myſtères, ſes aſſociations, ſes catéchumènes, ſes initiés, ſes profès. Chaque ſecte exigeait de nouvelles vertus, et recommandait à ſes pénitens une nouvelle vie, *initium novæ vitæ*, et de là le

mot *d'initiation*. L'initiation des chrétiens et des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide, la rémiſſion de tous les péchés était attachée à ce ſigne. Mais la différence entre le baptême chrétien et les cérémonies grecques, ſyriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité et le menſonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le ſecond ſiècle on commença à baptiſer les enfans; il était naturel que les chrétiens déſiraſſent que leurs enfans, qui auraient été damnés ſans ce ſacrement, en fuſſent pourvus. On conclut enfin qu'il fallait le leur adminiſtrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Egliſe grecque eſt encore dans cet uſage.

Ceux qui mouraient dans la première ſemaine étaient damnés, ſelon les pères de l'Egliſe les plus rigoureux. Mais *Pierre Chryſologue*, au cinquième ſiècle, imagina les *limbes*, eſpèce d'enfer mitigé, et proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfans morts ſans baptême, et où les patriarches reſtaient avant la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; de ſorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était deſcendu aux limbes, et non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité ſi un chrétien dans les déſerts d'Arabie pouvait être baptiſé avec du ſable ; on a répondu que non ; ſi on pouvait baptiſer avec de l'eau roſe ; et on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait ſe ſervir d'eau bourbeuſe. On voit aiſément que toute cette diſcipline a dépendu de la prudence des premiers paſteurs qui l'ont établie.

Les anabaptiſtes, et quelques autres communions qui ſont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiſer, initier perſonne qu'en connaiſſance de cauſe. Vous faites promettre, diſent-ils, qu'on ſera de la ſociété chrétienne ; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain ; mais c'eſt un abus d'un ancien uſage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établiſſement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes et filles adultes, venaient ſe préſenter aux premiers diſciples pour être reçus dans la ſociété, pour avoir part aux aumônes, ils avaient beſoin d'une caution qui répondît de leur fidélité ; il fallait s'aſſurer d'eux ; ils juraient d'être à vous : mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des turcs ; chrétien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens

de ſon parrain. C'eſt une des raiſons que les anabaptiſtes peuvent alléguer; mais cette raiſon, qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais été admiſe dans des pays chrétiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux lois et aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les latins qui paſſent d'une de nos communions latines à la communion grecque; l'uſage était dans le ſiècle paſſé que ces catéchumènes prononçaſſent ces paroles : *Je crache ſur mon père et ma mère qui m'ont fait mal baptiſer.* Peut-être cette coutume dure encore, et durera long-temps dans les provinces.

Idées des unitaires rigides ſur le baptême.

„ Il eſt évident pour quiconque veut rai-
„ ſonner ſans préjugé, que le baptême n'eſt
„ ni une marque de grâce conférée, ni un
„ ſceau d'alliance, mais une ſimple marque
„ de profeſſion.

„ Que le baptême n'eſt néceſſaire, ni de
„ néceſſité de précepte, ni de néceſſité de
„ moyen.

„ Qu'il n'a point été inſtitué par JESUS-
„ CHRIST, et que le chrétien peut s'en paſſer,
„ ſans qu'il puiſſe en réſulter pour lui aucun
„ inconvénient.

„ Qu'on ne doit pas baptiſer les enfans ni „ les adultes, ni en général aucun homme.

„ Que le baptême pouvait être d'uſage „ dans la naiſſance du chriſtianiſme à ceux „ qui ſortaient du paganiſme, pour rendre „ publique leur profeſſion de foi, et en être „ la marque authentique ; mais qu'à préſent „ il eſt abſolument inutile et tout-à-fait „ indifférent. „

(*Tiré du Dictionnaire encyclopédique, à l'article des* Unitaires.)

SECTION II.

Le baptême, l'immerſion dans l'eau, l'abſterſion, la purification par l'eau, eſt de la plus haute antiquité. Etre propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'oſa jamais approcher des autels avec une ſouillure ſur ſon corps. La pente naturelle à tranſporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire aiſément que les luſtrations, les ablutions, ôtaient les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtemens ; et en lavant ſon corps on crut laver ſon ame. De là cette ancienne coutume de ſe baigner dans le Gange, dont on crut les eaux ſacrées ; de là les luſtrations ſi fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds, furent

les plus religieuſement attachées à ces coutumes.

On était obligé de ſe baigner chez les Juifs après une pollution, quand on avait touché un animal impur, quand on avait touché un mort, et dans beaucoup d'autres occaſions.

Lorſque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion, ils le baptiſaient après l'avoir circoncis ; et ſi c'était une femme, elle était ſimplement baptiſée, c'eſt-à-dire, plongée dans l'eau en préſence de trois témoins. Cette immerſion était réputée donner à la perſonne baptiſée une nouvelle naiſſance, une nouvelle vie : elle devenait à la fois juive et pure ; ſes enfans nés avant ce baptême, n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naiſſaient après eux d'un père et d'une mère ainſi régénérés : de ſorte que, chez les Juifs, être baptiſé et renaître était la même choſe ; et cette idée eſt demeurée attachée au baptême juſqu'à nos jours : ainſi lorſque *Jean* le précurſeur ſe mit à baptiſer dans le Jourdain, il ne fit que ſuivre un uſage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté ; mais ils l'accusèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux ; comme les prêtres catholiques romains ſeraient en droit de ſe plaindre

qu'un

qu'un laïque s'ingérât de dire la meſſe. *Jean* feſait une choſe légale, mais il ne la feſait pas légalement.

Jean voulut avoir des diſciples, et il en eut. Il fut chef de ſecte dans le bas peuple, et c'eſt ce qui lui coûta la vie. Il paraît même que JESUS fut d'abord au rang de ſes diſciples, puiſqu'il fut baptiſé par lui dans le Jourdain, et que *Jean* lui envoya des gens de ſon parti quelque temps avant ſa mort.

L'hiſtorien *Joſephe* parle de *Jean*, et ne parle pas de JESUS; c'eſt une preuve inconteſtable que *Jean-Baptiſte* avait de ſon temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptiſa. Une grande multitude le ſuivait, dit ce célèbre hiſtorien, et les Juifs paraiſſaient diſpoſés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce paſſage que *Jean* était non-ſeulement un chef de ſecte, mais un chef de parti. *Joſephe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il ſe rendit redoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir; mais JESUS n'eut affaire qu'aux phariſiens : voilà pourquoi *Joſephe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme d'un homme qui s'était rendu par ſon zèle criminel d'Etat, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour, fut ignoré de l'hiſtorien *Joſephe*.

La ſecte de *Jean-Baptiſte* ſubſiſta très-différente de la diſcipline de JESUS. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le ſupplice de JESUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaiſſait que le baptême de *Jean*, et n'avait aucune notion du Saint-Eſprit. Pluſieurs voyageurs, et entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, diſent qu'il y a encore en Perſe des diſciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui ſe baptiſent en ſon nom, et qui reconnaiſſent à la vérité JESUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JESUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à perſonne : ſes apôtres baptiſaient les catéchumènes ou les circonciſaient, ſelon l'occaſion ; c'eſt ce qui eſt évident par l'opération de la circonciſion que *Paul* fit à *Timothée* ſon diſciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptisèrent, ce fut toujours au ſeul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune perſonne baptiſée au nom du Père, du Fils et du Saint-Eſprit : c'eſt ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaiſſait pas l'évangile de *Matthieu*, dans lequel il eſt dit : *Allez enſeigner toutes les nations, et baptiſez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Eſprit.* La

religion chrétienne n'avait pas encore reçu ſa forme : le ſymbole même, qu'on appelle *le ſymbole des apôtres*, ne fut fait qu'après eux ; et c'eſt de quoi perſonne ne doute. On voit par l'épître de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort ſingulière qui s'introduiſit alors, c'eſt qu'on baptiſait les morts, mais bientôt l'Egliſe naiſſante réſerva le baptême pour les ſeuls vivans : on ne baptiſa d'abord que les adultes, ſouvent même on attendait juſqu'à cinquante ans, et juſqu'à ſa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptiſe tous les enfans : il n'y a que les anabaptiſtes qui réſervent cette cérémonie pour l'âge où l'on eſt adulte ; ils ſe plongent tout le corps dans l'eau. Pour les quakers, qui compoſent une ſociété fort nombreuſe en Angleterre et en Amérique, ils ne font point uſage du baptême : ils ſe fondent ſur ce que JESUS CHRIST ne baptiſa aucun de ſes diſciples, et ils ſe piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de JESUS-CHRIST ; ce qui met entre eux et les autres communions une prodigieuſe différence.

Addition de M. l'abbé Nicaiſe à l'article Baptême.

L'EMPEREUR *Julien le philoſophe*, dans ſon immortelle ſatire des Céſars, met ces paroles dans la bouche de *Conſtance*, fils de *Conſtantin* : ,, Quiconque ſe ſent coupable de ,, viol, de meurtre, de rapine, de ſacrilége ,, et de tous les crimes les plus abominables, ,, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il ,, ſera net et pur. ,,

C'eſt, en effet, cette fatale doctrine qui engagea les empereurs chrétiens et les grands de l'empire à différer leur baptême juſqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le ſecret de vivre criminel, et de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la leſſive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! Aujourd'hui qu'on baptiſe tous les enfans, parce qu'une idée non moins abſurde les ſuppoſa tous criminels, les voilà tous ſauvés juſqu'à ce qu'ils aient l'âge de raiſon, et qu'ils puiſſent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vîte pour leur aſſurer le paradis. Cette conſéquence eſt ſi juſte, qu'il y a eu une ſecte dévote qui s'en allait empoiſonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptiſés. Ces dévots raiſonnaient parfaitement. Ils diſaient : Nous feſons à ces petits

innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans et malheureux dans cette vie, et nous leur donnons la vie éternelle.

BARAC ET DEBORA,

Et par occasion des chars de guerre.

Nous ne prétendons point discuter ici en quel temps *Barac* fut chef du peuple juif, pourquoi étant chef il laissa commander son armée par une femme, si cette femme nommée *Débora* avait épousé *Lapidoth*, si elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même sa fille ou sa mère ; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée, entre cette *Débora* et le capitaine *Sizara*, général des armées du roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cents mille fantassins, dix mille cavaliers et trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien *Josephe*. (*a*)

Nous laisserons même ce *Jabin*, roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand-turc. Nous plaignons beaucoup

(*a*) Antiq. jud. liv. X.

la deſtinée de ſon grand-viſir *Sizara*, qui ayant perdu la bataille en Galilée, ſauta de ſon chariot à quatre chevaux, et s'enfuit à pied pour courir plus vîte. Il alla demander l'hoſpitalité à une ſainte femme juive qui lui donna du lait, et qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête quand il fut endormi. Nous en ſommes très-fâchés; mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

C'eſt au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Ciſon, que ſe donna la bataille. Le mont Thabor eſt une montagne eſcarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne et les rochers voiſins eſt une petite plaine ſemée de gros cailloux, et impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine eſt de quatre à cinq cents pas. Il eſt à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ſes trois cents mille hommes en bataille; ſes trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il eſt à croire que les Hébreux n'avaient point de chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Aſiatiques s'en ſervaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confutzé*, dit poſitive-

ment (*b*) que de temps immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre, attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage long-temps avant la guerre de Troye, puisque *Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone ; les roues ni l'essieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, surtout quand les chars étaient en grand nombre et qu'ils couraient avec impétuosité, garnis de longues piques et de faulx ; mais quand on y fut accoutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveler cette ancienne invention et de la rectifier.

Un ministre d'Etat fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen on pourrait s'en servir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, et les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que

(*b*) Liv. III.

cette manœuvre ſerait inutile et même dangereuſe, dans un temps où le canon ſeul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracaſſer. On ajouta que ces chars ſeraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou eſcadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laiſſer courir ces chars avec impétuoſité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raiſons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perſes.

BARBE.

TOUS les naturaliſtes nous aſſurent que la ſécrétion qui produit la barbe, eſt la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit on, n'ont point de barbe, parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans leſquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes et de la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuiſſans n'ont point de barbe, par la raiſon qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaiſſeaux abſorbans, s'unir à la lymphe nourricière,

et lui fournir de petits oignons de poils fous le menton, fur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les finges; on prétend que ce font les plus dignes de propager leur efpèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout; et on leur fait fouvent beaucoup trop d'honneur, ainfi qu'à certaines dames qui font un peu velues, et qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine.* Le fait eft que les hommes et les femmes font tous velus de la tête aux pieds; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela eft égal. Il n'y a que la paume de la main et la plante du pied qui foient abfolument fans poil. La feule différence, furtout dans nos climats froids, c'eft que les poils des dames, et furtout des blondes, font plus follets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a auffi beaucoup d'hommes dont la peau femble très-unie; mais il en eft d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours s'ils avaient une queue.

Cette affinité conftante entre le poil et la liqueur féminale ne peut guère fe contefter dans notre hémifphère. On peut feulement demander pourquoi les eunuques et les impuiffans étant fans barbe, ont pourtant des cheveux? La chevelure ferait-elle d'un autre genre que la barbe et que les autres

poils ? n'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur féminale ? Les eunuques ont des fourcils et des cils aux paupières ; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe eft dans les tefticules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les fuppofitions les mieux établies. Les fyftêmes font comme les rats, qui peuvent paffer par vingt petits trous, et qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémifphère entier qui femble dépofer contre l'union fraternelle de la barbe et de la femence. Les Américains, de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque ftature qu'ils foient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil fur le corps, excepté les fourcils et les cheveux. J'ai des atteftations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, converfé, combattu avec trente nations de l'Amérique feptentrionale; ils atteftent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil fur le corps ; et ils fe moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, fe copiant les uns les autres, difent que les Américains ne font fans poil que parce qu'ils fe l'arrachent avec des pinces ; comme fi *Chriftophe Colomb*, *Fernand Cortez*, et les autres conquérans, avaient chargé leurs vaiffeaux de ces petites pincettes avec

lesquelles nos dames arrachent leurs poils follets, et en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-temps que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde ; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainsi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes et nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, et est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long et la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, et, si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV* jusque vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait carrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I*, remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

long-temps paſſée de mode. Les gens de robe alors, par gravité et par reſpect pour les uſages de leurs pères, ſe feſaient raſer, tandis que les courtiſans, en pourpoint et en petit manteau, portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambaſſade, priaient ſes confrères de ſouffrir qu'il laiſsât croître ſa barbe, ſans qu'on ſe moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop ſur les barbes.

BATAILLON.

Ordonnance militaire.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été ſucceſſivement compoſé, a changé depuis l'impreſſion de l'Encyclopédie, et on changera encore les calculs par leſquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du carré, les moyens de faire ce carré plein ou vide, et de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui eſt déjà à l'article *Bataillon* dans l'Encyclopédie, et nous n'ajouterons que quelques remarques ſur les propriétés, ou ſur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons ſur trois hommes de hauteur, leur donne, ſelon pluſieurs officiers, un front fort étendu et des flancs très-faibles : le flottement, ſuite néceſſaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement ſur l'ennemi; et la faibleſſe de ſes flancs l'expoſe à être battu toutes les fois que ſes flancs ne ſont pas appuyés ou protégés ; alors il eſt obligé de ſe mettre en carré, et il devient preſque immobile : voilà, dit-on, ſes défauts.

Ses avantages, ou plutôt ſon ſeul avantage, c'eſt de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le compoſent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compenſe pas ſes défauts, ſurtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui eſt toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus enſuite pour donner et recevoir des coups de fuſil, et l'armée qui la première s'ennuie de ce tapage a perdu la bataille. L'artillerie françaiſe eſt très-bonne, mais le feu de ſon infanterie eſt rarement ſupérieur, et fort ſouvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation françaiſe attaque avec

la plus grande impétuoſité, et qu'il eſt très-difficile de réſiſter à ſon choc : le même homme qui ne peut pas ſouffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il eſt immobile, et qui aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer, ou enclouera le canon ; c'eſt ce qu'on a vu pluſieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce ſerait augmenter inutilement cet article que de citer des faits connus ; on ſait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poſte. Pour cette même raiſon *les Français l'emporteront ſur les ennemis*, dit Folard, *ſi on les abandonne deſſus ; mais ils ne valent rien ſi on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiſer la baïonnette avec l'ennemi ; et, pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons ſur un front moins étendu, et en augmenter la profondeur ; ſes flancs feraient plus sûrs, ſa marche plus prompte, et ſon attaque plus forte.

(*Cet article eſt de M.* D. P. *officier de l'état-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à peu-près qu'on les met aujourd'hui en uſage, ont été

rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel*, fecrétaire de Florence. Bataillons fur trois, fur quatre, fur cinq de hauteur; bataillons marchant à l'ennemi; bataillons carrés pour n'être point entamés après une déroute; bataillons de quatre de profondeur foutenus par d'autres en colonne; bataillons flanqués de cavalerie; tout eft de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la fefait depuis long-temps, mais on ne la favait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* et de *Clitie* commandât l'exercice à fes troupes felon fa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde; il ne voulut pas que les officiers et les foldats fe moquaffent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en fa préfence, et il fe réferva pour le confeil.

C'eft une chofe fingulière que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un foldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, et cette gaillardife fignifie *vigueur alerte ;* il veut des yeux vifs et affurés, dans lefquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux, la poitrine large, le bras mufculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes et les pieds fecs, tous fignes d'agilité et de force.

Mais il veut furtout que le foldat ait de

l'honneur, et que ce ſoit par l'honneur qu'on le mène. ,, La guerre, dit-il, ne corrompt que ,, trop les mœurs ; ,, et il rappelle le proverbe italien, qui dit : *La guerre forme les voleurs, et la paix leur dreſſe des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie françaiſe ; et il faut avouer que juſqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaiſe. C'était un étrange homme que ce *Machiavel ;* il s'amuſait à faire des vers, des comédies, à montrer de ſon cabinet l'art de ſe tuer régulièrement, et à enſeigner aux princes l'art de ſe parjurer, d'aſſaſſiner et d'empoiſonner dans l'occaſion ; grand art que le pape *Alexandre VI* et ſon bâtard *Céſar Borgia* pratiquaient merveilleuſement ſans avoir beſoin de ſes leçons.

Obſervons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, ſur tant de différens ſujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'eſt une remarque qu'on a faite ſur *Boileau* même. Il eſt vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu ; mais il la peint comme néceſſaire.

BAYLE.

MAIS ſe peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de *cœur cruel* et d'*homme affreux* dans une épître à *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, qui eſt aſſez peu connue, quoique imprimée ?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de ſyſtêmes, à *Marius* aſſis ſur les ruines de Carthage.

> Ainſi d'un œil content, Marius dans ſa fuite
> Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une ſimilitude bien peu reſſemblante, comme dit *Pope*, *ſimile unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaiſir ; au contraire, pénétré d'une douleur ſombre et noble en contemplant la viciſſitude des choſes humaines, il fit cette mémorable réponſe : *Dis au proconſul d'Afrique que tu as vu Marius ſur les ruines de Carthage.* (a)

(a) Il ſemble que ce grand mot ſoit au-deſſus de la penſée de *Lucain*.

> . . . . *Solatia fati*
> *Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes,*
> *Ignovere Diis.*

Carthage et *Marius*, couchés ſur le même ſable, ſe conſolèrent et pardonnèrent aux dieux. Mais ils ne ſont contens ni dans *Lucain*, ni dans la réponſe du romain.

Nous demandons en quoi *Marius* peut reſſembler à *Bayle ?*

On conſent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* et d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à *Bayle! déteſtable plaiſir*, *cœur cruel*, *homme affreux*, il ne fallait pas mettre ces mots dans la ſentence portée par *Louis Racine* contre un philoſophe qui n'eſt convaincu que d'avoir peſé les raiſons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutichiens, et celles de leurs adverſaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait ſe ſouvenir que *Bayle* combattait *Spinoſa* trop philoſophe, et *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait reſpecter les mœurs de *Bayle*, et apprendre de lui à raiſonner. Mais il était janſéniſte, c'eſt-à-dire, il ſavait les mots de la langue du janſéniſme et les employait au haſard.

Vous appelleriez avec raiſon *cruel et affreux*, un homme puiſſant qui commanderait à ſes eſclaves, ſous peine de mort, d'aller faire une moiſſon de froment où il aurait ſemé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, et qui laiſſerait mourir de faim les autres; qui tuerait ſon fils aîné pour laiſſer un gros héritage au cadet. C'eſt-là ce qui eſt affreux et cruel, *Louis Racine!* On prétend

que c'eſt-là le dieu de tes janſéniſtes ; mais je ne le crois pas.

O gens de parti ! gens attaqués de la jauniſſe, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penſeur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philoſophie, adreſſait-il ſa malheureuſe épître dévote contre le vertueux *Bayle?* A *Rouſſeau ;* à un poëte qui penſait encore moins, à un homme dont le principal mérite avait conſiſté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la ſodomie et la beſtialité, qui traduiſait tantôt un pſaume, et tantôt une ordure du *Moyen de parvenir*, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton.* Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un ſcélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* et d'*Iphigénie* dans un ſi prodigieux travers ? Le voici : *Rouſſeau* avait fait des vers pour les janſéniſtes, qu'il croyait alors en crédit.

C'eſt tellement la rage de la faction qui s'eſt déchaînée ſur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philoſophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle ;* il eſt leur

concitoyen, il eſt de leur ſiècle ; ſa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole* ; c'eſt la ſource de la haine janſéniſte. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiſet*, ni le révérend père *Cauſſin* ; c'eſt la ſource de la haine jéſuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant ſon teſtament valide, malgré la ſévérité de la loi (1). La démence de parti ne connaît ni honneur ni juſtice. Je n'ai donc point inſéré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires, éloge qui ſied pourtant ſi bien dans celui-ci, mais dont *Bayle* n'a pas beſoin ; je l'ai écrit pour rendre, ſi je puis, l'eſprit de parti odieux et ridicule.

BDELLIUM.

On s'eſt fort tourmenté pour ſavoir ce que c'eſt que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phiſon, fleuve du paradis terreſtre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or. Calmet*, en compilant, rapporte que (*a*), ſelon pluſieurs

(1) L'académie de Toulouſe propoſa, il y a quelques années, l'éloge de *Bayle* pour ſujet d'un prix ; mais les prêtres toulouſains écrivirent en cour, et obtinrent une lettre de cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'académie changea donc le ſujet de ſon prix, et demanda l'éloge de ſaint *Exupère*, évêque de Toulouſe.

(*a*) Notes ſur le chapitre II de la Genèſe.

compilateurs, le bdellium eſt l'eſcarboucle, mais que ce pourrait bien être auſſi du criſtal; enſuite que c'eſt la gomme d'un arbre d'Arabie: puis il nous avertit que ce ſont des câpres. Beaucoup d'autres aſſurent que ce ſont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochard* qui puiſſent éclaircir cette queſtion. J'aurais voulu que tous ces commentateurs euſſent été ſur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là fait voir évidemment, dit *Calmet*, que c'eſt le pays de Colchos : la toiſon d'or en eſt une preuve. C'eſt dommage que les choſes aient ſi fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays ſi fameux par les amours de *Médée* et de *Jaſon*, ne produit pas plus aujourd'hui d'or et de bdellium que de taureaux qui jettent feu et flamme, et de dragons qui gardent les toiſons: tout change dans ce monde; et ſi nous ne cultivons pas bien nos terres, et ſi l'Etat eſt toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

BEAU.

PUISQUE nous avons cité *Platon* ſur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas ſur le beau, puiſque le beau ſe fait aimer? On ſera peut-être curieux de ſavoir comment un grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

„ L'homme expié dans les myſtères ſacrés, „ quand il voit un beau viſage décoré d'une „ forme divine, ou bien quelque eſpèce incor- „ porelle, ſent d'abord un frémiſſement ſecret, „ et je ne ſais quelle crainte reſpectueuſe ; il „ regarde cette figure comme une divinité..... „ quand l'influence de la beauté entre dans „ ſon ame par les yeux, il s'échauffe ; les ailes „ de ſon ame ſont arroſées, elles perdent leur „ dureté qui retenait leur germe, elles ſe „ liquéfient ; ces germes enflés dans les racines „ de ſes ailes s'efforcent de ſortir par toute „ l'eſpèce de l'ame, „ (car l'ame avait des ailes autrefois) &c.

Je veux croire que rien n'eſt plus beau que ce diſcours de *Platon*; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'eſt que la beauté, le grand beau, le *to kalon :* il vous répondra que c'eſt ſa crapaude avec deux gros yeux ronds ſortant de ſa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée ; le beau eſt pour lui une peau noire, huileuſe, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable ; il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Conſultez enfin les philoſophes ; ils vous répondront par du galimatias ; il leur

faut quelque chofe de conforme à l'archétype du beau en effence, au *to kalon*.

J'affiftais un jour à une tragédie auprès d'un philofophe; que cela eft beau! difait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je. C'eft, dit-il, que l'auteur a atteint fon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint fon but, lui dis-je; voilà une belle médecine! Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eft belle, et que pour donner à quelque chofe le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous caufe de l'admiration et du plaifir. Il convint que cette tragédie lui avait infpiré ces deux fentimens, et que c'était-là le *to kalon*, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les fpectateurs. Oh oh! dit-il, le *to kalon* n'eft pas le même pour les Anglais et pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau eft fouvent très-relatif, comme ce qui eft décent au Japon eft indécent à Rome, et ce qui eft de mode à Paris ne l'eft pas à Pékin; et il s'épargna la peine de compofer un long traité fur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *Céfar*, ennemis mortels l'un de l'autre, fe portent un défi, non à qui répandra le fang l'un de l'autre derrière

unbuiſſon, en tierce et en quarte, comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les Barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repouſſé les ennemis, eſt près de ſuccomber; l'autre vole à ſon ſecours, lui ſauve la vie, et achève la victoire.

Un ami ſe dévoue à la mort pour ſon ami; un fils pour ſon père;...... l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela eſt fort *beau*, que ces actions leur ſont plaiſir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de *Zoroaſtre : Dans le doute ſi une action eſt juſte, abſtiens-toi;*..... de celle-ci de *Confucius : Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera ſans héſiter à ces actions et à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'oſe imiter. Le beau qui ne frappe que les ſens, l'imagination et ce qu'on appelle l'*eſprit*, eſt donc ſouvent incertain; le beau qui parle au cœur ne l'eſt pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade; mais perſonne ne vous niera que le dévouement de

Codrus

Codrus pour ſon peuple ne ſoit fort beau, ſuppoſé qu'il ſoit vrai.

Le frère *Attiret*, jéſuite, natif de Dijon, était employé comme deſſinateur dans la maiſon de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maiſon des champs, dit-il dans une de ſes lettres à M. *Daſſaut*, eſt plus grande que la ville de Dijon. Elle eſt partagée en mille corps de logis, ſur une même ligne; chacun de ces palais a ſes cours, ſes parterres, ſes jardins et ſes eaux; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis et de peintures. Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs et des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies et dorées, de douze à treize toiſes de long ſur quatre de large. Ces barques portent des ſalons magnifiques; et les bords de ces canaux, de ces mers et de ces étangs, ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins et de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes, ornées de pavillons et de grottes. Aucun vallon n'eſt ſemblable; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonnade,

derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance ; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, et ſur ce rocher un pavillon carré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon carré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête, tous ces bâtimens ſont illuminés en un inſtant ; et de chaque maiſon on voit un feu d'artifice.

Ce n'eſt pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, eſt une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaiſſeaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtiſans ſe déguiſent en marchands, en ouvriers de toute eſpèce ; l'un tient un café, l'autre un cabaret, l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice et toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur diſent qu'il eſt honteux de tant diſputer ſur le prix, qu'ils ſont de mauvaiſes

pratiques. Leurs majeſtés répondent qu'ils ont affaire à des fripons; les marchands ſe fâchent et veulent s'en aller; on les apaiſe : l'empereur achète tout, et en fait des loteries pour toute ſa cour. Plus loin ſont des ſpectacles de toute eſpèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Verſailles, il le trouva petit et triſte. Des allemands qui s'extaſiaient en parcourant les boſquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût ſi difficile. C'eſt encore une raiſon qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

BEKER,

Ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch, et des ſorciers.

Ce *Balthaſar Béker*, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel et du diable, et encore plus de la préciſion, fit beaucoup de bruit en ſon temps par ſon gros livre du Monde enchanté.

Un *Jacques-Georges de Chauſepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, aſſure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raiſons pour croire que ce fut à Franeker. On eſt

ſort en doute et fort en peine à la cour ſur ce point d'hiſtoire.

Le fait eſt que du temps de *Béker*, miniſtre du ſaint Evangile (comme on dit en Hollande), le diable avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les eſpèces, au milieu du dix-ſeptième ſiècle, malgré les bons eſprits qui commençaient à éclairer le monde. La ſorcellerie, les poſſeſſions, et tout ce qui eſt attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, et avaient ſouvent des ſuites funeſtes.

Il n'y avait pas un ſiècle que le roi *Jacques* lui-même, ſurnommé par *Henri IV*, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine et du pouvoir papal, avait fait imprimer ſa Démonologie, (quel livre pour un roi !) et dans cette Démonologie, *Jacques* reconnaît des enſorcellemens, des incubes, des ſuccubes ; il avoue le pouvoir du diable et du pape qui, ſelon lui, a le droit de chaſſer *Satan* du corps des poſſédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon ſens, dans quel horrible cloaque de barbarie ſtupide étions-nous plongés alors ! Il n'y avait pas un parlement, pas un préſidial, qui ne fût occupé à juger des ſorciers ; point de grave juriſconſulte qui

n'écrivît de ſavans mémoires ſur les poſſeſſions du diable. La France retentiſſait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on feſait accroire qu'elles avaient été au ſabbat, et qu'on feſait mourir ſans pitié dans des ſupplices épouvantables. Catholiques et proteſtans étaient également infectés de cette abſurde et horrible ſuperſtition, ſous prétexte que dans un des évangiles des chrétiens, il eſt dit que les diſciples furent envoyés pour chaſſer les diables. C'était un devoir ſacré de donner la queſtion à des filles, pour leur faire avouer qu'elles avaient couché avec *Satan*; que ce *Satan* s'en était fait aimer ſous la forme d'un bouc qui avait ſa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureuſes. On finiſſait par les brûler, ſoit qu'elles avouaſſent, ſoit qu'elles niaſſent; et la France n'était qu'un vaſte théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales, fait par un conſeiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux, nommé de *Langre*, imprimé en 1612, et adreſſé à *Monſeigneur Silleri*, *chancelier de France*, ſans que monſeigneur *Silleri* ait jamais penſé à éclairer ces infames magiſtrats. Il eût fallu

commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors, une Saint-Barthelemi continuelle depuis le maſſacre de Vaſſy juſqu'à l'aſſaſſinat du maréchal d'*Ancre* et de ſon innocente épouſe.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652. du temps de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron*, à qui on perſuada qu'elle était ſorcière?

Voici la ſubſtance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette ſottiſe affreuſe, qui n'eſt pas le dernier monument de cette eſpèce :

„ *Michelle* ayant rencontré le diable en ſor-
„ tant de la ville, le diable lui donna un baiſer,
„ reçut ſon hommage, et imprima ſur ſa lèvre
„ ſupérieure et à ſon teton droit, la marque
„ qu'il a coutume d'appliquer à toutes les
„ perſonnes qu'il reconnaît pour ſes favorites.
„ Ce ſceau du diable eſt un petit ſeing qui
„ rend la peau inſenſible, comme l'affirment
„ tous les juriſconſultes démonographes.

„ Le diable ordonna à *Michelle Chaudron*
„ d'enſorceler deux filles. Elle obéit à ſon
„ ſeigneur ponctuellement. Les parens des
„ filles l'accuſèrent juridiquement de diable-
„ rie; les filles furent interrogées et confron-
„ tées avec la coupable. Elles atteſtèrent
„ qu'elles ſentaient continuellement une

» fourmillière dans certaines parties de leurs
» corps, et qu'elles étaient possédées. On
» appela les médecins, ou du moins ceux
» qui passaient alors pour médecins. Ils visitèrent les filles; ils cherchèrent sur le corps
» de *Michelle* le sceau du diable, que le
» procès-verbal appelle les *marques sataniques*.
» Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce
» qui était déjà une torture douloureuse. Il
» en sortit du sang, et *Michelle* fit connaître
» par ses cris que les marques sataniques ne
» rendent point insensible. Les juges ne
» voyant pas de preuve complète que *Michelle
» Chaudron* fût sorcière, lui firent donner la
» question, qui produit infailliblement ces
» preuves: cette malheureuse, cédant à la
» violence des tourmens, confessa enfin tout
» ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encore la
» marque satanique. Ils la trouvèrent à un
» petit seing noir sur une de ses cuisses. Ils y
» enfoncèrent l'aiguille; les tourmens de la
» question avaient été si horribles, que cette
» pauvre créature expirante sentit à peine
» l'aiguille; elle ne cria point: ainsi le crime
» fut avéré. Mais comme les mœurs commençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après
» avoir été pendue et étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne

retentiſſaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré ſi long-temps, que de nos jours, à Vurtzbourg en Franconie, on a encore brûlé une ſorcière en 1750. Et quelle ſorcière! une jeune dame de qualité abbeſſe d'un couvent; et c'eſt de nos jours, c'eſt ſous l'empire de *Marie-Thérèſe* d'Autriche!

De telles horreurs, dont l'Europe a été ſi long-temps pleine, déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en proſe et en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui reſſemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible; rien ne l'arrêta; il commença par nier abſolument le pouvoir de *Satan*, et s'enhardit même juſqu'à ſoutenir qu'il n'exiſte pas. „ S'il y avait un „ diable, diſait-il, il ſe vengerait de la „ guerre que je lui fais. „

Béker ne raiſonnait que trop bien, en diſant que le diable le punirait s'il exiſtait. Les miniſtres, ſes confrères, prirent le parti de *Satan*, et déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunie auſſi
Au nom de DIEU. Genève imite Rome,
Comme le ſinge eſt copiſte de l'homme.

Béker entre en matière dès le ſecond tome. Selon lui, le ſerpent qui ſéduiſit nos premiers

parens n'était point un diable, mais un vrai ſerpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, et comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était ſi bien un vrai ſerpent, que toute ſon eſpèce, qui marchait auparavant ſur ſes pieds, fut condamnée à ramper ſur le ventre. Jamais ni ſerpent, ni autre bête n'eſt appelée *Satan*, ou *Belzébuth*, ou *Diable*, dans le Pentateuque. Jamais il n'y eſt queſtion de *Satan*.

Le hollandais deſtructeur de *Satan* admet à la vérité des anges; mais en même-temps il aſſure qu'on ne peut prouver par la raiſon qu'il y en ait; *et s'il y en a*, dit il dans ſon chapitre huitième du tome ſecond, *il eſt difficile de dire ce que c'eſt. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'eſt, en tant que cela concerne la nature ou en quoi conſiſte la nature d'un eſprit..... La Bible n'eſt pas faite pour les anges, mais pour les hommes.* J E S U S *n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de ſcrupule ſur les anges, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait ſur les diables; et c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir toutes les contorſions où il met ſon eſprit pour ſe prévaloir des textes qui lui ſemblent favorables, et pour éluder ceux qui lui ſont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que

le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, et en cela il eſt plus prolixe que les amis même de ce ſaint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu ſon temps à le lire : et je ſuis perſuadé que ſi le diable lui-même avait été forcé de lire le Monde enchanté de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir ſi prodigieuſement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien hollandais, eſt d'expliquer ces paroles : JESUS *fut tranſporté par l'eſprit au déſert pour être tenté par le diable, par le Knathbull.* Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de néceſſité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que ſi on veut ſavoir préciſément ce que c'eſt que le diable, il faut s'en informer chez le jéſuite *Schotus ;* perſonne n'en a parlé plus au long. C'eſt bien pis que *Béker*.

En ne conſultant que l'hiſtoire, l'ancienne origine du diable eſt dans la doctrine des Perſes. *Hariman* ou *Arimane*, le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de ſalutaire. Chez les Egygtiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshiret*,

que nous nommons *Ofiris*, fait, avec *Ishet* ou *Ifis*, tout le bien dont il eft capable.

Avant les Egyptiens et les Perfes (*), *Mozazor* chez les Indiens s'était révolté contre DIEU, et était devenu le diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* et les fociniens avaient fu cette anecdote de la chute des anges indiens et de leur rétabliffement, ils en auraient bien profité pour foutenir leur opinion que l'enfer n'eft pas perpétuel, et pour faire efpérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On eft obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Teftament; mais il en eft queftion dans le nouveau.

On attribua, vers le temps de l'établiffement du chriftianifme, un livre à *Enoch*, feptième homme après *Adam*, concernant le diable et fes affociés. *Enoch* dit que le chef des anges rebelles était *Semiaxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Orampfifer*, étaient fes lieutenans; que les capitaines des anges fidelles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. : mais il ne dit point que la guerre fe fit dans le ciel; au contraire, on fe battit fur une montagne de la terre, et ce fut pour des filles. S[t] *Jude* cite ce livre dans

(*) Voyez BRACHMANES.

ſon épître : DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres, enchaînés juſqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, et qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn, deſquels Enoch, ſeptième homme après Adam, a prophétiſé.*

St *Pierre*, dans ſa ſeconde épître, fait alluſion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainſi : DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.*

Il était difficile que *Béker* réſiſtât à des paſſages ſi formels. Cependant il fut encore plus inflexible ſur les diables que ſur les anges : il ne ſe laiſſa point ſubjuguer par le livre d'*Enoch*, ſeptième homme après *Adam* : il ſoutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'eſt qu'un réchauffé, et que nous ne ſommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons Lucifer l'*eſprit malin*, que la traduction hébraïque et le livre attribué à *Enoch* appellent *Semiaxah* ou, ſi on veut, *Semexiah*? C'eſt que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Iſaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Iſaïe* lui-même l'appelle

parabole. Il dit dans ſon quatorzième chapitre au roi de Babylone : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les ſapins ſe ſont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hauteſſe eſt-elle deſcendue au tombeau malgré les ſons de tes muſettes ? Comment es-tu couché avec les vers et la vermine ? Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Helel ? toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre !*

On traduiſit ce mot chaldéen hébraïſé, *Helel*, par *Lucifer.* Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé du ciel, et précipité dans l'enfer. C'eſt ainſi que les opinions s'établiſſent, et que ſouvent un ſeul mot, une ſeule ſyllabe, mal entendus, une lettre changée ou ſupprimée, ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracté* on a fait S[t] *Oreſte ;* du mot *Rabboni* on a fait S[t] *Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année ; de *Semo ſancus* on a fait S[t] *Simon* le magicien. Ces exemples ſont innombrables.

Mais que le diable ſoit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxah* d'*Enoch*, ou le *Satan* des Babyloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raiſon de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une ſi énorme puiſſance que celle dont nous l'avons cru revêtu juſqu'à nos derniers temps. C'eſt trop

que de lui avoir immolé une femme de qualité de Vurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le curé *Gaufridi*, la maréchale d'*Ancre*, et plus de cent mille ſorciers en treize cents années dans les Etats chrétiens. Si *Balthazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très-bien reçu; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd ſa cure.

BETES.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes ſont des machines, privées de connaiſſance et de ſentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien! &c.

Quoi, cet oiſeau qui fait ſon nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il eſt dans un angle, et en cercle ſur un arbre; cet oiſeau fait tout de la même façon? Ce chien de chaſſe que tu as diſcipliné pendant trois mois, n'en ſait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en ſavait avant tes leçons? Le ſerin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'inſtant? n'emploies-tu pas un temps

confidérable à l'enfeigner? n'as-tu pas vu qu'il fe méprend et qu'il fe corrige?

Eft-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du fentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me fouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le fentiment de l'affliction et celui du plaifir, que j'ai de la mémoire et de la connaiffance.

Porte donc le même jugement fur ce chien qui a perdu fon maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maifon, agité, inquiet, qui defcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans fon cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne fa joie par la douceur de fes cris, par fes fauts, par fes careffes.

Des barbares faififfent ce chien, qui l'emporte fi prodigieufement fur l'homme en amitié; ils le clouent fur une table, et ils le difsèquent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de fentiment qui font dans toi. Réponds-moi, machinifte, la nature a-t-elle arrangé tous les refforts du fentiment

dans cet animal, afin qu'il ne ſente pas? a-t-il des nerfs pour être impaſſible? Ne ſuppoſe point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'eſt que l'ame des bêtes? Je n'entends pas cette queſtion. Un arbre a la faculté de recevoir dans ſes fibres ſa ſéve qui circule, de déployer les boutons de ſes feuilles et de ſes fruits; me demanderez-vous ce que c'eſt que l'ame de cet arbre? il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du ſentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, et qui fait graviter la terre vers le ſoleil.

Les ames des bêtes ſont des formes ſubſtantielles, a dit *Ariſtote;* et après *Ariſtote*, l'école arabe; et après l'école arabe, l'école angélique; et après l'école angélique, la ſorbonne; et après la ſorbonne, perſonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation: mais qui lui a donné cette ſenſation? c'eſt une ame matérielle, c'eſt-à-dire que c'eſt de la matière qui donne

de

de la ſenſation à la matière ; ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raiſonnant ſur les bêtes ; leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être ſpirituel, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, et ſa meſure d'idées et de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſavoir ce que fait un enfant de ſix ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'eſt pas corps, périt avec le corps ? Les plus grandes bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſyſtême. Nous ne pouvons entendre par eſprit que quelque choſe d'inconnu qui n'eſt pas corps. Ainſi le ſyſtême de ces meſſieurs revient à ceci, que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance qui n'eſt ni corps ni quelque choſe qui n'eſt point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſoufflet, l'ame du ſoufflet. Qu'eſt-ce que cette ame ? c'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe relève, et le pouſſe par un tuyau quand je fais mouvoir le ſoufflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le ſoufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les aſtres. Le philoſophe qui a dit, *Deus eſt anima brutorum*, avait raiſon : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH.

Des cinquante mille ſoixante et dix juifs morts de mort ſubite, pour avoir regardé l'arche ; des cinq trous du cu d'or payés par les Philiſtins, et de l'incrédulité du docteur Kennicott.

LES gens du monde ſeront peut-être étonnés que ce mot ſoit le ſujet d'un article ; mais on ne s'adreſſe qu'aux ſavans, et on leur demande des inſtructions.

Bethshemesh ou Bethſamès était un village appartenant au peuple de DIEU, ſitué à deux milles au nord de Jéruſalem, ſelon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du temps de *Samuel*, et leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent ſévèrement

punis par le Seigneur (*a*). *Percussit eos in secretiori parte natium, et ebullierunt villæ et agri...... et nati sunt mures, et facta est confusio mortis magna in civitate.* Mot à mot : *Il les frappa dans la plus secrète partie des fesses, et les granges et les champs bouillirent, et il naquit des rats, et une grande confusion de mort se fit dans la cité.*

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, et cinq anus d'or ; et en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, et renvoyèrent, selon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats et les cinq anus, sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, et que personne ne conduisait.

Ces deux vaches menèrent d'elles-mêmes l'arche et les présens droit à Bethsamès ; les Bethsamites s'approchèrent et voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encore plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante et dix personnes du peuple, et cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott*, irlandais,

(*a*) Livre de *Samuel*, ou premier des Rois, chap. V et VI.

a fait imprimer, en 1768, un commentaire français ſur cette aventure, et l'a dédié à ſa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie*, *membre de la ſociété royale de Londres*, *de l'académie palatine*, *de celle de Gottingue*, *et de l'académie des inſcriptions de Paris*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il n'eſt pas de l'académie des inſcriptions de Paris. Peut-être en eſt-il correſpondant. Sa vaſte érudition a pu le tromper, mais les titres ne ſont rien à la choſe.

Il avertit le public que ſa brochure ſe vend à Paris chez *Saillant* et chez *Molini*, à Rome chez *Monaldini*, à Veniſe chez *Paſquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amſterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Goſſe*, à Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les ſouſcriptions.

Il prétend prouver dans ſa brochure, appelée en anglais *Pamphlet*, que le texte de l'Ecriture eſt corrompu. Il nous permettra de n'être pas de ſon avis. Preſque toutes les bibles s'accordent dans ces expreſſions : Soixante et dix hommes du peuple, et cinquante mille de la populace, *de populo ſeptuaginta viros*, *et quinquaginta millia plebis*.

Le révérend docteur *Kennicott*, dit au révérend milord évêque d'Oxford, qu'*autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque*,

mais que, depuis dix-ſept ans, ſa grandeur et lui ſont bien revenus de leurs préjugés, après la lecture réfléchie de ce chapitre.

Nous ne reſſemblons point au docteur *Kennicott;* et plus nous liſons ce chapitre, plus nous reſpectons les voies du Seigneur, qui ne ſont pas nos voies.

Il eſt impoſſible, dit *Kennicott*, *à un lecteur de bonne foi, de ne ſe pas ſentir étonné et affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un ſeul village, et encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moiſſon.*

Nous avouons que cela ſuppoſerait environ cent mille perſonnes au moins dans ce village. Mais monſieur le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que ſa poſtérité ſe multiplierait comme le ſable de la mer?

Les Juifs et les chrétiens, ajoute-t-il, *ne ſe ſont point de ſcrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette deſtruction de cinquante mille ſoixante et dix hommes.*

Nous répondons que nous ſommes chrétiens, et que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui eſt dans les ſaintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*, que s'il fallait *rejeter tout ce qui eſt extraordinaire et hors de la portée de notre eſprit, il faudrait rejeter toute la Bible.*

Nous ſommes perſuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au ſceau de la Divinité, et abſolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous oſons même avancer que la mort de ces cinquante mille ſoixante et dix hommes eſt une des choſes les moins ſurprenantes qui ſoient dans l'ancien Teſtament.

On eſt ſaiſi d'un étonnement encore plus reſpectueux, quand le ſerpent d'*Eve* et l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-deſſus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Egypte, et ſix cents trente mille juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte et ſuſpendue, quand *Joſué* arrête le ſoleil et la lune à midi, quand *Samſon* tue mille philiſtins avec une mâchoire d'âne.... Tout eſt miracle ſans exception dans ces temps divins; et nous avons le plus profond reſpect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'eſt pas notre monde, pour cette nature qui n'eſt pas notre nature, pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'eſt la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeler *déiſtes* et *athées* ceux qui, en révérant la Bible plus que lui, ſont d'une autre opinion que lui. On ne

croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées ſoit de l'académie des inſcriptions et médailles. Peut-être eſt-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuſe de toutes, et dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHEQUE.

UNE grande bibliothéque a cela de bon, qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureuſement il ſe dit bientôt à lui-même : On ne lit point la plupart de ces livres-là; et on pourra me lire. Il ſe compare à la goutte d'eau qui ſe plaignait d'être confondue et ignorée dans l'océan; un génie eut pitié d'elle; il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, et fut le principal ornement du trône du grand-mogol. Ceux qui ne ſont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phraſes, critiques à la petite ſemaine; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié, reſteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de ſon galetas avec l'eſpérance de devenir perle.

Il eſt vrai que dans cette immenſe collection

de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de ſuite ; mais on peut avoir beſoin d'en conſulter quelques-uns une fois en ſa vie. C'eſt un grand avantage, pour quiconque veut s'inſtruire, de trouver ſous ſa main dans le palais des rois le volume et la page qu'il cherche, ſans qu'on le faſſe attendre un moment. C'eſt une des plus nobles inſtitutions. Il n'y a point eu de dépenſe plus magnifique et plus utile.

La bibliothéque publique du roi de France eſt la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre et la rareté des volumes, que par la facilité et la politeſſe avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les ſavans. Cette bibliothéque eſt ſans contredit le monument le plus précieux qui ſoit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ ſept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, et qu'on choiſit trois ou quatre amis. Ainſi il ne faut pas plus ſe plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'inſtruire un peu de ſon être, et qui n'a pas de temps à perdre, eſt bien embarraſſé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinoſa* ; *Bayle* qui a écrit contre eux,

Leibnitz

Leibnitz qui a diſputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a diſputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui paſſe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet*, qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui penſe être au-deſſus d'eux, parce qu'il n'eſt entendu de perſonne. On mourrait de vieilleſſe avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphyſiques.

On eſt bien aiſe d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'eſt-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothéque. Les plus anciens livres du monde ſont les cinq Kings des Chinois, le Shaſtabah des brames, dont M. *Holwell* nous a fait connaître des paſſages admirables, ce qui peut reſter de l'ancien *Zoroaſtre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Euſèbe* nous a conſervés, et qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque, qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante récitait dans les anciens myſtères des Grecs. *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers. Il eſt un; il eſt ſeul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux et par eux. Il voit tout, et jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St *Clément* d'Alexandrie, le plus ſavant des pères de l'Egliſe, ou plutôt le ſeul ſavant dans l'antiquité profane, lui donne preſque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace, d'*Orphée* le théologien, pour le diſtinguer de ceux qui ont écrit depuis ſous ſon nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des myſtères : (*a*)

Lui ſeul il eſt parfait ; tout eſt ſous ſon pouvoir.
Il voit tout l'univers, et nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Muſée*, ni de *Linus*. Quelques petits paſſages de ces prédéceſſeurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothéque.

Auguſte avait formé la bibliothéque nommée *Palatine*. La ſtatue d'*Apollon* y préſidait. L'empereur l'orna des buſtes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothéques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothéques conſidérables en Europe. Choiſiſſez ce qui vous convient, et tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

(*a*) *Strom.* liv. V.

(*) Voyez LIVRES.

Fin du Tome ſecond.

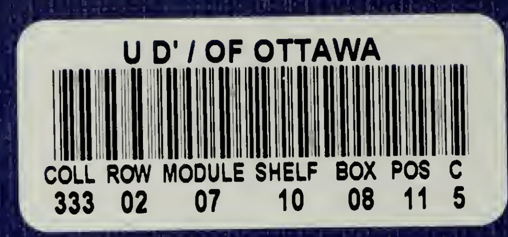
TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome ſecond.


a39003 002350493b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 08 11 5